Le
ays de France

PAR

P. FONCIN

Inspecteur général de l'Enseignement secondaire,
général de l'*Alliance française* pour la propagation de la langue nationale
dans les Colonies et à l'étranger.

Quatrième édition



PARIS
Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5

LE
PAYS DE FRANCE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1183-1900.

LE

PAYS DE FRANCE

PAR

P. FONCIN

Inspecteur général de l'Enseignement secondaire

Président de l'*Alliance française*

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1901



PRÉFACE

Ce petit livre n'a pas la prétention de révéler une France inédite. Il voudrait simplement présenter au lecteur un portrait exact et impartial de notre patrie.

On y trouvera résumés en quelques chapitres l'aspect général, l'histoire, la statistique économique, l'organisation politique et administrative, la physionomie intellectuelle et le caractère d'un pays dont on parle beaucoup et que les Français eux-mêmes connaissent souvent assez mal.

Il s'adresse aux enfants de nos écoles des divers ordres, aux jeunes gens, à tous ceux qui ont quelque intérêt à revoir de temps à temps, à reviser, à grouper leurs connaissances sur un sujet déterminé, et il n'en est pas, pour des Français, de plus important que celui-ci.

Il est surtout écrit à l'usage des étrangers sincèrement désireux de s'instruire et à qui on peut affirmer qu'il ne contient aucun fait sciemment inexact, que l'auteur, à défaut d'autre mérite, s'est toujours efforcé d'être véridique.

P. Foncin.

LE

PAYS DE FRANCE



La France, malgré l'infinie variété des pays qui la composent et des hommes qui l'habitent, forme un tout qui se résume en un mot : Paris.

Le vieux Paris, dans son île, ressemble à un vaisseau flottant sur les eaux.

Suivant l'ingénieuse devise adoptée par les Parisiens, ce vaisseau a été maintes fois battu par la tempête, il ne sombre pas.

Fluctuat nec mergitur.

I

La France du nord ou le bassin parisien.

Du Havre à Paris. — Le bassin parisien. — Les plaines du Nord. — Les quatre zones du Nord-Est. — Les plaines du Centre.

Du Havre à Paris. — Entrons en France par Le Havre, porte de la vallée de la Seine, qui n'est elle-même que la verdoyante avenue conduisant à Paris. Les blanches falaises d'Ingouville qui surplombent la jetée, terminent au sud le fertile plateau de Caux. Sur l'autre rive de l'estuaire, cette ligne basse qui fuit à l'horizon marque un coin de terre privilégié, où les herbages de l'exubérante

vallée d'Auge confinent aux plages mondaines de Trouville, sorte de boulevard d'été pour une partie de la société parisienne. Dans l'intérieur des terres, le fleuve décrit de larges méandres bordés bientôt d'usines qui annoncent Rouen, vieille capitale normande, aussi fière de ses monuments que de sa prééminence de centre cotonnier. Puis ce sont des châteaux sur les collines, de petites villes coquettes endormies au bord des eaux. En gravissant un des escarpements de la rive gauche, on apercevrait au loin vers le sud l'entaille profonde où coule l'Eure, les immenses plaines à blé de la Beauce que dominent les audacieux clochers de Chartres. Nous arrivons ainsi au cœur de l'Ile-de-France où presque chaque nom éveille un souvenir : là-bas Versailles, ici Saint-Germain et Saint-Denis; plus loin Saint-Cloud, Meudon. Voici Paris enfin.

Le bassin parisien. — Ce n'est pas ici le lieu de décrire Paris. Ceux qui l'ont visité n'ont que faire d'une description; à ceux qui ne le connaîtraient pas encore, une description même étendue n'apprendrait pas grand'chose. La photographie la plus exacte ne saurait traduire une physionomie. Or Paris a la sienne, et s'il exerce tant d'attrait c'est qu'il est en quelque sorte un être vivant, une âme qui sourit et qui rayonne.

Paris est aussi un centre géographique, le centre du bassin parisien. Au loin, très loin, trois bornes enserrent cet ancien golfe marin : le plateau des Ardennes et la chaîne des Vosges à l'est, le plateau central au sud, le massif armoricain à l'ouest. A leurs pieds s'étend en demi-cercle une bande inégale de terrain jurassique et de grands bois, ceinture du bassin que les mers crétacées et tertiaires ont maintes fois abandonné, puis de nouveau rempli et qui peu à peu s'est asséché, rétréci par l'apport



Vue de Paris de la terrasse de Meudon.

des rivages calcaires. Ces dépôts, ces feuillets superposés se sont affaissés vers le centre, se sont relevés sur leur bord extérieur, formant ainsi des talus concentriques dont le relief pittoresque rompt la monotonie des plaines, sert d'appui à la défense et dessine les vallées. Observez les rivières, Aisne, Marne, Aube; elles descendent paisiblement des hauteurs boisées, elles décrivent une courbe légère, puis se dirigent vers la Seine et, plus ou moins exactement, vers Paris. Un léger abaissement du sol enverrait même au fleuve métropolitain des tributaires qui lui échappent, tels que la Meuse, et aussi la Loire dont le cours moyen appartient au bassin parisien.

Avec les rivières, — les routes, les canaux, les chemins de fer, les choses et les hommes, tout converge vers Paris.

Les plaines du Nord. — Au pied de Montmartre commence la plaine, la grande plaine septentrionale qui se prolonge jusqu'en Sibérie, et qui en reçoit trop souvent la bise glacée. Des centaines de cheminées vomissent une fumée suffocante; c'est là par excellence le pays du charbon de terre, des champs de betterave et des manufactures. Mais que de surprises réservées au voyageur qui prendrait au pied de la lettre cette sommaire définition! De ce côté, comme de tout autre, la banlieue parisienne est charmante. Ici Enghien et son lac; là les buttes boisées de Montmorency; plus loin la vallée, la forêt ombreuse de Chantilly. Et cette écharpe verdoyante, qui se prolonge par le Beauvaisis jusqu'en Normandie, remonte avec l'Oise bien au delà de Compiègne. La plaine nue reparaît en Picardie, coupée par le fossé tourbeux de la Somme au bord duquel l'industrieuse cité d'Amiens se groupe autour d'une altière cathédrale. Elle fuit vers la Manche, ourlée de dunes fauves jusqu'au massif gracieux du

Boulonnais; par-dessus les prairies et les actives campagnes de l'Artois elle va retomber aux dunes encore et aux terres noyées qu'assiège la mer du Nord; elle ondule en Flandre avec une autre mer faite de lourds épis, de colzas dorés, de lins azurés et de pavots mauves. Des routes pavées desservent les fermes opulentes et les gros villages aux basses maisons ornées de pots de fleurs; les canaux chargés de barques pesantes longent les sucreries, les usines et les charbonnages. Le centre français de cette ruche laborieuse est Lille; il étend jusqu'à la frontière sa ceinture de faubourgs, qui sont des villes, et de villes qui sont des cités, comme Tourcoing et Roubaix. Et le long de la Lys, de la Scarpe, de l'Escaut, de la Sambre, rivières paresseuses, canalisées et dociles, comme auprès de la Deule, tout déborde de vie et d'ardeur au travail. La terre qui nourrit cette forte race est elle-même profonde, grasse et puissante. Elle fume sous l'épaisse chaleur des longs jours d'été et se pare en automne d'un sourire très doux sous le ciel pâle.

Les quatre zones du Nord-Est. — Le chemin du Nord-Est est la Marne, dont les eaux transparentes coulent sur un lit d'algues vertes et reflètent autour de Vincennes, de Nogent, de Lagny, et bien au delà de Meaux des sites ravissants. Cette première zone est le plateau de la plantureuse Brie; il s'étend jusqu'aux hauteurs tertiaires qui forment avec Laon et Reims comme une ceinture extérieure à Paris.

Vers Epernay la craie se montre, en sa blancheur aveuglante : c'est la seconde zone qui commence, la plaine Champenoise, horizontale et nue (sauf quelques rideaux de pins), avec ses moutons broutant l'herbe rare. Elle atteint toute son ampleur triste au camp de Châlons. Mais au sud, vers Troyes, elle va rejoindre la vallée aimable de la Seine, les

vignobles de la haute Bourgogne, les croupes boisées du plateau de Langres; au nord, vers Reims et sa merveilleuse cathédrale, elle rencontre les coteaux célèbres dont les ceps cultivés avec une savante minutie produisent le vin de Champagne; elle ne s'arrête qu'aux amples défilés de l'Argonne e à l'exubérante frondaison des forêts ardennaises.



Nancy.

La troisième zone est formée par le plateau lorrain, auquel on peut joindre le plateau des Ardennes. Ces hautes terres où le calcaire jurassique s'intercale entre les schistes ardoisiers et les grès vosgiens, sont froides, âpres, dures à cultiver mais fertiles en hommes grands, vaillants et forts. Entre leurs croupes garnies de gazon ou de vignes, couronnées de bois sombres et menaçants, les rivières argentées s'ouvrent des trouées lumineuses, les campagnes, pénétrées d'un charme mélancolique, se déroulent dans les profondeurs de l'horizon, jusqu'au couloir pittoresque où s'enfonce la Meuse aux portes de la Belgique, jusqu'aux grandes sapinières, aux lacs noirs, aux fraîches cascades, aux faîtes austères

des Vosges. Cette zone est plus que toute autre la zone militaire de la France, la cuirasse qui protège sa poitrine. Toutes les villes, depuis Givet jusqu'à Remiremont, et surtout Verdun, Toul, Epinal sont garnies, enveloppées, hérissées de forteresses; les côtes de Meuse et Moselle sont des côtes de fer; Sedan, qui vit le pire des désastres, est la patrie de Turenne; Jeanne d'Arc, qui incarne le génie national, est une Lorraine de Meuse; la citadelle française par excellence est Metz, qui fit reculer Charles-Quint, défense naguère, offense aujourd'hui. Il n'est au nord-est qu'un seul grand centre pacifique de science et d'industrie, c'est l'ancienne capitale lorraine, l'élégante cité de Nancy.

Sur le revers des Vosges, rempart inutile aujourd'hui, puisqu'il n'appartient complètement ni à l'Allemagne, ni à la France, l'Alsace, glacis naturel de la montagne, est couchée au bord du fossé encombré d'îles que lave le cours impétueux du Rhin. Voilà la quatrième zone, une plaine riche en houblonnières, en cultures industrielles de toute sorte, une plaine prospère semée de fabriques, dont les groupes se serrent de plus en plus jusqu'à leur centre qui est Mulhouse, une plaine patriote, heureuse tant qu'elle fut libre.

Les plaines du Centre. — Sur la lisière méridionale de Paris, les gracieux décors, les beaux sites abondent : Fontenay-aux-Roses, Bourg-la-Reine, les bords de la Bièvre, Villeneuve-Saint-Georges, Etampes, Melun, la forêt épique de Fontainebleau, les falaises du Loing. En inclinant à l'Ouest, on retrouve les guérets féconds mais monotones de la Beauce, à l'est les vignobles qui tapissent les pentes des hautes collines de l'Yonne. A Orléans seulement, derrière sa forêt amoindrie, au coude de la Loire, commencent vraiment les plaines du centre.

D'abord la Sologne dont les marécages malsains se transforment peu à peu en cultures, en taillis et en futaies; puis la région industrielle de Vierzon, et sur les deux rives du Cher les pâturages du Berri qu'inspecte de loin la curieuse butte de Sancerre et où la vieille cité de Bourges marque à peu près



La Loire vue à Tours.

exactement l'ombilic de la terre de France. Dans le Berri oriental qu'arrose l'Indre et où la Creuse suit un profond sillon, les chapelets d'étangs de la Brenne. Toute cette région qu'enserre le croissant dessiné par la moyenne Loire est remarquablement plate; elle se tient à une altitude constante de 100 à 200 mètres à peine au-dessus du niveau de la mer. C'est bien le fond méridional de l'ancien bassin parisien.

L'attraction de Paris a été facilitée de ce côté par

la faible déclivité du sol qui se prête à tous les moyens de communication. Mieux encore, la fourche de la Loire, dont le manche en quelque sorte est tenu par Orléans, avant-poste de Paris, ouvre, en deux directions, deux routes naturelles à l'influence parisienne. Au sud-est la vallée du fleuve remonte par Briare et Nevers jusqu'au massif forestier de l'antique Morvan qui approvisionne Paris de bûches flottées; elle se continue par l'Allier vers le Bourbonnais berceau d'une dynastie, vers les prairies, closes de haies touffues, où paissent les grands bœufs blancs, qui contribuent pour leur part à l'alimentation de la grande ville. Au sud-ouest, la Loire dont les eaux mousseuses se promènent dans un vaste lit semé de bancs de sable doré, le fleuve inégal et colérique, aux crues soudaines, descend vers une contrée privilégiée qui a été justement comparée à un jardin. Mais ce n'est pas simplement un verger d'arbres aux fruits savoureux, un parc aux doux horizons sous un ciel clair, aux allées ombreuses, aux molles rivières serpentant pour le plaisir des yeux entre deux berges de gazon. C'est aussi un parterre de châteaux et de villes historiques : Blois, Vendôme, Amboise, Tours, Chenonceaux, Chambord, Chinon, Loches. Il y a là, étalé sur l'herbe et parmi les fleurs, tout un pan de l'histoire royale et seigneuriale, tout un écrin des plus fins joyaux de la Renaissance.

Tel est le bassin parisien avec ses annexes naturelles. Telle est la France du Nord. Elle est comme adossée à deux autres Frances différemment orientées l'une vers l'Océan, l'autre vers la Méditerranée; et toutes trois se soudent à un massif intérieur ou central.

II

La France occidentale ou océanique.

Ressemblances et dissemblances. — De Cherbourg aux forêts du Perche. — Des forêts du Perche à la pointe de Raz. — Entre Loire et Gironde. — Le bassin de Bordeaux. — Les Pyrénées.

Ressemblances et dissemblances. — La France occidentale a une certaine unité qui résulte de sa situation en face de l'Océan. Sa variété est infinie.

L'Océan la réchauffe ou la rafraîchit de sa tiède haleine. Il lui impose, de la Manche au fond du golfe de Gascogne, un climat d'une remarquable égalité.

L'Océan la borne : à cette extrémité du vieux monde, les peuples migrateurs ont dû s'arrêter et se sont conservés le plus longtemps sans mélange, Celtes en Bretagne, Basques sur le double versant des Pyrénées occidentales.

L'Océan l'attire, contribue à sa subsistance, l'invite aux voyages; il l'empêche de tourner exclusivement ses regards vers Paris; il est ainsi un agent de conservation pour ses usages, ses traditions et ses opinions.

L'Océan, dans son flux et son reflux, l'a mise de

bonne heure en contact avec les autres peuples maritimes. Il a porté jusqu'à ses rivages les barques de cuir des pirates du Nord; et de même qu'il a été le complice de Guillaume le Conquérant, en le débarquant en Angleterre, plus tard, par un mouvement inverse, il a prêté son dos aux flottes des Anglais et il a permis à ces insulaires de gouverner quelque temps la Normandie et l'Aquitaine.

Tels sont quelques-uns des moyens employés par l'Océan pour créer l'unité de la France occidentale. Mais son œuvre est restée incomplète. Il s'est heurté à des résistances particularistes dont les principales sont la diversité dans la composition du sol et l'inégalité d'altitude.

L'ancienne Armorique ou Bretagne constitue avec ses dépendances une masse trapue de schiste et de granit, dont les points culminants atteignent 400 mètres ou en approchent.

Les pays de la Garonne au contraire occupent le fond d'un ancien golfe tertiaire qui s'avance en entonnoir entre le plateau central et les Pyrénées.

Le seuil jurassique du haut Poitou, flanqué au nord et au sud de larges bandes de terrain crétacé, est une région intermédiaire entre les deux précédents.

Voilà donc déjà trois Frances occidentales très différentes. Chacune d'elles renferme encore beaucoup d'autres compartiments.

De Cherbourg aux forêts du Perche. — Montons au fort du Roule qui domine Cherbourg. La nature avait ouvert cette baie à tous les vents et n'y avait marqué la place d'aucun port. Voici une jetée d'une lieue qui ferme à moitié la baie; voici un port, des bassins creusés dans le granit; une ville, des arsenaux, des magasins, un abri pour quarante vaisseaux, tout cela artificiel, et voulu.

Le Cotentin lui-même, qui n'est qu'une grande digue naturelle, s'entête à lutter contre l'Océan. Granville sur son âpre rocher semble le défier. Mais les tempêtes et les marées ont déjà détaché du continent les îles anglo-normandes et creusé devant Avranches la baie où se dresse l'îlot pyramidal du Mont-Saint-Michel, chef-d'œuvre et relique de l'architecture féodale.



Vue du port de Cherbourg.

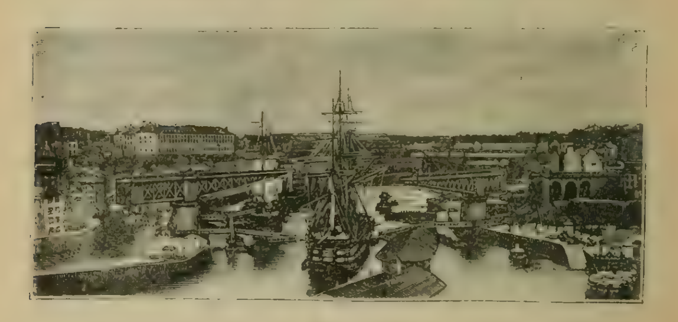
A la racine du Cotentin, le Bocage normand, presque constamment imbibé d'humidité tiède, est le vrai royaume de la verdure. Impossible de trouver ailleurs des vallons fourrés d'une herbe plus opulente et sur les coteaux, des bouquets de bois plus feuillus et plus frais. La basse Normandie est aussi par excellence le pays des pommiers et du cidre, du fromage et du beurre, des coiffes aux grandes ailes blanches. La plaine a pour capitale Caen, ville savante et riche en vieilles églises; la côte est bordée de récifs et de modestes falaises. Au sud, en remontant vers Flers, petit centre industriel, le sol se relève; la colline peu à peu devient montagne et le bocage se transforme en forêt. La contrée se

prête à merveille à l'élevage des chevaux. C'est la Suisse normande prolongée à l'est par le Perche, massif boisé, réservoir d'eaux qui s'écoulent en sens divergents : Eure, Orne, Sarthe, Mayenne.

Des forêts du Perche à la pointe de Raz. — De loin, tout le nord-ouest de la France ressemble à une forêt continue. Il y a pourtant là, comme ailleurs, des champs cultivés, des chemins, des fermes et des villages. Mais autour des champs se dressent de larges haies où poussent de grands arbres, et dans les champs eux-mêmes souvent sont disséminés des pommiers dont le tronc disparaît à moitié dans les seigles verts ou les blancs sarrasins. Les chemins bordés de haies aussi, ravinés par les pluies, creusés de plus en plus par un long usage, sont couverts de ramées, impénétrables au soleil. On n'aperçoit une maison qu'en y arrivant. Il faut être du pays pour se reconnaître en ce labyrinthe. A travers ce fourmillement d'arbres la nature pourtant a tracé de grands sillons qui par échappées découvrent brusquement un large pan de la terre et du ciel. Tel est l'horizon que sur sa montagne aperçoit Le Mans, l'un des centres les plus actifs de la région. Telle est cette gracieuse vallée de la Mayenne que domine le noir château de Laval.

La Bretagne commence à Vitré, la ville de France qui a conservé le plus de vieilles rues et de vieilles maisons. Presque aussitôt on arrive à Rennes, capitale officielle, solennelle et un peu triste de l'ancienne province. Mais à vrai dire la Bretagne n'a pas de centre. La mer, qui de trois côtés l'étreint, est sa maîtresse souveraine, attire et retient ses regards. Des bois de chênes, de hêtres, quelquefois de pins, des landes couvertes d'ajoncs dorés, des solitudes semées d'étangs mélancoliques, quelques maigres champs occupent l'intérieur du pays : la

vie se concentre sur les côtes. Suivez ce ruisseau qui fait mouvoir un moulin : une écluse l'arrête; c'est jusqu'ici que le flot remonte; et tout d'un coup le ruisseau s'élargit en nappe vaseuse, bordée de joncs, clôturée de bois. Au delà, près du pont que franchit la route de terre longeant à distance le littoral, à l'endroit où commence la navigation apparaît quelque gros bourg; tantôt blotti dans le creux de la vallée, tantôt assis au bord du plateau, appuyant au quai le pied de ses remparts et y envoyant une



Brest.

de ses rues. Deux lieues plus loin, voici un port véritable, avec des navires à l'ancre, des voiles et des filets qui sèchent, le tout dans le cadre d'une verdure tranquille, près des vaches qui paissent. Enfin, au détour de la colline, au dernier coude du petit fleuve canalisé, l'estuaire s'ouvre largement en bras de mer et l'on sent le ressac des vagues et l'on entend gronder la voix de l'Océan. Ainsi sont faites presque toutes les rivières de Bretagne; ainsi sont placées presque toutes ses villes : Dinan, Saint-Brieuc, Morlaix, Quimper, Lorient, Vannes. Il y a quelques exceptions : Saint-Malo, pétrifié dans sa noire presqu'île ceinte de remparts, Brest enfiévré

par le travail, penché au bord de l'entaille étroite et profonde qui lui sert de port. L'aspect des rivages est d'une admirable variété : murailles de granit à pic, énormes galets amoncelés, hautes terres rongées par la base, landes à demi submergées, plages de sable fin, traînées d'âpres récifs. L'Océan, admirablement calme et bleu pendant quelques jours d'été, ne fait guère trêve pendant le reste de l'année à ses gémissements et à ses menaces. C'est à la pointe de Raz, en face de l'île de Sein, qu'il est le plus terrible. Là le sol tremble sans cesse sous les coups des lames monstres; les courants livides se précipitent à travers les ruines des promontoires; les abîmes écument et hurlent comme des chaudières de géants.

Entre Loire et Gironde. — Quel contraste avec la tranquillité de la basse Loire! Avant même de pénétrer dans l'embouchure du fleuve, les plages hospitalières qui commencent au Croisic, les vignes, les jardins de Pornic annoncent une douce contrée. La riche et populeuse cité de Nantes ne dément pas cette impression. La vallée est ample, toute verte de parcs et de pacages pour les chevaux et les bœufs. Et l'on remonte ainsi mollement jusqu'à Saumur, ou par la Maine, jusqu'au pays du genêt, jusqu'au pied d'Angers dont le sombre château jure aujourd'hui avec le sourire de la ville moderne.

Par la Vienne et le Clain aux eaux claires on s'élève insensiblement sur le plateau calcaire du Poitou; c'est le grand chemin de Paris à Bordeaux, le carrefour où se heurtèrent maintes fois les hommes du Nord et du Midi. En dehors de cette voie historique, la Vendée est restée longtemps isolée. On y distingue toujours le bocage et ses collines granitiques, la plaine et ses terres à blé, le marais et ses prairies plates, à demi noyées. La

Charente, cristalline comme tous les cours d'eau des contrées calcaires, passe au pied de la montagne d'Angoulême, fait mouvoir des papeteries, traverse les vignobles fameux de Cognac cruellement atteints par le phylloxera et s'envase à mesure qu'elle approche de la mer. Toute cette côte, d'une horizontalité presque continue, était jadis rongée et démolie par la mer; dans la période actuelle, elle s'exhausse sur certains points et plusieurs de ses dépressions se sont comblées, comme l'ancien golfe de Niort. Aussi aucun port ne paraît-il sûr de vivre longtemps sur le littoral charentais. Brouage est mort, Rochefort est difficilement accessible; à La Rochelle on a dû creuser assez loin de l'ancien port les vastes bassins de La Palice.

Le bassin de Bordeaux. — Le phare de Cordouan marque l'entrée du bras de mer qui porte le nom de Gironde. Au nord : la pointe de Coubre, l'aimable Royan et de petites falaises calcaires, entaillées par le flot dans le plateau charentais. (Les dialectes dérivés de la langue d'oil expirent vers Blaye seulement.) Au sud : la pointe de Grave protégée par d'énormes épis de blocs cimentés, un sol caillouteux, légèrement ondulé; c'est le Médoc et ses crus illustres : Château-Margaux, Château-Lafitte, Château-Latour. (Ici l'on parle gascon et l'on est déjà dans le Midi.) Au fond du bras de mer, deux embouchures : Dordogne, Garonne. Mais la Dordogne coule sur le revers du plateau central, elle est un affluent; la Garonne occupe le fond du bassin, elle est la branche maîtresse, le vrai fleuve.

Bientôt paraît Bordeaux, cité monumentale, élégante et gaie, assise en large croissant sur la rive méridionale, pour marquer mieux qu'elle est la métropole du sud-ouest. Trois voies principales divergent de ce centre de rayonnement. Par la Dor-

dogne on atteint les vignobles de Saint-Emilion, les vallons plantureux du Périgord et ses plateaux calcaires et ses bois de chênes qui sont encore le repaire des loups. On se dirige soit vers Paris, soit vers Lyon. Au sud, par les Landes, on s'achemine vers



Un quai à Bordeaux.

l'Adour et l'Espagne. Les Landes ne méritent d'ailleurs plus leur nom : c'étaient des plaines rases, mal vêtues d'ajoncs et de bruyères, marécageuses et malsaines; elles sont aujourd'hui assainies, plantées de pins et les dunes sont fixées tout le long de cette côte rectiligne et inhospitalière dont les brisants existent la fureur de l'Atlantique. La Garonne ouvre au sud-ouest une troisième route, celle-ci dirigée vers Toulouse et vers la Méditerranée. Heureuse vallée de la Garonne, riche entre toutes, avec ses vins dorés de Sauterne, ses vergers, ses maïs, ses plaisants coteaux, ses prés bordés de peupliers, ses villes paresseuses. Qu'on s'écarte à droite ou à gauche,

d'Agen vers Montauban et Albi ou vers Auch et Tarbes, jusqu'au pied des Causses ou jusqu'au seuil des Pyrénées, l'aspect du sol change peu, le même ciel clair et doux sourit à toutes choses, invite à une vie facile. Toulouse, tête du Languedoc, à mi-chemin entre les deux mers, en pays plus élevé, plus plat, fouetté de vents plus durs, a plus de fougue, elle est capable de plus d'énergie. Elle semble destinée à devenir, quand les Pyrénées seront percées, la grande porte de l'Espagne.

Les Pyrénées. — Le massif pyrénéen qui



Cirque de Gavarnie.

ferme au sud le bassin de Bordeaux et qui sépare trop, à leur gré, la France de l'Espagne, est trop connu des touristes et des malades pour qu'il soit utile de le décrire. De Bayonne à Perpignan, que de noms sonores et de sites incomparables! Au pied du pays basque, Biarritz et le somptueux décor de ses villas, de ses falaises et de ses plages; non loin de Pau justement célèbre par son climat et sa vue merveilleuse, les Eaux-Bonnes et le double sommet du pic du Midi d'Ossau; dans les Hautes-Pyrénées, l'admirable vallée d'Argelès, les eaux bienfaisantes

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, **2 fr** ; rel. toile, tr. dorées, **3 fr.**

Jamais Contents! par GÉRALD-MONTMÉRIL ; illustrations de Mucha.

Journées de Deux Petits Parisiens, par J. MALASSEZ ; illustrations de Moulignié.

Jours d'épreuves, Nouvelles suédoises d'après VIKTOR RYDBERG et V. TABOURINA ; illustrations de Robida, Ruty, Faria, Moulignié, etc.

Kerbiniou le très Madré. Texte et dessins par A. ROBIDA.

Les Lunettes bleues, par MAGBERT ; illustrations de Mucha et Martin.

Les Mémoires de Primevère, par GABRIEL FRANAY ; illustrations d'Amélie Bertrand.

Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien.

Mon Ami Rive-Gauche, par MAGBERT ; illustrations de Moulignié.

Le Moulin Fliquette, Texte et dessins de A. ROBIDA.

Paris. — E. KAPP, imprimeur, 83, rue du Bac.

de Cauterets, Luz, Barèges, Bagnères, le pic du Midi de Bigorre, la brèche de Roland, le cirque de Gavarnie; vers les sources de la Garonne, Bagnères-de-Luchon, le val d'Aran et les glaciers de la Maladetta; vers les sources de l'Ariège, les eaux d'Ussat, le val d'Andorre. D'autres montagnes surpassent les Pyrénées par la hauteur de leurs cimes, l'étendue de leurs champs de neige. Il n'en est pas dont le profil aigu dentelle mieux l'horizon, dont les vallées abruptes soient à la fois plus sauvages et plus aimables, dont les hêtres feuillus, les noirs sapins, les gazons, les cascades, les granits, les schistes, les marbres se parent d'une lumière plus souriante.

III

La France intérieure ou le Massif central.

Le Massif central à vol d'oiseau. — Traits généraux. — Du Limousin au Velay. — Du Vivarais au Quercy.

Le Massif central à vol d'oiseau. — Il est à l'intérieur de la France, et comme enchâssée dans la marge inégale de ses bassins et de ses plaines, une France trapue, dure et compacte qui est le Massif central. Au nord le bassin de Paris, au sud-ouest le bassin de Bordeaux, à l'est la vallée et les plaines du Rhône ceignent les flancs du plateau, île ancienne faite de granit et de schiste, de lave et de basalte, maintenant prisonnière du continent et que ne baigne même plus directement sa plus proche voisine, la mer Méditerranée. Les volcans qui ont bouleversé le sol primitif sont depuis longtemps éteints, mais ils sont restés debout. Plusieurs de leurs cratères sont devenus des lacs. Au nord, leurs cônes nus, qui forment la chaîne des Dômes, s'alignent comme dans un paysage lunaire sur leurs socles obscurs. Au sud, une large protubérance est le Plomb du Cantal. D'autres séries de hauteurs formées, les unes de terrains anciens, les autres de roches éruptives, s'échelonnent vers l'est : les monts de la Margeride, les monts du Forez et du Velay,

enfin les Cévennes dont la puissante barrière marque le bord sud-oriental de tout le massif. Telle est l'ossature solide et nulle part inférieure à un millier de mètres, qui dessine en ses grandes lignes la France intérieure.

Au nord, deux sillons profonds, Loire et Allier, bientôt élargis en deux plaines, Forez et Limagne, vont rejoindre le bassin parisien.

Au nord-ouest, à travers les croupes gazonnées ou boisées qui caressent l'œil de leur verdure humide, se creusent en éventail on ne sait combien de fossés spongieux qui, s'unissant de proche en proche, aboutissent à de profondes échancrures : vallée du Cher, vallée de l'Indre, vallée de la Creuse bien nommée, vallée de la Vienne qui semble tout d'abord rouler ses eaux brunes droit à l'Océan.

Au sud-ouest s'écoulent l'Isle, la Vézère, la Corrèze, la Dordogne, la Truyère, le Lot, l'Aveyron, le Tarn, tous tributaires du bassin de Bordeaux. Mais avant de rejoindre le fleuve, ils ont été obligés de se creuser chacun leur défilé à travers les tables nues ou *causses*, dépôt des mers jurassiques sur les flancs du Massif central.

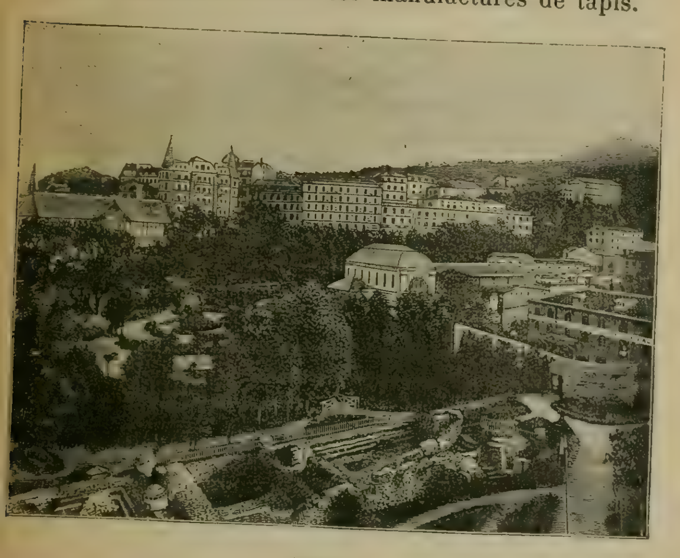
Au sud-est enfin, la muraille cévenole descend d'un saut si brusque vers la plaine qu'elle ne laisse passage qu'à de courts torrents, vite enflés par l'orage et tôt vidés, mais terribles dans leurs colères, l'Orb, l'Hérault, le Gard, l'Ardèche.

Traits généraux. — Le Massif central a été le cœur de la résistance des Celtes contre les Romains. Il pourrait devenir, en cas d'invasion, le réduit suprême de la France. Côtoyé, enveloppé, mais non traversé par des routes naturelles, il a opposé longtemps, comme la Bretagne, une force d'inertie au mouvement qui entraînait les provinces une à une dans l'orbite de la monarchie. Il n'est devenu terre

royale qu'au XVIe siècle. Comme tous les pays de montagnes, il a un climat inégal et dur, en hiver longues neiges ou violentes rafales de pluie, en été lourdes chaleurs et gros orages. D'aspect, de race, de langage, il appartient surtout au Midi. Si les pâturages d'herbe drue et savoureuse sont pleins de bœufs, si les noires sapinières ou les châtaigneraies au vert tendre couvrent les flancs des monts, si l'eau qui ruisselle sur les roches imperméables s'amasse au creux des plateaux en chapelets de mares et d'étangs, si beaucoup de paysages par leur fraîcheur rappellent la Normandie, la vigne tapisse les coteaux, les plaines regorgent de fruits, un soleil très méridional embrase la terre noire ou couleur de feu. Les habitants solides, résolus, laborieux et pratiques, sont animés d'une gaieté un peu lourde, mais qui sent déjà le Languedoc. Voyez plutôt les Auvergnats danser la bourrée. La langue des vainqueurs du Nord a pu descendre la Saône et de Lyon s'étendre jusqu'auprès de Saint-Étienne; elle a réussi [illegible] la trouée du Poitou, à franchir la Charente, à s'infiltrer jusqu'à la Gironde; elle n'a pas entamé le Massif central, elle s'est arrêtée où s'arrête le Bourbonnais. Montluçon dans la plaine qu'arrose le Cher est une ville de langue purement française; avancez au sud de quelques kilomètres, escaladez le talus du plateau dont Néris occupe le bord, et tout aussitôt vous entendrez sonner les consonnes épaisses et les sonores voyelles du patois auvergnat.

Du Limousin au Velay. — Les vents pluvieux qui viennent de l'Océan arrosent surtout l'ouest du plateau et y entretiennent une verdure plus intense qu'ailleurs. Mais entre les bois touffus du bas Limousin et ceux de la Marche s'étendent les croupes nues et tristes du plateau de Millevache, où l'on

peut marcher de longues heures sans voir un arbre. Limoges, célèbre par ses porcelaines, ses sabots et ses châtaignes, est le grand centre de la région occidentale, la principale étape entre Paris et Toulouse. Au fond d'une verte vallée qu'arrose la Creuse naissante, Aubusson abrite ses manufactures de tapis.



Royat.

L'Allier est la grande artère du massif, il coule au cœur de l'Auvergne, la province dominante ; il a ouvert passage à la principale voie ferrée du pays, à celle qui par Clermont établit une communication directe entre Paris et le Languedoc. Il est aussi le chemin de ces eaux thermales où affluent chaque année par milliers les visiteurs : du somptueux Vichy, le premier établissement de bains de l'Europe, de Royat aux villas coquettes et aux claires

cascades, du Mont-Dore, de la Bourboule; le chemin de l'heureuse Limagne où règne Clermont du haut de sa montagne ronde, du Puy-de-Dôme dont l'observatoire se dresse auprès des ruines d'un temple romain, de l'antique Gergovie, de tant d'églises romanes dont la pierre noire grimace en figures fantastiques, de ces défilés sauvages enfin qui remontent de seuil en seuil jusqu'au pied du mont Lozère. La vallée de la Loire, épanouie jadis en ce vaste lac du Forez aujourd'hui desséché comme la Limagne, mène à Saint-Étienne, grande cité ouvrière qui, par un gracieux contraste, produit en même temps que le fer et la houille, une fleur délicate et bigarrée, le ruban. La haute Loire, les monts du Velay et du Vivarais ont une beauté originale dont la ville du Puy offre un raccourci fort étrange. Au milieu d'un cirque grandiose dont les montagnes rougeâtres sont tachetées de forêts et qui, vers l'ouest, a pour colonnade les orgues d'Espaly, dans une plaine riante se dressent des aiguilles de basalte plus effilées que des pains de sucre; sur l'une on a érigé une vierge colossale en bronze, sur les autres des chapelles; la ville toute noire occupe, elle aussi, une éminence volcanique d'où elle allonge ses quartiers plus modernes, ses places, ses promenades, jusqu'au bord d'un ruisseau.

Du Vivarais au Quercy. — Le versant du Rhône n'est pas moins riche que celui de la Loire en sites pittoresques. Les monts du Vivarais étagent et dessinent jusqu'au bord du fleuve alpin leurs pentes sauvages et grandioses; ils s'étendent du mont Pilat au mont Mezenc et au Gerbier des Joncs, source de la Loire. Là commencent les véritables Cévennes aux crêtes lumineuses, aux âpres déchirures, aux vents redoutables, aux vallons enchanteurs. La plupart des villes sont pelotonnées au pied de la mon-

tagne, dans quelque creux, non loin de la plaine. C'est la rude contrée où les Camisards tinrent en échec plusieurs armées de Louis XIV. Par les monts Garrigues, plateaux pierreux, ainsi nommés des chênes verts rabougris qui les couvrent, nous arrivons aux *Causses*, autant dire au désert. Sur leur surface unie et grise, ni arbre, ni maison, ni eau, ni presque de terre végétale; une herbe rare que paissent de maigres moutons; de loin en loin quelque puits naturel ou *aven*, obscur entonnoir béant. Soudain le causse s'arrête au bord d'un précipice : c'est une vallée, ou plutôt un couloir à ciel ouvert creusé par quelque cours d'eau à travers la masse friable du calcaire, tandis que dans l'intérieur du causse serpentent d'autres corridors souterrains, d'autres rivières cachées que l'on commence à connaître. Sur un talus d'éboulis, par un chemin en zig-zag, à travers les coudriers et les groseillers sauvages, on descend au fond de la vallée tantôt assez large pour former une plaine, tantôt étroite et sombre. Et l'on rencontre ici une ville comme Mende perdue au fond d'une sorte d'entonnoir, là ces sites infernaux des gorges du Tarn et de Montpellier-le-Vieux qui dormirent longtemps ignorés au milieu des causses du Gévaudan. Cependant une large bande de terrain granitique descend du Cantal, forme le Rouergue, s'avance par la Montagne-Noire jusqu'au seuil de Naurouse, s'interpose entre les causses du haut Tarn et ceux du Quercy. Aussitôt reparaissent les paysages vivants : grands horizons, larges croupes montagneuses tigrées de verdure, ruisseaux charmants encadrés de granit, de taillis et de prés, cités juchées comme Rodez sur une sorte d'observatoire aérien. Deux voies ferrées récentes rattachent à Clermont et au nord de la France cette partie du versant méridional du plateau : celle qui, par Saint-

Flour, franchit le fameux pont en fer de Garabit, ébauche horizontale de la tour Eiffel, et rejoint Béziers; celle qui, par Aurillac et ses riches pâturages, se dirige vers la Garonne. De ce côté, le plateau central s'avance fort loin : en Périgord jusqu'auprès de Périgueux; en Limousin jusqu'à Brive; il encadre de ses falaises rongées par les niveaux successifs des eaux les vallées de la Dordogne et du Lot, il englobe Cahors et son plateau calcaire d'où la vigne malheureusement a presque disparu.

Ainsi dix départements appartiennent sans conteste au Massif central; mais il empiète sur douze autres. Il dresse un de ses anciens volcans à Agde et envoie jusqu'en Nivernais un de ses forts avancés, le Morvan. Il couvre en réalité plus d'un quart du territoire.

IV

La France sud-orientale ou le versant de la Méditerranée.

Étendue de la France sud-orientale. — Jura et Franche-Comté. — Saône et Bourgogne. — Lyon et Rhône. — Alpes françaises : Savoie et Dauphiné. — Rivage occidental de la Méditerranée : bas Languedoc et Roussillon. — Rivage oriental de la Méditerranée : Provence. — Corse.

Étendue de la France sud-orientale. — Alpes, Jura et Vosges, Massif central, Pyrénées, telles sont les bornes posées aux quatre coins de la France sud-orientale. Le fond de la dépression qu'elle occupe est un bassin tertiaire comparable à ceux de Paris et de Bordeaux, mais tout autre en sa forme, allongé comme une fente au lieu de s'arrondir en hémicycle. Ce bassin se compose en réalité de trois bassins très différents : plaine de la Saône, vallée du Rhône et rivage de la Méditerranée. C'est la Méditerranée qui fait l'unité de ce versant dont elle recueille toutes les eaux; c'est elle qui lui envoie par bouffées un souffle tiède, redresse vers le nord les limites successives des zones de l'olivier, du chêne vert, du mûrier, du maïs. C'est de la Méditerranée que partent les grandes voies naturelles dont la direction explique

en grande partie l'histoire de la France sud-orientale : route du littoral prolongée par le seuil de Naurouse jusqu'à la Garonne; route du Rhône et de la Saône conduisant d'une part à la Seine et de l'autre au Rhin.

Jura et Franche-Comté. — Un plateau cal-



Lion de Belfort.

caire dont la masse est plissée de sillons parallèles, fendus eux-mêmes de nombreuses cassures, des vallées ou combes encadrées de sapins, des cluses ou défilés que les rivières et notamment le Doubs franchissent en cascades d'écume, des sources cachées dans les taillis au pied d'une falaise qui s'éboule, un climat brusque et changeant, des neiges sur les crêtes et des vins capiteux, comme celui d'Arbois,

mûrissant à leurs pieds, une race d'hommes grands et forts, un peu lents mais industrieux, réfléchis et tenaces, tels sont le Jura et la Franche-Comté; tels sont les Francs-Comtois. Dans la montagne, ils sont éleveurs de bœufs et de vaches, fabricants de fromage dit de Gruyère; au bord de la plaine, ils sont vignerons : ailleurs, tabletiers, ou maîtres de forges et ouvriers; un peu partout fabricants d'horlogerie. Le centre de cette dernière industrie est Besançon, la « vieille ville espagnole », resserrée au fond d'une boucle du Doubs, étroitement murée, entourée à distance de forts puissants. D'autres ouvrages défendent les divers passages de la montagne, et surtout celui qui mène de Pontarlier à Neuchâtel et au pays romand. Au nord-est, la route du Rhin est gardée par Belfort, cette orpheline de l'Alsace, dont la défense héroïque en 1870 a pour emblème un lion géant sculpté dans le roc de sa citadelle.

Saône et Bourgogne. — La Saône, qui s'est ouverte en amont de Lyon un passage vers le Rhône, couvrait autrefois d'un lac une partie de la Bourgogne. Elle est restée une rivière paisible, abandonnant comme à regret ses belles prairies aux doux horizons. Sa vallée est une des terres de France les plus riches en blé, maïs, cultures industrielles, volailles. Ses coteaux de la rive droite sont couverts de ceps généreux qui produisent les vins de Bourgogne et leurs crus célèbres de Chambertin, clos Vougeot, Corton, Pommard, Volnay, Meursault. Au nord, Dijon, ancienne capitale rajeunie, dont les nécessités du temps présent ont fait le centre d'un camp retranché, protège le tunnel de Blaisy, point culminant de la grande route historique de Paris à Lyon et la Méditerranée. Non loin de là, sur le mont Auxois, ancienne Alésia, une statue monumentale élevée à Vercingétorix, montre

l'endroit voisin de la ligne de partage entre le versant de la Méditerranée et le versant de l'Atlantique où le Midi fut vainqueur du Nord et où César changea pour des siècles les destinées de la Gaule. La zone de plateaux, qui s'étend au nord et à l'est de Dijon, d'une part vers la forteresse de Langres, de l'autre vers la vieille cité romaine d'Autun, est couverte de grands bois. Vers le milieu de la plaine, l'industrieux Chalon est le point d'épanouissement des canaux qui divergent vers le Rhin, la Meuse, la Marne, la Seine et la Loire. De ce côté le bassin houiller de Blanzy a donné naissance au plus grand établissement métallurgique de France, à l'énorme usine du Creusot. Dans les prairies du Charolais paissent les grands bœufs blancs dont la chair contribue à nourrir Paris. Mâcon et ses vignobles, Bourg et son église de Brou, chef-d'œuvre de l'art ogival marié à la Renaissance, marquent la lisière méridionale de la basse Bourgogne.

Lyon et le Rhône. — Échappé des glaciers des Alpes, à peine le torrent du Rhône a-t-il repris haleine dans le lac Léman qu'il s'élance de nouveau, force le Jura, et d'abord semble vouloir comme autrefois rejoindre le lac du Bourget et l'Isère ; puis il tourne au nord, à l'ouest, longe le plateau des Dombes parsemé d'étangs et vient à Lyon se heurter aux Cévennes qui l'obligent à un nouveau détour.

Lyon occupe une situation incomparable. Montez à Notre-Dame de Fourvière, et regardez : à ses pieds, auprès du confluent de la Saône et du Rhône, l'emplacement de la cité antique avec la vieille église Saint-Jean ; entre les bras des deux cours d'eau, bordés de quais énormes, la ville moderne avec ses palais et son immense place Bellecour; au delà du Rhône, le quartier commerçant des Brotteaux,

damier de rues rectilignes; au nord, le faubourg ouvrier de la Croix-Rousse, amphithéâtre de maisons étagées et entassées; plus loin, les deux trouées verdoyantes de la rivière et du fleuve, des profils de villes, d'usines, de forteresses indécises dans la brume.

Lyon est la première ville de la France provin-



Lyon.

ciale, la métropole de toute une région industrielle, le cœur de la défense du Sud-Est ; enfin, par le déploiement fécond de son activité scientifique, artistique et littéraire, une sorte de seconde capitale.

Un brouillard opaque pèse trop souvent sur Lyon et masque les deux rives à qui descend le Rhône. Mais après les cheminées fumeuses de Givors et de Vienne, il est rare que le soleil ne perce pas. Alors se montre le mont Pilat et commencent, à l'ouest, les massifs tourmentés du Vivarais, tandis qu'à l'est s'étalent les plateaux glaciaires du bas Dauphiné. De chaque côté poussent ces vignobles du Rhône

dont les crus les plus renommés sont Côte-Rôtie l'Ermitage, Saint-Péray. Puis les montagnes se rapprochent, tout en ouvrant leurs flancs aux larges confluents de l'Isère, de l'Erieux, de la Drôme; elles enveloppent Valence au bord de ses jardins fertiles; elles dominent les forges, les usines à chaux de l'Ardèche; elles encadrent le décor sauvage de Viviers; elles se resserrent à ce point que le fleuve passe tout juste, à Donzère, en rongeant le pied des falaises. Au delà se montrent les premiers oliviers : c'est le commencement de la Provence.

Alpes françaises. Savoie et Dauphiné. — Du lac Léman à la Méditerranée et à la vallée du Rhône les Alpes forment en France un massif d'une imposante épaisseur. Les chaînes subalpines de la Savoie se dressent en escaliers superbes dont le seuil est une plaine riante, dont les marches portent des villages et des forêts. Elles abondent en sites ravissants, tels que le rivage du lac Léman avec Evian et ses eaux minérales, les gorges du Fier, le lac romantique d'Annecy, la bruyante cité balnéaire d'Aix auprès du lac sévère du Bourget, le vieux château de Chambéry. Mais le charme principal de la Savoie, c'est qu'à l'horizon de chacun de ses tableaux, se dessine le profil éblouissant des glaciers et des sommets neigeux de la grande chaîne; c'est que vers le coucher du soleil, le mont Blanc qui semble nager dans une mer d'azur s'illumine et devient tout rose. Au sud de ce roi des montagnes européennes, les plissements et les fractures de la chaîne alpestre établissent de nombreux passages naturels de France en Italie. Par le col du petit Saint-Bernard, la Tarentaise qu'arrose l'Isère communique avec la vallée d'Aoste, encore à demi française de langue. Par le col du mont Cenis, l'étroite Maurienne où coule l'Arc conduit au pas de

Suse. Le tunnel du Fréjus, long de 12 kilomètres, achevé en 1870 et qui mène de Lyon à Turin, a remplacé les anciennes routes classiques des voyageurs et des armées. Le massif dolomitique de la Vanoise dont le sommet austère est la Grande-Casse, est



Lac du Bourget.

moins visité que ses voisines les chaînes centrales. Grenoble assise au bord de l'Isère, au débouché de la riche vallée du Grésivaudan, au milieu d'un cirque admirable de montagnes, métropole de ce Dauphiné qui a produit tant de capitaines, est le point de départ ordinaire des excursions. On va de Grenoble aux eaux d'Uriage et d'Allevard. On visite au nord dans sa merveilleuse solitude le couvent de la Grande

Chartreuse; dans le Vercors, un autre groupe de roches calcaires non moins pittoresque, la Grande-Moucherolle; à l'est les massifs schisteux ou granitiques, les abîmes sinistres, les glaciers de Belledone, des Grandes-Rousses et du Pelvoux où la Barre des Ecrins atteint 4103 mètres. Une route très suivie est celle qui de Grenoble monte à Vizille, traverse les sites sauvages de l'Oisans, et par le col du Lautaret va rejoindre les sources de la Durance, Briançon et le col du mont Genèvre.

A mesure qu'on s'éloigne de Grenoble vers le sud, les flancs des Alpes peu à peu se dénudent, se dépouillent de leur manteau naturel de bois ou de gazon, et se trouvant exposés sans défense au vent, à la gelée, au soleil, à la pluie, s'effritent, se ravinent, s'éboulent. Cette ruine de la montagne attriste surtout dans le Devoluy. De vastes travaux de reboisement et de gazonnement ont été entrepris dans cette région pour restaurer l'épiderme déchiré des monts et aussi pour *éteindre* les torrents. Déjà le Drac, le Buech, la Durance ont un débit plus régulier et plus sage.

Rivage occidental de la Méditerranée : bas Languedoc et Roussillon. — De l'autre côté du Rhône, les torrents qui descendent du Massif central sont plus redoutables encore que ceux des Alpes, parce que leur pente est plus raide. On en a vu s'élever en quelques heures de dix et douze mètres pour retomber, après cette folie passagère, à leur filet d'eau habituel. Ils apportent au fleuve ou ils déposent à leur embouchure sur le rivage de la mer qui est plat, quantité d'alluvions. Ils ont ainsi formé tout le long du bas Languedoc une série de deltas juxtaposés, un mince bourrelet de sable et comme un rivage nouveau coupé çà et là de quelques portes ou *graus*, qui emprisonne des

étangs bordés de joncs, de salicornes, de statices et de tamaris. Des vents d'une violence inouïe, tantôt descendant de la montagne, tantôt arrivant de la mer, battent la plaine où la vigne vigoureuse étend de tous côtés ses rameaux. Le port de Cette



Carcassonne.

est le principal débouché de ce vignoble énorme, le plus productif de toute la France.

Les villes se tiennent à quelque distance des étangs dont les fièvres sont encore aujourd'hui redoutables : Nîmes, antique cité romaine qui montre avec orgueil ses Arènes, sa Maison carrée, et qui est devenue, grâce à la proximité du bassin houiller d'Alais, un centre industriel ; Montpellier, ville savante, fière de ses musées et de ses promenades; Béziers, Narbonne, bruyants entrepôts de commerce; Carcas-

sonne, à l'extrême limite de la zone méditerranéenne, avec une haute ville ou *cité* qui est un modèle de l'architecture militaire du moyen âge.

Ici les Cévennes font place aux Corbières, de l'autre côté du seuil de Naurouse. L'Aude perce de défilés grandioses leurs murailles crétacées qui servent d'avant-poste aux Pyrénées, en même temps qu'elles séparent le Languedoc du Roussillon. Alors la plaine à vignes, un instant rétrécie, s'élargit de nouveau et le Canigou lève à l'horizon sa crête superbe. Perpignan se montre enveloppée d'une écharpe presque andalouse d'arbres touffus et de jardins maraîchers. Le ciel devient plus profond et plus transparent; le soleil plus chaud. La côte se relève, les étangs ont disparu. Les montagnes viennent baigner leur pied dans la mer et abritent dans de petits ports les barques de pêche; le grenadier, l'oranger fleurissent dans les enclos; les toits se cachent sous l'ombrage des micocouliers; les coteaux étagés en terrasses produisent ce vin capiteux qui prend en vieillissant le nom de *rancio*. Des vallées larges et sonores remontent en serpentant à travers les Pyrénées, et de pâturages en pâturages aboutissent aux âpres passages qui conduisent en Espagne.

Rivage oriental de la Méditerranée : Provence. — A la jetée des Pyrénées fait face à l'est, de l'autre côté du golfe de Lyon, le môle des montagnes aiguës de la Provence et le massif ancien et trapu des Maures et de l'Estérel qui a résisté à la poussée des Alpes. Celles-ci, dans un dernier effort vers le sud-ouest, ont dressé le mont Ventoux dont le dos nu s'élève encore à 1912 mètres, au bord de la vallée du Rhône. Il domine à ses pieds Orange et son théâtre antique, la venteuse Avignon, son rocher des Doms et son palais des papes flanqué de formidables murailles, la fontaine de Vaucluse chantée par Pétrarque,

la plaine opulente du Comtat. Plus loin, le fleuve, aux eaux blondes et rapides, passe entre le vieux château de Tarascon et Beaucaire dont la foire ressemblait naguère à celle de Nijni-Novgorod. Sous les murs d'Arles, non moins célèbre par le costume et la beauté de ses femmes que par ses ruines romaines



Vue de Marseille.

et son église romane de Saint-Trophime, le fleuve se calme, puis il se divise, et de ses bras paresseux il embrasse la Camargue, moitié savane, moitié marais, terre inculte mais riche que la charrue conquiert peu à peu. Les cailloux roulés de la Durance ont formé jadis le désert de la Crau qui s'étend jusqu'à la petite mer intérieure de l'étang de Berre. Cette Durance violente qui tantôt menace de submerger les villages, tantôt promène dans un vaste lit de maigres courants d'eau bourbeuse, est un des grands chemins du Sud-Est. En la remontant on laisse au sud dans les Alpines la ville déserte des

Baux, cette Pompéi du moyen âge, on passe près de Cavaillon aux melons renommés, près des anciens villages vaudois, on arrive à la cluse étrange que protège la forteresse de Sisteron sur la frontière extrême du Dauphiné. Entre la Durance et la mer s'étend la vraie Provence : pics acérés, hautes murailles de calcaire blanc, jaune ou gris, plateaux pierreux mal vêtus d'yeuses, de genévriers, de lavandes, de sauges et de thyms, pâturages secs parcourus par les troupeaux transhumants, maigres collines plantées d'amandiers, de figuiers, d'oliviers, vallées étroites où les champs de terre rouge bordent les ruisseaux cachés sous les roseaux et les chênes, où se montre de loin en loin quelque fraîche oasis de prairies irriguées le long des allées de platanes et de mûriers. Tels sont les environs de Digne, d'Aix, de Draguignan, de toutes les cités provençales. Un soleil étincelant dans un ciel presque toujours pur dore toutes choses d'un sourire charmant, surtout le long de cette « côte d'azur » qui va de Marseille à la frontière italienne.

Marseille est le « quai de la France » sur la Méditerranée, le plus grand des ports français. Avec l'essor grandissant de ses usines et de ses briqueteries, sa forêt de mâts, ses paquebots qui vont et viennent dans toutes les directions du globe, ses « cours » ombragés que les flâneurs encombrent, sa Cannebière où se presse une foule exubérante en gestes et en propos, où se coudoient les représentants de toutes les races, ses édifices fastueux et sa colline altière de Notre-Dame de la Garde, sa double ceinture de jardins luxuriants et de mer bleue, de rocs abrupts émergeant au bord de la plaine et au-dessus des flots, l'ancienne colonie phocéenne a une physionomie et un charme particuliers.

Toulon adossée à de fières montagnes que des forts



Corse.

couronnent, abrite au fond d'une rade admirable son arsenal, ses chantiers de construction, ses flottes de torpilleurs, de croiseurs, de cuirassés. Déjà les cactus, les palmiers poussent en pleine terre; à partir d'Hyères les orangers se montrent. Le pays prend un caractère de plus en plus africain. Le massif des Maures, l'Esterel sont couverts de chênes-lièges. La culture des primeurs, celle des fruits hâtifs et des fleurs contribuent à parer la campagne. A l'abri des Alpes le climat est si doux que les villes d'hiver dont Cannes et Nice sont les reines attirent de plus en plus les touristes, les malades et aussi les aventuriers des deux mondes, dont le rendez-vous préféré est au Casino de Monte-Carlo dans la principauté de Monaco. Menton enfin, la dernière ville française du côté de l'Italie, est une serre toujours tiède et parfumée.

Corse. — A la Provence se rattache la Corse, reste de quelque terre ancienne dont les Maures faisaient partie. Une dizaine de ses pics dépassent 2000 mètres, plusieurs approchent de 2800. Leur doyen, le Monte-Cinto, est presque aussi haut que le pic du Midi de Bigorre. A part la lisière marécageuse de la côte orientale, les golfes de granit sont baignés d'eaux claires et profondes; ils sont encadrés de montagnes puissantes, tigrées de verdure et dont les flancs s'entr'ouvrent sur de larges vallées qui laissent apercevoir au loin, à travers une brume dorée, derrière les forêts d'oliviers, de chênes verts, de châtaigniers, puis de sapins, des cimes couvertes de neige. Les landes uniformes où fleurit l'asphodèle alternent avec les *maquis* mélancoliques et les villages riants entourés d'orangers et de vignes. Des senteurs pénétrantes descendent des taillis de cistes et des bois résineux. Dans le cap Corse les sources ruissellent en fraîches

cascades sous des berceaux de verdure. Au nord de la rade immense d'Ajaccio des falaises vertes, noires, jaunes, rouges, se découpent en pyramides ou en bastions crénelés. La variété des sites corses est admirable. La population corse, avec ses mœurs originales, son esprit d'indépendance allié à un culte profond pour la France, ses habitudes de vendetta et d'hospitalité, n'est pas le sujet d'étude le moins intéressant de l'île.

V

La France dans l'histoire : — origines et moyen âge.

Préhistoire. — La Gaule. — La France féodale et son âge héroïque. — La France féodale à son apogée. — Déclin de la féodalité; formation de la royauté, de la bourgeoisie et de la patrie française.

Préhistoire. — Il a existé toute une humanité avant l'histoire. Plusieurs de ces races préhistoriques ont habité jadis la France. Ce furent d'abord des chasseurs sauvages au crâne allongé et étroit, armés de haches de pierre, contemporains du mammouth; puis à l'époque du renne, des troglodytes, travaillant l'os et le bois, dont on a exhumé les traces dans les belles cavernes de la Vézère; enfin des envahisseurs à tête courte et large, cultivateurs et tisserands, accompagnés d'animaux domestiques, bientôt pourvus d'armes de bronze, habitant volontiers sur pilotis, constructeurs de menhirs, de dolmens, de cromlechs et des alignements célèbres de Carnac.

La Gaule. — Les vrais ancêtres des Français sont les Gaulois, ces batailleurs aventureux, éloquents et gais, insouciants et généreux, maîtres de

tout le pays compris entre les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, qui avaient débordé sur le nord de l'Espagne, de l'Italie, dans la vallée du Danube et avaient fondé un État jusqu'en Asie Mineure.

La Gaule d'abord indépendante, puis conquise



Alignements de Carnac.

et civilisée par les Romains, devint chrétienne. Au v[e] siècle, elle subit les invasions des Barbares qui la dévastèrent mais la rajeunirent. Elle fut alors gouvernée par deux dynasties de rois franks et finit par tomber au IX[e] siècle dans une horrible anarchie, chaos fécond où s'élabora une société nouvelle.

Durant cette période préliminaire de l'histoire de France plusieurs grandes figures se détachent de l'ombre : VERCINGÉTORIX, l'héroïque Arverne, défenseur de l'indépendance gauloise, l'adversaire malheureux de César ; ANTONIN, le sage empereur, originaire de Nîmes ; SAINTE BLANDINE, la jeune esclave chrétienne, torturée dans l'amphithéâtre de Lyon, la première martyre des Gaules; SAINTE GENE-

VIÈVE, qui ranima le courage des Parisiens à l'approche d'Attila; CHARLEMAGNE, le plus illustre chef des Franks, le fondateur d'un empire éphémère d'Occident, le conquérant et l'organisateur de la Germanie, le restaurateur des lettres, le grand capitaine dont les exploits devenus légendaires furent chantés au moyen âge.

Les principaux monuments de cette période sont des temples, des amphithéâtres, des théâtres, des portes, des ponts construits par les Gallo-Romains. Ils attestent la prospérité matérielle de la Gaule pendant les quatre premiers siècles de notre ère. Ils sont nombreux, surtout dans le Midi, à Nîmes, Arles, Orange. Quant à l'art chrétien, il s'est contenté longtemps de copier en les défigurant les débris de l'art gallo-romain en décadence. Il n'est devenu original qu'au XI[e] siècle.

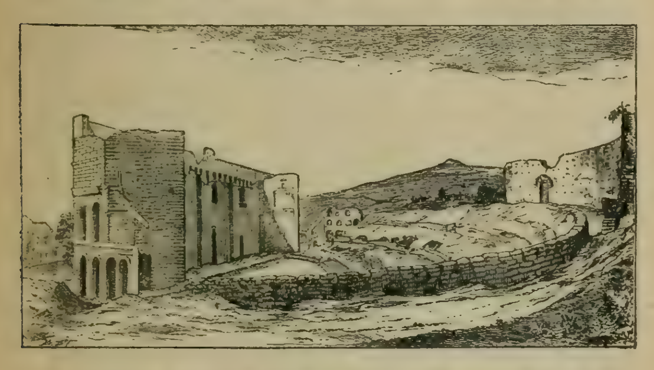
La France féodale à son Age héroïque. — Ibères et Ligurs, Celtes et Belges, Phéniciens, Grecs et Romains, telle est en quelque sorte la pâte solide et riche dont fut faite l'ancienne Gaule. Les savantes institutions de Rome la pétrirent; elle reçut du choc des Barbares, Burgondes et Wisigoths, Francs et Scandinaves comme un puissant et tumultueux levain. Ainsi naquit la féodalité; avec elle, la nation française.

Au X[e] siècle la France a ses chefs, les seigneurs laïques et ecclésiastiques; sa hiérarchie de suzerains et de vassaux. Les seigneurs se sont partagé le sol, ils habitent des châteaux forts, et ils y sont leurs maîtres. Ils ont des sujets, les vilains et les serfs. A peine reconnaissent-ils de loin l'autorité nominale d'un roi.

Cette société a une foi, le catholicisme; une loi, le droit féodal; une langue, la langue française ou langue d'oil, qui s'est dégagée peu à peu du latin

rustique; un poème, la *Chanson de Roland*; une poésie vivante, la chevalerie.

A peine née et organisée, la France féodale se sent prise d'un besoin extrême d'activité et d'expansion. Dès le début du XIe siècle, les Normands guerroient en Italie, s'emparent de la Sicile. Ces mêmes Normands font la conquête de l'Angleterre. D'autres chevaliers français vont fonder des dynasties en Castille et en Portugal. Enfin la croisade prêchée à Clermont (1095), partie de France, met en branle toute la chrétienté.



Vue intérieure du théâtre d'Orange (état actuel). — On voit, au fond de la scène à droite, les gradins; en arrière, le mur qui soutient les terres de la montagne. — Ce théâtre, un des mieux conservés, fut converti en forteresse au moyen âge; puis une partie en fut habitée par les princes d'Orange; il a été complètement dégagé dans le courant de ce siècle.

Les hommes célèbres de ce temps sont tous des hommes d'action et des Français du Nord : GUILLAUME LE CONQUÉRANT, de Falaise; PIERRE L'ERMITE, d'Amiens, l'un des apôtres de la croisade; GODEFROY DE BOUILLON, du Brabant wallon, le fondateur du royaume franc de Jérusalem.

Les monuments sont des églises de style roman

aux formes trapues, aux ornements naïfs ou bizarres, presque toutes édifiées par des moines. Telles sont à Arles, Saint-Trophime; à Angoulême, Saint-Pierre; à Poitiers, Saint-Hilaire; à Reims, Saint-Remy; à Caen, Saint-Étienne; à Paris, Saint-Germain des Prés.

La France féodale à son apogée. — Le XIIe et le XIIIe siècle furent les plus beaux et les meilleurs temps de l'âge féodal en France. A côté des chevaliers et barons, les villes affranchies ou communes prenaient place dans la société féodale.

Entre les prétentions de la maison anglo-normande des Plantagenets à l'ouest et les menaces des Flamands et des Allemands au nord-est, le patriotisme commençait à poindre. On le vit bien lors de la bataille de Bouvines (1214) où PHILIPPE-AUGUSTE mit en déroute l'empereur Othon.

Le domaine royal borné d'abord aux environs de Paris étendait peu à peu ses bras le long des grandes voies historiques.

Les habitants du Midi qui étaient riches et raffinés, qui parlaient la langue d'oc, qui menaçaient d'adopter une religion nouvelle d'origine orientale, qui regardaient la Méditerranée et se sentaient invinciblement attirés vers l'Espagne et l'Italie, furent cruellement brisés dans leur tentative d'émancipation par SIMON DE MONTFORT, et attachés sous le joug pesant des Français du Nord. C'est ce qu'on a appelé la croisade des Albigeois.

La France produisit alors son roi idéal, SAINT LOUIS, homme intrépide et doux, éclairé et pieux, avisé et enthousiaste, le juste de l'Ecriture, le dernier des croisés, captif des musulmans sur les bords du Nil, victime de la peste près de Tunis (1270).

Au XIIe, au XIIIe siècle parut toute une floraison d'œuvres et d'institutions nouvelles; les grandes

cathédrales de Paris, Beauvais, Amiens, Chartres, Bourges, Reims; la Sainte Chapelle de Paris, bijou de cet art ogival vraiment national et laïque qui, de l'Ile de France, son berceau, s'est répandu de proche en proche dans tout le monde chrétien et même en terre musulmane; les ordres religieux militaires, Hospitaliers et Templiers; l'Université de Paris, doyenne et mère de toutes les autres; la Sorbonne, sanctuaire



Cathédrale de Paris.

de cette théologie illustrée par SAINT BERNARD et ABAILARD; les Règlements des corporations et métiers de Paris, premier effort pour introduire l'équité dans le monde du travail; le Parlement de Paris, première ébauche d'un pouvoir judiciaire indépendant. Tandis enfin que les trouvères continuent à chanter leurs glorieux poèmes, la prose française naît avec VILLEHARDOUIN, s'affine, s'assouplit avec JOINVILLE, et la langue française parlée hors de France de tous côtés et jusqu'en Orient est vraiment européenne.

Déclin de la féodalité; formation de la royauté, de la bourgeoisie et de la patrie françaises. — Quatre grands événements dominent l'histoire du XIVe et du XVe siècle. La féodalité déchoit; la royauté grandit; la bourgeoisie se forme;

le patriotisme prend corps et se manifeste en signes éclatants.

La turbulente noblesse dont le chroniqueur FROISSART a laissé le portrait, invincible jusqu'alors, est battue par les bourgeois flamands à Courtrai (1302), par les archers anglais à Crécy, à Poitiers, à Azincourt (1346-1415). Elle sort plus que décimée de la cruelle guerre de Cent ans et des sanglantes querelles des Armagnacs et des Bourguignons. L'architecture militaire a multiplié en vain ses chefs-d'œuvre, tels que le château de Pierrefonds, la cité de Carcassonne. La poudre à canon menace et va bientôt rendre inutiles ces murailles superbes.

La royauté ne connaît plus sous PHILIPPE LE BEL les scrupules de saint Louis. Pendant tout un siècle (1309-1411) elle tient à sa merci les papes dans leur massif château d'Avignon; elle détruit l'ordre des Templiers. Elle complique chaque jour les rouages de son administration. Plus elle gouverne, plus il lui faut d'argent. Plus elle s'étend, plus il lui faut de soldats. Elle parvient sous CHARLES VII à établir un impôt permanent et une armée permanente. Tout la sert, même l'horrible guerre contre les Anglais qui, après l'avoir mise à deux doigts de sa perte, affaiblit ses adversaires et justifie ses exigences.

La bourgeoisie donne la main à la royauté. Ce sont des bourgeois que ces légistes dont Philippe le Bel remplit son administration et son parlement; des bourgeois qu'en 1302 il introduit. il fait asseoir dans les États généraux, à côté des députés du clergé et de la noblesse; des bourgeois qui, après les premiers désastres de la guerre de Cent ans, osent prétendre au pouvoir même, avec ÉTIENNE MARCEL, prévôt des marchands de Paris. Tentative prématurée.

Le patriotisme est d'abord local. Il inspire le dévouement d'un EUSTACHE DE SAINT-PIERRE offrant

sa vie pour sauver celle de ses concitoyens de Calais. Il est ensuite militaire avec le Breton DUGUESCLIN qui communique à son armée son âpre désir de revanche. Enfin avec JEANNE D'ARC il est vraiment populaire et



Etienne Marcel.

national. Cette paysanne héroïque n'a pas seulement incarné l'âme de la patrie française, elle l'a révélée aux Français eux-mêmes. La levée du siège d'Orléans a été la première victoire nationale. Le sacre du roi à Reims a été le sacre d'une France nouvelle. Le martyre de Jeanne, brûlée vive à Rouen le 30 mai 1431, a été plus qu'une apothéose : il a enseigné à la nation la sainte puissance du sacrifice.

VI

La France dans les temps modernes.

La France monarchique et la Renaissance : XVI[e] siècle. — Grandeur de la monarchie, au XVII[e] siècle. — Décadence de la Monarchie; avènement de la nation. — Les lettres, les sciences, les arts au XVIII[e] siècle.

La France monarchique et la Renaissance; XVI[e] siècle. — Le moyen âge se termine vers le milieu du XV[e] siècle. Louis XI est en France le premier roi moderne. Tyran avide et sournois, dévot et cruel, opiniâtre avec des accès de faiblesse ou de précipitation, il fut l'impitoyable ennemi des dynasties féodales, il acheva de les abattre en terrassant la puissante maison de Bourgogne et son duc Charles le Téméraire.

Après lui la noblesse, impétueuse et désœuvrée, se lança aux guerres d'Italie, et acheva d'y prendre l'habitude d'obéir à ses rois. Elle s'illustra par les exploits de Bayard « le Chevalier sans peur et sans reproche », du jeune Gaston de Foix. Malgré ses légèretés et ses fautes, le fastueux François I[er], le vainqueur de Marignan (1515), le captif de Pavie, le châtelain de Fontainebleau, eut l'honneur de tenir tête au puissant Charles-Quint qui rêvait un empire européen et ne put arracher à la France Metz-la-Pucelle.

Sous les derniers Valois, les tristes guerres de religion pendant près de quarante ans arrêtèrent l'essor de la nation, et mirent en question l'exis-



Henri IV.

tence même de la monarchie. La mâle vertu d'un MICHEL DE L'HOPITAL, le patriotisme d'un COLIGNY consolent de ces horreurs sanguinaires. HENRI IV enfin le plus avisé des Gascons, le plus pratique des capitaines, aidé par le sage SULLY, parvint à rétablir la paix, l'ordre, la confiance, le travail, à restaurer l'influence politique de la France. On lui doit la création de l'industrie de la soie, des relais sur les routes, du premier canal (celui de Briare) et l'exten-

sion de la colonie du Canada ou Nouvelle-France.

Aucune période de l'histoire européenne ne fut plus dramatique à la fois et plus féconde. La France prit une large part au grand mouvement de la Renaissance. Dès 1469 l'imprimerie découverte à Strasbourg par Gutenberg fut installée à Paris, à la Sorbonne et ROBERT ESTIENNE fut l'un des premiers imprimeurs royaux. Il y eut aussi une bibliothèque royale. Au poète VILLON qui clôt le moyen âge succédèrent : l'aimable MAROT; RONSARD qui essaya de renouveler la langue, de retremper et d'anoblir la poésie; d'âpres satiriques tels que d'AUBIGNÉ et RÉGNIER, puis le réformateur MALHERBE. Aux mystères, moralités, farces et soties de l'âge précédent on commença à préférer l'imitation de la tragédie et de la comédie antiques. La prose s'enrichit des œuvres de CALVIN, de RABELAIS et de MONTAIGNE. Le grand potier BERNARD DE PALISSY fut un des précurseurs de la science moderne; AMBROISE PARÉ créa la chirurgie. Le Collège de France, fondé par François I[er], ouvrit ses chaires à des enseignements nouveaux. OLIVIER DE SERRES institua l'étude rationnelle de l'agriculture. CHAMPLAIN fonda Québec, au Canada.



Rabelais.

De tous côtés s'élevèrent des monuments où la richesse exquise d'un style renouvelé de l'antique s'allie à l'ogive transformée ou la remplace : l'église de Brou, près de Bourg, la cathédrale d'Orléans, le Palais de Justice de Rouen, Saint-Eustache et Saint-Etienne du Mont à Paris. Les châteaux deviennent des palais tels que Chenonceaux, Chambord, Amboise, Fontainebleau, Saint-Germain. PIERRE LESCOT

commence le Louvre; Philibert Delorme construit les Tuileries. Les grands sculpteurs Jean Cousin, Jean Goujon, Germain Pilon, égalent les plus illustres maîtres italiens.

Grandeur de la monarchie au XVIIe siècle. — Nous arrivons à l'âge d'or de la monarchie française.

Voici d'abord Richelieu, le grand cardinal, au regard profond, à la fine moustache, qui d'un geste hautain, courbe sous l'autorité absolue de son roi Louis XIII toutes les têtes nobles, brise la résistance des protestants et des parlements, combat victorieusement au dehors la maison d'Autriche et qui en même temps organise l'armée, accroît les colonies, fonde l'Académie française, crée le Jardin des plantes, construit le Palais-Royal, enrichit la Bibliothèque du roi, agrandit la Sorbonne.

Mazarin, le souple et persévérant Florentin, acheva l'œuvre de Richelieu. Grâce aux victoires du grand Condé, aux savantes manœuvres de Turenne, il put terminer la guerre de Trente ans : la paix de Westphalie (1648) laissa à la France l'Alsace. Malgré la Fronde, cette rébellion tragi-comique dont les acteurs sont de graves magistrats et des gamins de Paris, des princes, des abbés, des soldats de fortune et de grandes dames galantes en quête d'aventures, il mit fin à la guerre d'Espagne par la paix des Pyrénées.

Il créa l'Académie de peinture, la Bibliothèque Mazarine, introduisit l'opéra en France.

Cette période si vivante de la première moitié du siècle enfanta toute une génération de grands hommes : à côté de Turenne et de Condé, le brave Fabert ; l'admirable saint Vincent-de-Paul ; Corneille, le créateur de la grande tragédie ; Descartes, le père de la philosophie moderne; Pascal, aussi

puissant écrivain que grand savant; Retz et ses Mémoires, La Rochefoucauld et ses Maximes ; des peintres admirables d'inspiration et de correction :



Turenne.

Poussin, Philippe de Champagne, Lesueur; le graveur Callot, le sculpteur Anguier.

Louis XIV, lorsqu'il commença à gouverner par lui-même, disposait de la France en maître souverain. Il eut d'abord pour ministres : le grand Colbert qui réforma les finances, fonda des manufactures, encouragea le commerce, accrut la marine et les colonies; Louvois qui fit de l'armée française

l'armée la plus formidable de l'Europe, tandis que le « patriote » VAUBAN couvrait les frontières de places fortes et que l'amiral DUQUESNE commandait la flotte. La Flandre fut conquise et enlevée définitivement aux Espagnols. La paix de Nimègue qui termine la guerre de Hollande assura à la France la possession de la Franche-Comté : les chambres de réunion lui donnèrent Strasbourg (1681). Ce fut l'apogée du règne.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, la France eut encore le plus brillant regain d'hommes illustres : MOLIÈRE, l'immortel créateur de la comédie; RACINE, le successeur et l'égal de Corneille; LA FONTAINE, BOILEAU, FÉNELON, BOSSUET, LA BRUYÈRE, Mme DE SÉVIGNÉ, dont les œuvres sont connues de tous, et bien d'autres encore, tels que l'auteur comique REGNARD, les orateurs chrétiens FLÉCHIER et BOURDALOUE, le conteur PERRAULT, le philosophe MALEBRANCHE, les moralistes NICOLE et ARNAULD qui furent persécutés à cause de leurs opinions jansénistes, SAINT-EVREMOND, Mme de LA FAYETTE, etc. L'érudit MABILLON et les Bénédictins commencèrent leurs savants travaux. Les peintres furent LE BRUN, le chef de la peinture officielle, MIGNARD son rival, le paysagiste CLAUDE LORRAIN; les sculpteurs, PUGET, GIRARDON; les architectes, PERRAULT qui éleva la colonnade du Louvre, MANSART, le palais de Versailles dont LE NÔTRE dessina les jardins solennels. On doit à Colbert la fondation des Académies des Inscriptions, des Sciences, d'Architecture, de l'École de Rome, de la manufacture de tapisserie des Gobe-



Molière.

lins; à Louvois l'Hôtel des Invalides. RIQUET creusa le canal du Languedoc. PAPIN trouva le principe de la machine à vapeur.

Décadence de la monarchie, avènement de la nation. — L'orgueil, l'ambition du grand roi ne connaissaient plus de bornes. De ses premières fautes date le commencement de la décadence pour la monarchie.

La révocation de l'édit de Nantes chassa de France cent mille hommes, ouvriers actifs, industriels habiles ou riches commerçants. Deux longues guerres contre l'Europe liguée, succession d'Angleterre et succession d'Espagne, achevèrent de ruiner le royaume. Malgré les exploits des corsaires JEAN-BART et DUGUAY-TROUIN et de l'AMIRAL TOURVILLE, la flotte fut en partie détruite. Malgré les victoires de l'impétueux LUXEMBOURG, du sage CATINAT, bientôt suivies de pénibles désastres, la Flandre fut envahie et le cruel hiver de 1709 ajouta encore aux souffrances inouïes qu'endurait le peuple. La victoire de VILLARS à Denain sauva la France et permit de signer la paix d'Utrecht. Mais il fallut céder à l'Angleterre qui s'emparait de Gibraltar, la baie d'Hudson, l'Acadie, Terre-Neuve et Saint-Christophe en Amérique. Douloureux sacrifice dont la France ne comprit pas alors toute la portée.


Duguay-Trouin.

Sous Louis XV, le cardinal FLEURY prépara la réunion de la Lorraine à la France. Ce fut le premier et le dernier succès de la politique extérieure de ce règne. Pendant la sanglante et coûteuse guerre

de succession d'Autriche, le MARÉCHAL DE SAXE remporta sur les Anglais la brillante mais stérile victoire de Fontenoy; sur mer les flottes françaises furent anéanties, les colonies restèrent sans défense. La triste guerre de Sept ans acheva leur ruine. L'empire de l'Inde fondé par DUPLEIX, vainement défendu par LALLY-TOLLENDAL, passa à l'Angleterre. Malgré MONTCALM et VAUDREUIL, le Canada lui fut livré aussi. Elle s'empara en outre de Grenade, Saint-Vincent, la Dominique, Tabago dans les Antilles, des comptoirs du Sénégal. Enfin la Louisiane fut cédée à l'Espagne. Tel fut le honteux traité de Paris (1763). CHOISEUL réunit définitivement la Lorraine, annexa la Corse. C'était une compensation insuffisante à la perte des colonies.

Au dedans, l'ancien ordre de choses était ébranlé par la fortune vertigineuse et la banqueroute subite de Law, par l'influence croissante des financiers, par les persécutions contre les jansénistes, par la corruption des mœurs de la cour et l'avilissement du Roi, par la destruction de l'ordre des Jésuites et la suppression des parlements, par le luxe, la futilité, l'insolence des grands et la misère du peuple, par le progrès des idées nouvelles.

Ces idées parurent devoir tout d'abord triompher pacifiquement sous le vertueux et faible LOUIS XVI, servi par des ministres intègres TURGOT et MALESHERBES. Leur chute (1776) rendait une révolution inévitable. C'est en vain que la guerre de l'Indépendance américaine, entreprise d'enthousiasme, illustrée par LA FAYETTE, releva l'honneur du drapeau fleurdelisé; que NECKER espéra rétablir les finances et combler le déficit; que le roi essaya des réformes partielles. La nation française était indignée par les abus, lasse d'obéir à un gouvernement sans contrôle : il fallut convoquer les États généraux.

Les lettres, les sciences, les arts au XVIIIe siècle. — Pendant qu'au XVIIIe siècle la royauté s'abaissait, la nation s'était donc élevée. La France se consolait de ses revers politiques par la suprématie intellectuelle qu'elle exerçait autour d'elle. Sa langue, ses livres, ses arts, ses modes étaient partout.

Dans la poésie proprement dite elle ne comptait guère que des versificateurs aimables tels que l'abbé DELILLE, FLORIAN, GRESSET et un poète encore ignoré André CHÉNIER. Au théâtre, elle applaudissait les tragédies de VOLTAIRE, les comédies de MARIVAUX et de BEAUMARCHAIS. Les romanciers étaient LE SAGE (Gil Blas), l'abbé PRÉVOST (Manon Lescaut), Jean-Jacques ROUSSEAU (la Nouvelle Héloïse) et BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Paul et Virginie). Au début du siècle SAINT-SIMON achevait d'écrire ses fameux mémoires. Les Bénédictins, Dom BOUQUET, Dom CLÉMENT, etc., poursuivaient patiemment la rénovation de l'histoire. MONTESQUIEU écrivait l'Esprit des Lois et VOLTAIRE, le Siècle de Louis XIV. Parmi les économistes, il faut citer QUESNAY et TURGOT, parmi les philosophes CONDILLAC, VOLTAIRE encore et J.-J. ROUSSEAU, puis DIDEROT, d'ALEMBERT qui sont aussi des savants et qui entreprirent cette œuvre énorme et neuve, l'Encyclopédie. Pour la science, la France occupe le premier rang avec les mathématiciens ou astronomes CLAIRAUT, MAUPERTUIS, CASSINI; avec MONTGOLFIER, l'inventeur des aérostats et le comte de JOUFFROY, constructeur du premier bateau à vapeur; avec LAVOISIER, le fondateur de la chimie.



Voltaire.

L'histoire naturelle est constituée par Buffon, Lacépède, Jussieu. L'art vétérinaire est réformé par Bourgelat. Vaucanson invente un nouveau métier à tisser, Parmentier vulgarise la pomme de terre. Alors sont fondées la manufacture de porcelaine de Sèvres, la première société d'agriculture; alors commencent l'exploitation de la houille, la fabrication des indiennes. La France était la plus grande puissance industrielle de l'Europe.

Dans le domaine de l'art on n'aperçoit aucun génie de premier ordre. La musique française ne fait que naître avec Rameau, Monsigny, Gossec, Grétry. La peinture, élégante et spirituelle avec Watteau tombe assez bas avec Boucher; elle devient sentimentale avec Greuze; elle s'élève avec David au culte de l'antique. Evolution analogue dans la sculpture, des Coustou maniérés à Bouchardon qui recherche encore le joli, puis au consciencieux Pigalle, au savant Houdon et à sa belle Diane, enfin aux statues classiques des dernières années du règne de Louis XVI. De même dans l'architecture qui d'abord change peu. L'Ecole militaire et les Colonnades de la place actuelle de la Concorde, par Gabriel, les galeries du Palais-Royal et le grand théâtre de Bordeaux par Louis, continuent avec moins de majesté les traditions du XVIIe siècle; l'imitation directe de l'antique apparaît avec Soufflot le constructeur hardi de Sainte-Geneviève (aujourd'hui le Panthéon). Vers la fin du siècle également les jardins à la française sont remplacés par les parcs genre anglais, imitant la nature.


Greuze.

Cette transformation de l'art correspond à un changement notable dans les idées et dans les

mœurs. A la recherche cynique du plaisir, à l'incrédulité frivole succèdent des sentiments plus sérieux dont le retour vers l'antique et vers la nature sont l'expression. Les cœurs s'attendrissent, la sensibilité, la philanthropie deviennent à la mode. On se passionne pour les thèses éloquentes et paradoxales de Jean-Jacques Rousseau. On invente le beau mot de bienfaisance. L'institut des sourds et muets est fondé par l'abbé de l'Epée; celui des jeunes aveugles par l'abbé Haüy.

Un désir sincère de réforme, des idées de justice et de liberté, le culte généreux du respect dû à la personne humaine, une belle confiance en l'efficacité souveraine et le triomphe prochain de la Raison invoquée depuis cinquante ans par les philosophes, faisaient battre le cœur de la bourgeoisie, se répandaient de proche en proche dans toute l'élite pensante de la nation, pénétraient même dans le peuple. On rêvait l'avènement du bonheur universel.

VII

La France contemporaine.

La Révolution. — La première République. — Le Consulat et l'Empire. — La Restauration. — Le gouvernement de Juillet. — La seconde République. — Le second Empire. — La troisième République; relèvement de la France. — Derniers événements.

La Révolution. — Dans les États généraux qui se réunirent à Versailles la bourgeoisie avait la majorité, elle eut un chef : le grand orateur MIRABEAU.

Par le mémorable serment du Jeu de paume l'Assemblée jura « de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. » Elle devint Constituante.

Ainsi le droit de la Souveraineté de la Nation s'affirmait en face de la Monarchie absolue.

La cour résolut alors de dissoudre l'assemblée par la force. Mais entraînés par CAMILLE DESMOULINS, les Parisiens s'insurgèrent et le 14 juillet ils prirent la Bastille, ce menaçant symbole du despotisme et des abus de l'ancien régime.

De part et d'autre on sortait des voies légales et le peuple entrait en scène. La nouvelle de cet

événement fut accueillie avec joie même à l'étranger et jusqu'en Russie. La Révolution commençait.

Le 4 août, l'Assemblée abolit les droits féodaux, et dès lors elle ne cessa de poursuivre son œuvre de



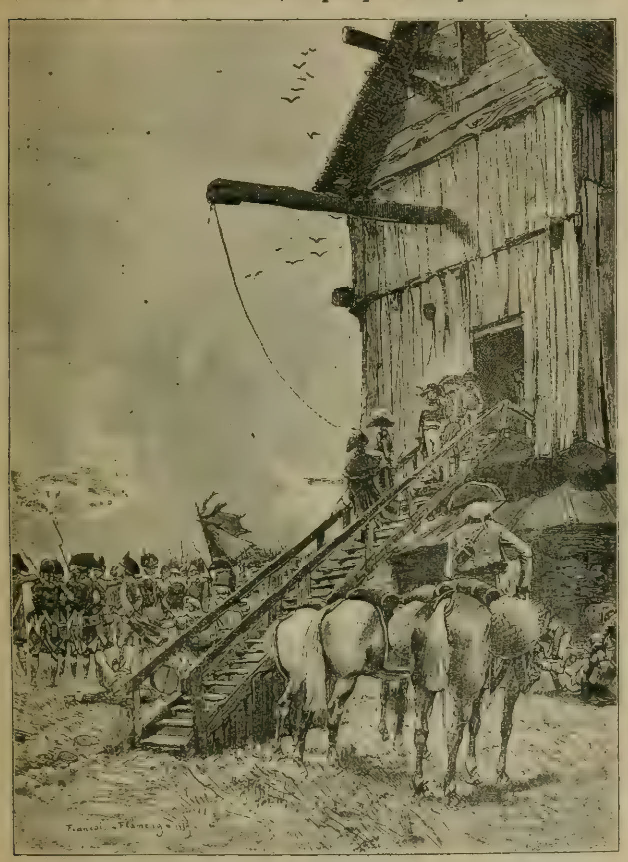
Prise de la Bastille.

réforme dont la préface fut la célèbre Déclaration des droits de l'homme, affirmation de tous les grands principes sur lesquels reposent les sociétés modernes.

Cependant, après l'évasion du roi et son retour forcé à Paris, l'Assemblée se sépara, sans avoir pratiquement achevé son œuvre. Elle laissait les deux pouvoirs aux prises : la Royauté et la Nation, l'exécutif et le législatif.

Sous l'Assemblée législative qui se réunit ensuite, la guerre avec l'Autriche et bientôt l'invasion des Prussiens en Lorraine exaspérèrent les esprits déjà

irrités. Le 10 août 1792, le peuple s'empara des Tui-



Combat de Valmy (1792).

leries et Louis XVI fut enfermé au Temple. Par le fait la royauté était abolie.

L'ennemi avançait toujours; la terreur était à

son comble; les abominables massacres de septembre ensanglantèrent Paris; mais la victoire de Valmy sauva la France.

Un jeune officier, ROUGET DE LISLE venait d'improviser à Strasbourg, à quelques pas de l'ennemi, la Marseillaise qui est restée le chant national.

La première République. — Le duel engagé entre les pouvoirs exécutif et législatif aboutit à la concentration de tout dans la Convention qui proclama la République le 22 septembre 1792.

Deux partis déchiraient l'Assemblée : les Montagnards et les Girondins. Les Montagnards envoyèrent à la mort l'infortuné Louis XVI, les Girondins, la reine Marie-Antoinette et bien d'autres victimes illustres; ils gouvernèrent par la terreur jusqu'à la chute de Robespierre. Mais avec le Comité de Salut public ils sauvèrent la France; la science fut mise au service de la défense nationale. Tandis que CARNOT organisait la victoire, des généraux improvisés sous le feu de l'ennemi, HOCHE, KLÉBER, MARCEAU, JOURDAN, repoussaient les armées de la coalition et assuraient à la France les limites des Alpes et du Rhin.



Carnot.

En même temps, la Convention s'illustrait par des fondations utiles : École Polytechnique, École Normale, Institut, Conservatoire des Arts et Métiers, unité des poids et mesures, exposition de l'industrie, musée d'antiquités nationales.

Après la Convention, tous les ressorts du pouvoir se relâchèrent. Le Directoire (1795) compromit la République par sa politique agressive au dehors, son désordre financier et ses coups d'État.

On se lassait, on s'abandonnait, on attendait un

sauveur, quand parut BONAPARTE. Le jeune général se révéla à Toulon, s'illustra dans la célèbre campagne d'Italie, imposa la paix à l'Autriche.

Rêvant d'accroître sa renommée par de nouvelles conquêtes, il fit l'expédition d'Égypte. Vainqueur aux Pyramides, il entra au Caire, créa l'Institut d'Égypte. Cependant, sa flotte détruite à Aboukir, lui-même repoussé de Syrie, il quitta furtivement son armée.

Il fut accueilli en France par des acclamations; mais la gloire toute seule ne lui suffisait déjà plus; le 18 brumaire il renversa la République et s'empara de la dictature. Il prenait la France grande et forte. Il ne devait l'abandonner quinze ans après qu'humiliée, amoindrie, épuisée.

Le Consulat et l'Empire. — Il eut d'abord le titre de premier consul (1800).

L'Autriche continuait la guerre. Il la vainquit à Marengo, grâce au brave DESAIX, et les victoires de MOREAU en Allemagne décidèrent la paix. L'Angleterre elle-même se retira un instant de la lutte.

Bonaparte, bientôt Empereur et NAPOLÉON Ier, modifia les institutions républicaines; il signa avec le pape Pie VII le Concordat, promulgua le code civil, institua l'administration des préfets, créa l'Université, la Légion d'honneur. Il prétendit incarner la Nation, brisa toute résistance. Son terrible génie militaire, son fol orgueil, son monstrueux égoïsme se déchaînèrent.

Il vainquit l'Autriche et la Russie à Austerlitz. Il conquit la Prusse à Iéna; au traité de Tilsitt il songea à se partager le monde avec le czar Alexandre.

C'est l'Angleterre surtout qu'il eût voulu atteindre. Il essaya de la ruiner par le blocus continental.

Il entreprit la conquête de l'Espagne, acheva d'écraser l'Autriche à Wagram.

La France asservie se taisait ou se prosternait; l'armée ivre de gloire l'adorait comme un dieu; en Europe il était le roi des rois. Il épousa Marie-Louise, espéra fonder une dynastie.

La campagne de Russie brisa cet élan vertigineux. La tuerie de Leipzig le rejeta sur le Rhin et l'héroïque campagne de France ne put le sauver d'une catastrophe, ni la France avec lui. Abandonné de ses maréchaux, il abdiqua à Fontainebleau et fut envoyé à l'île d'Elbe.

La Restauration. — Tout semblait fini. Mais Louis XVIII, frère de Louis XVI, fut fait roi par les puissances coalisées et cette première restauration excita un mécontentement que Napoléon s'empressa d'exploiter.

Il s'échappe, débarque près de Cannes, entre à Paris le 20 mars, reprend la lutte contre l'Europe. La lutte épique, la déroute sanglante de Waterloo, telle fut la catastrophe de ce drame où la France fut sur le point de périr.

Tandis que Napoléon était déporté à Sainte-Hélène, Louis XVIII, rétabli sur le trône, octroyait une *charte* et inaugurait le régime parlementaire. Il signa les traités désastreux de Paris imposés par l'étranger, subit la Chambre introuvable et les furieuses rancunes des anciens émigrés qui firent la Terreur blanche : puis, lorsque le duc de Richelieu eut libéré le territoire (jusque-là occupé par les alliés), il eut la sagesse d'adopter avec le duc Decazes une politique modérée.

L'assassinat du duc de Berry vint tout compromettre (1820). L'avènement du ministère de Villèle, l'envoi d'une armée française en Espagne pour rétablir l'autorité absolue de Ferdinand VII, marquent le retour de la réaction aux affaires.

Charles X, précédemment comte d'Artois, frère

et successeur de Louis XVIII en 1824, conserva



Retour de l'île d'Elbe.

d'abord le ministère de Villèle, puis essaya du

libéralisme avec MARTIGNAC, pour retourner à la réaction avec POLIGNAC, le moins populaire des grands seigneurs. La Chambre répondit à cette provocation par une adresse au roi, votée par 221 députés, qui déclarait que l'accord de la royauté et de la nation était brisé. La Chambre fut dissoute. Mais les 221 et 50 nouveaux opposants ayant été élus, Charles X eut recours à un coup d'État par la publication des Ordonnances (de juillet 1830) qui violaient la Charte. La Révolution de Juillet éclata. Après un combat sanglant de trois jours, les troupes royales furent vaincues. Charles X abdiqua, puis se réfugia en Angleterre.

On doit à la Restauration : l'École forestière de Nancy, l'École des mineurs de Saint-Étienne, l'École des Chartes. De cette époque datent : la première caisse d'épargne, la première salle d'asile, la navigation fluviale à vapeur, l'éclairage au gaz.

Au dehors s'étaient accomplis, sous le règne de Charles X, deux événements importants : la guerre de Grèce, l'expédition d'Alger.

Le peuple hellène s'était insurgé contre les Turcs. La France, l'Angleterre, la Russie finirent par s'émouvoir. En 1827, leurs flottes réunies détruisirent à Navarin la flotte ottomane et une armée française concourut à l'affranchissement de la Grèce.

Les pirates barbaresques, depuis le XVIe siècle, infestaient la Méditerranée. A la suite d'un outrage infligé à son ambassadeur, Charles X dirigea une expédition contre Alger, et le 5 juillet 1830 la ville fut prise par les troupes françaises.

Le Gouvernement de Juillet. — Le duc d'Orléans appelé au trône par les chefs de la bourgeoisie parisienne et reconnu par la Chambre, régna sous le nom de LOUIS-PHILIPPE Ier, roi des Français.

Son gouvernement fut troublé par de fréquents changements de ministères, attristé par la première apparition du choléra (1832), ensanglanté par des émeutes. De nombreuses tentatives d'assassinat furent dirigées contre le roi et la famille royale.

Les principaux ministres de ce règne furent CASIMIR PERIER, THIERS et GUIZOT.

Au dehors, le gouvernement de Juillet s'efforça de maintenir la paix à tout prix et fut l'allié, souvent docile, de l'Angleterre. Il intervint pourtant en Belgique pour assurer l'indépendance du peuple belge et il continua la conquête de l'Algérie où le maréchal BUGEAUD parvint à triompher d'ABD-EL-KADER.

Au dedans, il s'appuya sur la bourgeoisie et eut surtout en vue le développement de la richesse matérielle. Beaucoup de lois ou d'institutions utiles datent de cette époque. Thiers fortifia Paris. Guizot entreprit l'organisation de l'enseignement primaire. La législation criminelle fut adoucie. Des canaux, des routes, des monuments furent achevés ou construits; les chemins de fer furent commencés.

La seconde République. — Le droit de vote était le privilège des plus riches, et c'est à peine s'il y avait 300 000 électeurs. L'obstination de Guizot à repousser toute réforme électorale fut la principale cause de la Révolution du 24 février 1848. Le peuple de Paris s'insurgea, chassa Louis-Philippe, proclama la République et installa à l'Hôtel de Ville un gouvernement provisoire dont le chef fut le grand poète LAMARTINE. L'Assemblée constituante qui se réunit alors établit le suffrage universel; elle eut à réprimer la sanglante insurrection de juin, et nomma le général CAVAIGNAC chef du pouvoir exécutif.

Mais bientôt LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE fut élu président de la République, et l'Assemblée constituante fit place à l'Assemblée législative.

Le second Empire. — Par le coup d'État du 2 décembre 1851, le président de la République s'empara de la dictature. Le 2 décembre 1852, il se fit proclamer empereur sous le nom de Napoléon III. Il régna dix-huit ans, et d'abord tout lui



Solférino.

réussit. Il fut reconnu par l'Europe; il s'allia avec l'Angleterre, il soutint l'Empire ottoman contre les Russes et s'empara de Sébastopol (1855), il eut un fils qui devait être son héritier, il entreprit d'assainir et d'embellir Paris, il échappa aux complots dirigés contre sa vie. Il triompha de l'Autriche en Italie à Magenta, à Solférino, et il affranchit le Milanais (1859); il annexa Nice et la Savoie, qui par un vote solennel se déclarèrent terres françaises; il porta secours aux chrétiens de Syrie; de concert avec l'Angleterre, il força la Chine à ouvrir ses ports au commerce européen; il s'empara de la Cochinchine.

Cependant le luxe, les emprunts, les vastes tra-

vaux, et surtout la désastreuse expédition du Mexique qui se termina par l'exécution de l'infortuné Maximilien en 1867, inquiétaient l'opinion, épuisaient le trésor. L'opposition grandissait chaque jour. D'autre part, la victoire de la Prusse sur l'Autriche à Sadowa (1866) avait modifié profondément la situation de l'Europe. L'empereur céda aux conseils de son entourage; enhardi par un plébiscite qui semblait consolider son trône, pris au piège par le prince de Bismarck, il déclara la guerre à la Prusse.

Rien n'était prêt. L'armée française surprise, écrasée à Wissembourg, à Spickeren, à Wörth, fut refoulée sur Metz après les trois grandes batailles de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat livrées par le maréchal Bazaine.

Napoléon III, entraînant à sa suite l'armée du maréchal Mac-Mahon, voulut rejoindre Bazaine. Enveloppé à Sedan par les Prussiens à la suite d'une sanglante bataille dans laquelle furent tués ou blessés 17 000 soldats français, il capitula avec plus de 100 000 hommes (1er septembre 1870).

La troisième République. — A la nouvelle de Sedan, la République fut proclamée le 4 septembre 1870.


Gambetta.

Paris, bientôt investi par les armées allemandes, soutint un siège de quatre mois, supporta héroïquement la faim, le froid, toutes les privations, essaya en vain de percer la ligne d'investissement. En province, Gambetta improvisa trois armées : celles du Nord, de la Loire et de l'Est. Ces troupes inexpérimentées, mal nourries, mal équipées, entraînées par Faidherbe, par Chanzy, sauvèrent du moins l'honneur de la nation française.

L'armistice du 28 janvier 1871, négocié par Jules Favre, mit fin à la guerre.

Une assemblée réunie à Bordeaux proclama Thiers chef du pouvoir exécutif et signa la paix de Francfort qui enlevait à la France Metz, avec une partie de la Lorraine, l'Alsace moins Belfort, et fixait l'indemnité de guerre à cinq milliards (20 mars),

Quelques jours après éclatait à Paris, le 18 mars, la redoutable insurrection de la Commune. Thiers, secondé par l'assemblée qui s'était transportée à Versailles, forma une armée, et vainquit la Commune dont la défaite fut accompagnée et suivie de sanglantes représailles.

Relèvement de la France. — Après la guerre étrangère, la guerre civile était terminée. La loi de 1872, qui a rendu le service militaire obligatoire, créait une armée nouvelle et bientôt formidable. Grâce au succès éclatant d'un emprunt de cinq milliards, Thiers put anticiper le paiement de l'indemnité de guerre et obtenir la libération du territoire (mars 1873).

Cependant l'établissement définitif du gouvernement républicain était toujours contesté par la Droite de l'Assemblée, qui le 24 mai 1873 renversa Thiers, appela à la présidence le maréchal Mac-Mahon afin d'entreprendre une restauration monarchique. Le refus du comte de Chambord, dernier Bourbon, de s'entendre avec la famille d'Orléans ruina d'avance ce projet. Après de longues discussions et à la majorité d'une voix (30 janvier 1875) une constitution républicaine fut enfin votée. Elle fut promulguée le 25 février 1875.

La nouvelle Chambre était en grande majorité républicaine et inspirée par Gambetta. Le maréchal Mac-Mahon entra en lutte avec elle. Le 16 mai 1877 il provoqua la démission du Cabinet républicain.

La Chambre ayant protesté par **363** voix contre ce coup d'État parlementaire, elle fut dissoute, mais les 363 furent presque tous réélus et le maréchal sommé « de se soumettre ou de se démettre » fini par se retirer (30 janvier 1879). Depuis lors la République n'a plus été remise en question. Le prince impérial mort en 1879, le comte de Chambord (1883), le duc d'Orléans (1895) ont disparu de la scène. Le nouveau régime s'est développé non sans heurt, mais légalement. Les funérailles de Gambetta (1882), de Victor Hugo (1885) ont fourni au sentiment populaire l'occasion de se manifester.

Derniers événements intérieurs (1879-1900). Quatre présidents se sont succédé à l'Élysée : — JULES GRÉVY, réélu en 1885, a été obligé en 1887 de donner sa démission. — Sous la présidence de SADI CARNOT, les complots du général Boulanger ont été réprimés, l'exposition universelle de 1889 a jeté un vif éclat ; le pays a subi la faillite et le scandale de Panama; le clergé français a été invité par le pape Léon XIII à se rallier à la République; mais les attentats des anarchistes se sont multipliés et le président Carnot a été assassiné à Lyon en 1894. — Il a été remplacé par CASIMIR-PÉRIER qui n'a voulu conserver ses pouvoirs que quelques mois et a eu pour successeur FÉLIX-FAURE en 1895. L'affaire Dreyfus a causé non seulement en France mais encore au dehors la plus vive agitation et a menacé un instant de dégénérer à Paris en guerre civile. Le 16 février 1899 le président F. Faure est mort subitement, et, le 18 février, M. ÉMILE LOUBET, prési-



Carnot.

dent du Sénat, a été élu Président de la République. Il a eu l'honneur d'inaugurer et de clore l'Exposition universelle de 1900 qui, par son ampleur, sa richesse et sa variété, a dépassé toutes les expositions précédentes.

Pendant ces vingt dernières années, des réformes importantes ont été opérées, des directions nouvelles ont été suivies.

La loi militaire de 1872 a été complétée en 1889 : le service est devenu obligatoire pour tous.

Une politique protectionniste a été inaugurée en 1892 par le vote du tarif des douanes, inspiré par M. Méline.

L'enseignement supérieur a été réorganisé, et des universités provinciales ont été créées. Des changements notables ont été introduits dans l'enseignement secondaire. L'enseignement des jeunes filles a été institué. Des lois ont établi l'obligation de l'enseignement primaire, ainsi que la gratuité et la laïcité des écoles publiques. Ces réformes scolaires ont été surtout l'œuvre de Jules Ferry (mort en 1893).

L'évolution des partis a amené au pouvoir en 1895 un ministère radical, en 1899 un cabinet comprenant un ministre socialiste, M. Millerand ; et, d'une manière générale, on a pu observer l'ingérence de plus en plus marquée des lois d'État dans les questions sociales. Un office du travail a été créé en 1893. Les syndicats professionnels, les conseils du travail ont été organisés.

Derniers événements extérieurs. — A l'extérieur, le domaine colonial de la France s'est considérablement accru : — par l'occupation de la Tunisie (1881); par l'expédition de Hué qui a obligé, en 1883, les Annamites à reconnaître la suzeraineté de la France; — par la guerre de Chine et la conquête du Tonkin, ainsi que par l'établissement de la domi-

nation française au Congo (1885); — par l'extension du Soudan, par la main-mise sur le Dahomey (1892) et sur Madagascar (1895). Jules Ferry a été le principal initiateur de cette œuvre coloniale.

L'alliance franco-russe (réponse à la triple alliance de 1887) s'est affirmée en 1891 par la visite de la flotte française à Cronstadt, en 1893 par celle de la flotte russe à Toulon, en 1896 par la visite du Czar à Paris, en 1897 par celle du président Félix Faure à Pétersbourg, tout récemment par l'entente des deux puissances en Chine.

L'exclusion de la France des affaires d'Égypte, conséquence d'un vote de la Chambre (1882), l'affaire de Fachoda (1899), les sympathies marquées de la nation française pour les Boers, victimes de l'Angleterre, ont pu refroidir mais non briser les relations pacifiques des deux pays.

En plusieurs circonstances un rapprochement a paru se produire entre la France et l'Allemagne. Qui résoudra la douloureuse question de l'Alsace-Lorraine?

VIII

Les institutions de la France actuelle.

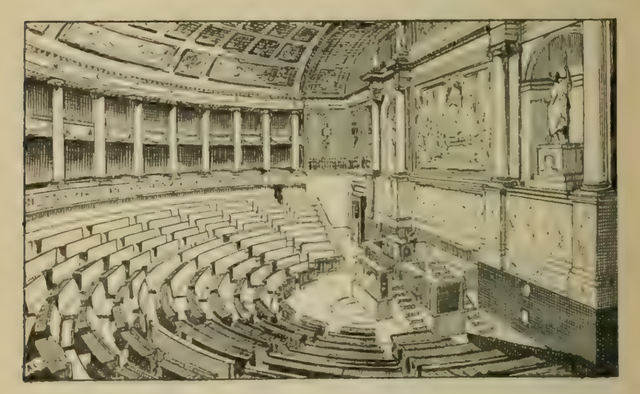
Gouvernement. — Impôts et Budget. — Organisation administrative : Affaires étrangères; Finances; Intérieur; Travaux publics; Agriculture; Commerce et Industrie; Armée de terre; Marine et Colonies; Justice; Instruction publique; Cultes et Beaux-arts. — Initiative privée.

Gouvernement. — La France est une **République**. Tous les Français sont égaux entre eux devant la loi; le peuple est Souverain. Le Peuple français gouverne par des mandataires qui le représentent. Ces mandataires forment des corps électifs qui font les affaires du pays. Tout Français âgé de vingt et un ans est *électeur*, pourvu qu'il réside dans une commune depuis six mois, et qu'il n'ait pas perdu, par une condamnation judiciaire, ses droits de citoyen.

Les électeurs d'une commune élisent le *Conseil municipal*; c'est la représentation de la commune. Il y a 36 000 communes. Les électeurs du canton élisent un ou plusieurs conseillers d'arrondissement : le Conseil d'arrondissement est la représentation de l'arrondissement. Il y a 2871 cantons et 362 arrondissements. Les électeurs du canton élisent aussi un

conseiller général : le Conseil général est la représentation du département. Il y a 86 départements. Les Conseils municipaux, d'arrondissement, de département, ne doivent pas s'occuper d'affaires politiques.

Les affaires politiques sont traitées par la **Chambre**



Chambre des députés.

des Députés et par le **Sénat** qui forment la représentation nationale.

Chaque arrondissement nomme un député. Les arrondissements dont la population dépasse 100 000 âmes, nomment un député de plus par 100 000 habitants. La Chambre des députés (Palais Bourbon, quai d'Orsay) se compose d'environ 600 membres élus pour quatre ans, dont les six députés de l'Algérie et les députés des colonies.

Le Sénat (Palais du Luxembourg) se compose de 300 membres élus au scrutin de liste par les départements et les colonies. Les délégués de chaque commune, élus par le Conseil municipal, joints aux conseillers d'arrondissement, aux conseillers géné-

raux et députés, forment dans chaque département le collège électoral qui nomme les sénateurs. Le Sénat se renouvelle par séries à raison d'une tous les trois ans.

Le Sénat et la Chambre des Députés exercent le pouvoir législatif. Toute loi doit être votée par les deux Chambres. Chaque année la loi de finances règle le budget et comprend tous les impôts à payer.

Le **Président de la République** (palais de l'Élysée et château de Rambouillet) est élu, pour sept années par le Sénat et la Chambre des Députés, réunis à Versailles en Assemblée nationale. Il commande la force armée; il nomme les ministres et pourvoit aux emplois militaires et civils les plus élevés. Il a le droit de grâce.

S'il survient un désaccord entre le Président et la Chambre ou entre la Chambre et le Sénat, le Président peut dissoudre la Chambre des Députés, avec l'autorisation du Sénat, qui lui-même ne peut être dissous.

Il y a dix ministres. Les ministres sont responsables devant les Chambres de leurs actes administratifs et politiques. Ils doivent gouverner d'accord avec elles. Selon un usage établi, un ministère mis en minorité devant la Chambre des députés, donne sa démission. Un ministère qui violerait les lois serait mis en accusation par la Chambre des Députés et jugé par le Sénat. Le Président de la République ne peut rien faire sans le concours de ses ministres.

Le pouvoir exécutif est représenté, au chef-lieu de chaque département, par le préfet; — au chef-lieu de chaque arrondissement, par le sous-préfet; — dans chaque commune, par le maire qui est en même temps le chef de sa commune. Le maire est élu par le Conseil municipal parmi ses membres dans toutes les communes, à l'exception de Paris et de

Lyon qui sont régis par une législation particulière.

Ainsi, à tous les degrés, on trouve en France un corps délibérant à côté d'un représentant du pouvoir exécutif.

Tout Français nomme directement ou indirectement les membres des Conseils et des Chambres, et les agents du pouvoir exécutif. En résumé, la Nation se gouverne elle-même et chacun y a sa part de la souveraineté nationale.

Le Gouvernement est assisté d'un Conseil d'État (Palais-Royal) chargé de préparer les projets de loi, de décrets, de règlements d'administration publique ainsi que de juger les procès entre les administrations publiques et les particuliers.

Impôts et Budget. — Les principaux impôts sont :

1° Les contributions indirectes consistant en droits sur les boissons, les tabacs, le transport des voyageurs et des marchandises, les poudres à feu et sur divers autres produits. Les recettes provenant des contributions indirectes (plus d'un milliard) sont la principale ressource du budget.

On rattache aux contributions indirectes : les droits d'enregistrement et de timbre perçus sur les actes (de vente, de location, etc.); les douanes établies sur les marchandises à l'entrée ou à la sortie du territoire.

2° Les contributions directes comprenant : la contribution foncière qui frappe les terres et les maisons; la contribution personnelle et mobilière, la première équivalente à trois journées de travail, la seconde proportionnelle à la valeur locative de l'habitation; la contribution des portes et fenêtres; celle des patentes due par tout individu qui exerce une industrie ou un commerce. Les autres ressources du

Budget sont : le produit des postes et télégraphes, des domaines et des forêts, etc.

La plupart des villes perçoivent à leur profit des droits *d'octroi* sur les marchandises qui pénètrent dans la ville. Ces droits ne sont pas compris dans les impôts proprement dits. — L'octroi de Paris produit autant (120 millions) que tous les octrois de province réunis.

Le Budget de la France dépasse 3 milliards. La dette est de 31 milliards; elle exige chaque année le service de plus d'un milliard en rentes et annuités de remboursement.

Les dettes les plus élevées, après celle de la France, sont celles de la Grande-Bretagne qui approche de 17 milliards, et celle de la Russie, de 23.

Organisation administrative. — C'est tout un monde et un prodigieux mécanisme que l'administration française. Elle s'est formée lentement, patiemment sous les rois, après les avoir aidés à triompher de la féodalité; elle a été en grande partie respectée par la Révolution; le Consulat et l'Empire l'ont encore développée et perfectionnée; les régimes suivants s'en sont tous servis et l'ont médiocrement rajeunie. Une multitude de fonctionnaires et d'agents de tout ordre remplissent les ministères, et peuplent, dans les départements, dans les colonies, les administrations qui en dépendent. Cependant le principe césarien de la centralisation à outrance semble fléchir, depuis l'établissement définitif de la République.

Affaires étrangères. — Le ministre des Affaires étrangères (quai d'Orsay) est chargé des rapports politiques et commerciaux avec les autres puissances. Il est le chef des ambassades et légations, ainsi que des consulats. Il a en outre dans ses attributions le protectorat de la Tunisie.

Finances. — Le ministère des Finances (Palais du Louvre) est chargé du recouvrement des impôts et de tous les paiements de l'État. Il comprend les directions générales des Contributions directes; de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre; des Douanes; des Contributions indirectes; des Manufac-



Ministère des finances.

tures de l'État. Il surveille le service de la fabrication des monnaies et médailles (Hôtel des monnaies, quai Conti). Il exerce un certain contrôle sur la Caisse d'amortissement et des dépôts et consignations, où sont déposés les cautionnements des fonctionnaires, les fonds des caisses d'épargne, etc., sur la Banque de France (rue de la Vrillière) et le Crédit foncier de France (19, rue des Capucines).

La Cour des comptes (Palais-Royal, aile Montpensier) est chargée de vérifier les comptes de toutes les administrations.

Intérieur. — Le ministre de l'Intérieur (place Beauvau) est chargé de l'administration générale et départementale, de la direction des prisons, de la police, des hospices, du contrôle de la presse, etc. Il est assisté par divers conseils tels que le Conseil de l'Assistance publique et le Comité d'hygiène. Il a sous ses ordres les préfets, sous-préfets, etc.

Du ministère de l'Intérieur dépendent les Instituts des jeunes aveugles et des sourds-muets.

Travaux publics. — Le ministère des Travaux publics (244, boulevard Saint-Germain) se compose : de l'administration des Ponts et chaussées, chargée de l'entretien des routes, cours d'eau navigables, ports, et de la surveillance des chemins de fer; de l'administration des Mines. Il y a à Paris une école des Ponts et chaussées (rue des Saints-Pères) et une école des Mines (boulevard Saint-Michel, beau musée).

Agriculture. — Le ministère de l'Agriculture



École vétérinaire d'Alfort.

(78, rue de Varenne) est assisté, à Paris, de divers conseils; dans les départements, de chambres consultatives d'agriculture, d'associations libres de cultivateurs ou comices agricoles.

Au même ministère se rattachent : les concours régionaux agricoles, les concours d'animaux de boucherie, les courses de chevaux; l'école des haras du Pin (Orne); la bergerie de Rambouillet, les fermes-écoles; les chaires d'agriculture; les écoles d'agriculture de Grignon, Nantes et Montpellier; les Écoles vétérinaires d'Alfort, Lyon et Toulouse; l'administration des Forêts et l'École forestière de Nancy; l'Institut agronomique (16, rue Claude Bernard), destiné à former des agriculteurs, des professeurs pour l'agriculture; la Société nationale d'agriculture.

Commerce et Industrie. — Le ministre du Commerce et de l'Industrie (101, rue de Grenelle) est assisté de plusieurs conseils et comités; de chambres consultatives des Arts et manufactures; de chambres de commerce qui ont revenus, propriétés, bibliothèques, subventionnent des écoles, etc. Il y a aussi des Chambres de commerce françaises à l'étranger.

Au même ministère se rattachent : le Conservatoire des arts et métiers (292, rue Saint-Martin; cours publics et riches collections); l'École centrale des arts et manufactures (1, rue Montgolfier); l'Office du Travail (80, rue de Varenne); les conseils du Travail (créés en 1900); les Écoles des arts et métiers d'Aix, Angers, Châlons, Lille; les écoles industrielles et professionnelles; les Postes et Télégraphes, la Caisse nationale d'épargne.

Armée de terre. — Le ministre de la Guerre (rue Saint-Dominique) administre l'armée de terre.

Le service militaire personnel est obligatoire pour tous les Français. Sa durée est de 25 ans : 3 ans dans l'armée active, 10 dans la réserve de l'armée active, 6 dans l'armée territoriale, 6 dans la réserve de l'armée territoriale.

La France est divisée en 20 régions occupées chacune par un corps d'armée. Le 19e corps est établi

en Algérie. Paris forme un gouvernement militaire à part. Chaque région comprend 8 subdivisions.

Les différentes armes dont se compose l'armée active sont :

L'Infanterie : 145 régiments subdivisionnaires, 18 régionaux pour les places fortes; les chasseurs à pied, 18 bataillons; les chasseurs de montagne (alpins), 12 bataillons; les zouaves, 4 régiments; les tirailleurs algériens (turcos), 4 régiments; l'infanterie légère d'Afrique, 5 bataillons; la légion étrangère, 2 régiments et 4 compagnies de discipline.

La Cavalerie : cuirassiers, 13 régiments ; dragons, 31 ; chasseurs, 21 ; hussards, 14 ; chasseurs d'Afrique, 6; spahis, 3; spahis tunisiens, 1; spahis sahariens, 1 escadron ; spahis soudanais, 1 escadron ; cavaliers de remonte 8 compagnies.

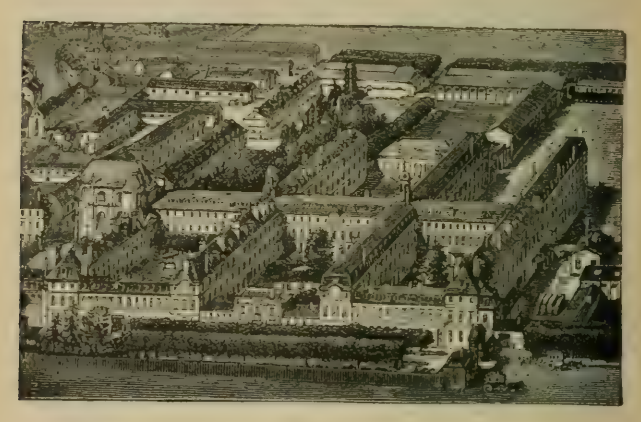
L'Artillerie : artillerie de campagne; 19 brigades et 3 commandements formant 40 régiments, ensemble 430 batteries montées, 52 batteries à cheval, 14 batteries de montagne; de plus, 12 batteries en Algérie et Tunisie, total : 508 batteries. — 18 bataillons d'artillerie à pied, ensemble 112 batteries dont 7 en Algérie et Tunisie. — 10 compagnies d'ouvriers, 3 compagnies d'artificiers (plus de 3 700 canons).

Le Génie : 6 régiments de sapeurs-mineurs; 1 de sapeurs de chemins de fer; 1 corps de télégraphistes; 17 compagnies de conducteurs du génie; 72 du train des équipages dont 12 en Algérie.

Le personnel non enrégimenté comprend : les commis et ouvriers de l'intendance, les infirmiers, les vétérinaires, les vélocipédistes, les secrétaires d'état-major; 27 légions de gendarmerie; la garde républicaine et les sapeurs-pompiers de Paris.

L'armée territoriale est formée de 145 régiments d'infanterie, et 18 d'artillerie. 151 escadrons de cavalerie, du corps douanier et du corps forestier.

L'effectif en temps de paix est de 28 200 officiers et employés, 545 500 sous-officiers et soldats, 140 000 chevaux et mulets, et d'environ 3 700 canons de campagne. L'effectif total de guerre dépasserait 3 millions d'hommes.



Saint-Cyr.

Les établissements dépendant du ministère de la Guerre sont : l'hôtel des Invalides, le Prytanée de la Flèche, l'École spéciale de Saint-Cyr, l'École Polytechnique (près le Panthéon), l'École d'application de l'artillerie et du génie à Fontainebleau, l'École d'administration à Vincennes, l'École d'application de médecine et de pharmacie militaires (au Val-de-Grâce), l'École supérieure de Guerre (École militaire), l'École d'infanterie à Saint-Maixent, l'École de gymnastique de Joinville.

La France consacre chaque année le cinquième de ses recettes, soit plus de 600 millions, à l'entretien de son armée de terre.

Marine. — Le ministre de la Marine (2, rue

Royale) s'occupe des navires de guerre qui composent la flotte, des ports de guerre, de l'armée de mer.

La flotte se compose d'une trentaine de cuirassés d'une cinquantaine de croiseurs, d'une trentaine d'avisos et canonnières, d'une dizaine de gardes-côtes cuirassés, de 30 torpilleurs de haute-mer, de plus de 220 torpilleurs ordinaires, d'une vingtaine de transports, de 40 à 50 bâtiments divers, en tout 450 bâtiments environ.

Ces navires sont répartis en escadres, divisions et stations : escadre de la Méditerranée; escadre du Nord; divisions de l'Atlantique, du Pacifique, de l'Extrême-Orient, de la Cochinchine; stations d'Islande et de Terre-Neuve (pour la surveillance de la pêche de la morue), de l'Annam et Tonkin, du Sénégal et Guinée, du Congo, de Guyane, des Iles de la Société.

Les navires de guerre sont construits, armés et possèdent leurs réserves dans les cinq ports de guerre de Toulon, Rochefort, Lorient, Brest et Cherbourg.

Les équipages de la flotte se recrutent au moyen de l'inscription maritime. Sont *inscrits*, c'est-à-dire astreints à servir sur les navires de l'État de vingt à vingt-cinq ans et peuvent être appelés jusqu'à cinquante ans, en temps de guerre, tous les pêcheurs des côtes et les matelots de la marine marchande.

Les officiers de marine sont formés à l'École navale du « Borda » en rade de Brest. Parmi les autres écoles spéciales de la marine sont : l'École des mousses de Brest, l'École de médecine navale de Bordeaux, l'École du génie maritime à Paris, l'École supérieure de marine à Toulon, etc.

Le personnel de la marine s'élève ainsi à plus de

53 700 hommes. Les troupes de la marine comprennent : 13 régiments d'infanterie de marine et divers détachements de la même arme; 7 régiments de tirailleurs tonkinois, annamites, sénégalais, sou-



Le Borda.

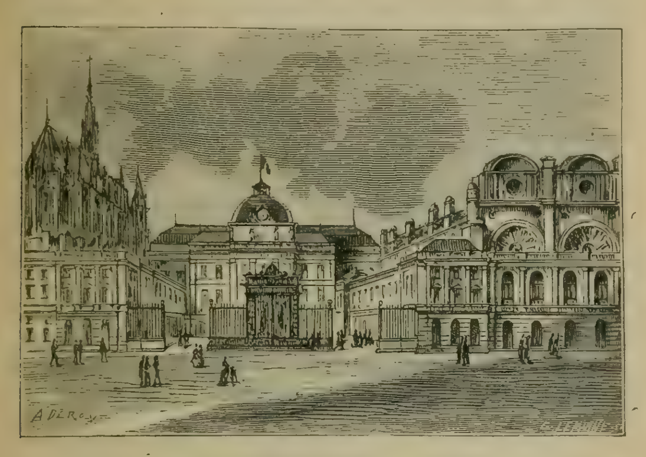
danais, malgaches; 1 bataillons de tirailleurs haoussas ; 45 batteries ou détachements d'artillerie de marine; 3 compagnies disciplinaires; enfin 1 300 hommes de gendarmerie maritime et coloniale.

Colonies. — Le ministre des Coloniés (Pavillon de Flore, au Louvre) correspond avec les gouverneurs des colonies. Dans chaque colonie importante l'administration appartient à un directeur de l'Intérieur, assisté d'un conseil général. Le gouvernement général de l'Indo-Chine est autonome.

Le budget métropolitain pour le service des colonies est de 90 millions de francs (l'Algérie à part). Les budgets locaux des recettes dépassent 50 millions (dont moitié pour la Cochinchine). L'École colo niale (avenue de l'Observatoire) prépare des fonctionnaires pour les colonies.

Justice. — Le ministre de la Justice (place Vendôme) porte aussi le titre de garde des sceaux.

On distingue deux juridictions principales, civile et criminelle. Il y a dans chaque canton un juge de paix, dans chaque arrondissement un tribunal civil, et dans 16 villes importantes une cour d'appel. Les



Palais de Justice.

accusés de crimes sont jugés dans chaque département par une cour d'assises dont le jury est formé de simples particuliers désignés par le sort. Au-dessus de tous les tribunaux est la Cour de cassation (Palais de Justice) à Paris ; elle veille à la stricte observation des lois.

Instruction publique. — Le ministre de l'Instruction publique (110, rue de Grenelle) est le chef de l'Université de France. Il est assisté d'un Conseil supérieur et d'inspecteurs généraux. La France est partagée en 16 académies administrées par des Recteurs.

On distingue l'enseignement libre ou privé, simplement surveillé par l'État, et l'enseignement public.

L'enseignement primaire est obligatoire. Il est donné dans les écoles primaires communales (gratuites et laïques) et dans les écoles privées. Il y a aussi des écoles primaires supérieures.

L'enseignement secondaire, qui comprend l'enseignement classique et l'enseignement moderne (sans langues anciennes) pour les garçons, et l'enseignement secondaire des jeunes filles, est donné dans les collèges et lycées de l'État ainsi que dans des séminaires et des institutions privées en grande majorité ecclésiastiques.

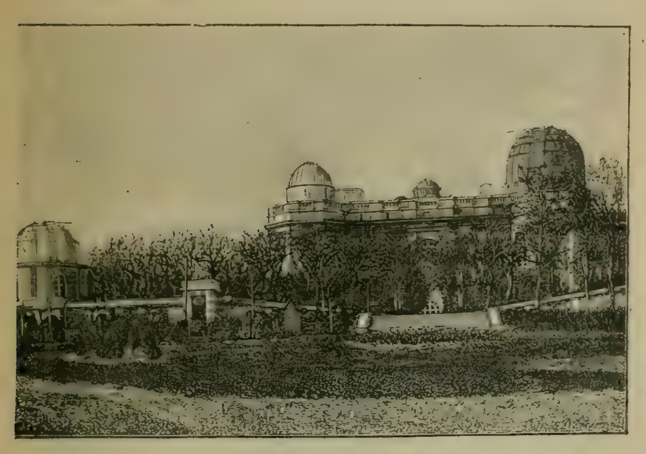
L'enseignement supérieur est donné dans les Facultés publiques des lettres (15), des sciences (15), de droit (13), de médecine (6), les Écoles supérieures de pharmacie (3); dans quelques écoles libres et dans les écoles spéciales. A Paris, les Facultés des lettres et des sciences sont logées, ainsi que l'administration académique, à la Sorbonne.

Les instituteurs et les institutrices sont formés dans les écoles normales primaires départementales; les professeurs des écoles normales dans les Écoles de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses. Les professeurs de l'enseignement secondaire sont formés dans les facultés des lettres et des sciences, à l'École Normale supérieure et à l'École de Sèvres.

Les autres écoles spéciales sont : l'École pratique des hautes études (à la Sorbonne), l'École des Chartes, l'École des langues orientales, l'École libre des sciences politiques, l'École d'anthropologie, les écoles françaises d'Athènes et de Rome.

Les grands établissements scientifiques sont : le Collège de France (rue des Écoles) et le muséum d'Histoire Naturelle (au Jardin des plantes) où sont professés des cours publics; le Bureau des longitudes, l'Observatoire, le Bureau central météorologique (rue de l'Université).

Parmi les corps savants la première place appartient à l'Institut de France (quai Conti) qui comprend cinq académies de 40 membres chacune : l'Académie



Observatoire de Paris.

Française, les académies des Inscriptions et Belles-Lettres, des Sciences, des Beaux-Arts, des Sciences morales et politiques. Il y a aussi l'Académie de médecine (rue des Saints-Pères).

Cultes. — L'administration des Cultes (33, rue Bellechasse) est rattachée d'ordinaire à l'Instruction publique. La liberté des cultes est entière. Il y a trois cultes reconnus par l'État : le culte catholique; le culte protestant (600 000 personnes) et le culte israélite (50 000). Il y a aussi le culte musulman, subventionné par l'État (en Algérie, 3 600 000 personnes). Le culte catholique est celui de la majorité des Français. Il y a 17 archevêques, 84 évêques et dans chaque commune une ou plusieurs paroisses desservies par des curés et des vicaires.

Les grands séminaires forment des prêtres pour la France; le séminaire des missions étrangères, et celui du Saint-Esprit, à Paris, celui des missions africaines à Lyon, des missionnaires pour les colonies. Une foule de congrégations religieuses, Frères des Écoles Chrétiennes, Filles de la Charité, etc., s'occupent d'œuvres charitables ou d'enseignement.

Beaux-Arts. — L'administration des Beaux-Arts



École des Beaux-Arts.

(Palais-Royal, aile de Valois) est rattachée à l'Instruction publique.

L'École des Beaux-Arts (rue Bonaparte), à Paris, forme des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs. Elle est fréquentée par beaucoup d'artistes étrangers. L'École du Louvre enseigne l'archéologie et l'histoire des arts. Le Conservatoire de musique et de déclamation (faubourg Poissonnière) forme des musiciens et des artistes drama-

tiques. L'Académie de France à Rome reçoit les élèves de ces deux écoles qui ont remporté le « prix de Rome ». Dans les départements sont d'autres écoles des beaux-arts (4), de musique (17), de dessin, etc. Il y a aussi des Écoles des arts décoratifs (4), une école de dessin pour les jeunes filles à Paris, etc.

Les manufactures de porcelaine de Sèvres, de tapisseries des Gobelins et de Beauvais sont administrées par l'État.

Les principaux musées nationaux sont le musée du Louvre, d'une richesse incomparable en objets d'art de toute sorte, le musée historique de Versailles, le musée des artistes vivants du Luxembourg, le musée de Cluny à Paris (pour le moyen âge), le musée de Saint-Germain-en-Laye (antiquités nationales jusqu'à Charlemagne), le musée Guimet (Extrême-Orient), les musées des moulages et d'ethnographie du Trocadéro. Il y a aussi un grand nombre de musées municipaux : le musée Carnavalet (histoire de Paris) et le musée Galliera, les musées de Lyon, Montpellier, Lille, Nantes et bien d'autres. L'État leur fait des dons.

L'État subventionne les théâtres de l'Opéra, de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique et de l'Odéon à Paris. Les principaux théâtres de la province sont ceux de Bordeaux, Lyon, Montpellier, Marseille, Lille.

Les monuments dits historiques sont placés sous la sauvegarde de l'État. Les Archives Nationales constituent également un service public.

Initiative privée. — Les attributions de l'État sont considérables en France et, en matière sociale principalement, elles tendent chaque jour à s'accroître. Mais l'État ne peut tout faire, et, dans un pays libre, il est naturel qu'il soit puissamment secondé et allégé par l'initiative privée.

Déjà les conseils municipaux, les conseils généraux administrent plus librement les intérêts des communes et des départements. En outre, depuis une vingtaine d'années surtout, une foule d'associations volontaires, dont le nombre et l'importance ne cessent de grandir, concourent ou suppléent à l'œuvre de l'État. Telles sont :

Les Sociétés de tir, de gymnastique et d'exercices physiques de toute sorte, qui préparent des soldats robustes et habiles; les sociétés colombophiles; les sociétés de dames qui soignent les blessés en temps de guerre; l'Œuvre de la Mer pour les marins;

Les sociétés de patronage des prisonniers libérés, qui s'efforcent d'améliorer les criminels;

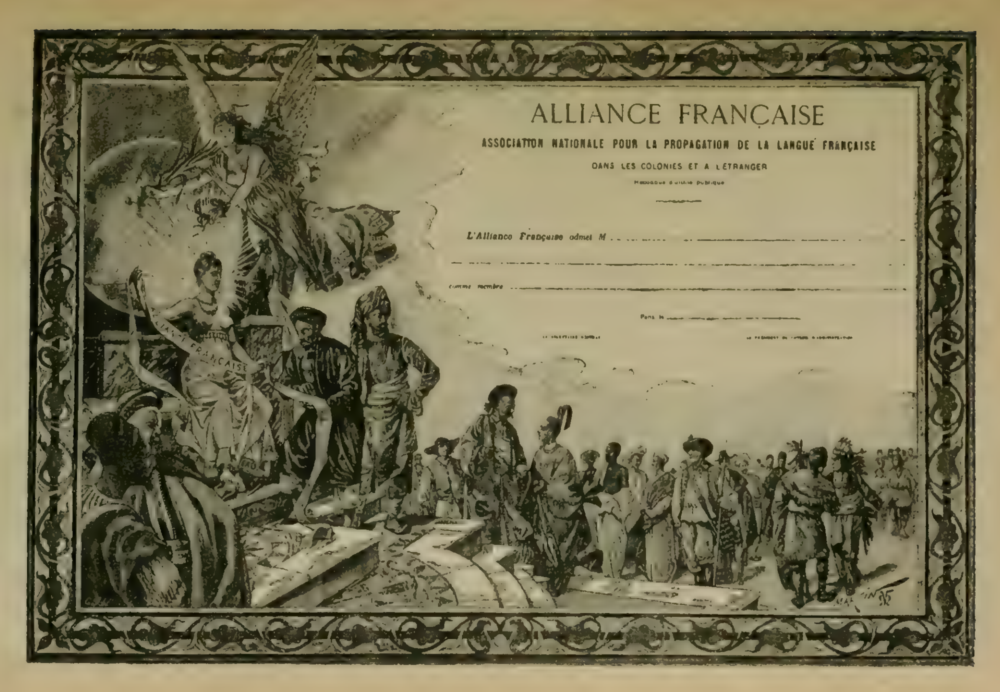
Les innombrables sociétés d'instruction populaire, telles que la Société Franklin, la Société d'instruction élémentaire, la Ligue de l'enseignement, l'Association philotechnique, l'Union française de la Jeunesse, les Universités populaires tout récemment instituées.

Les sociétés de géographie qui ont préparé et qui continuent à seconder le mouvement d'expansion de la France au dehors. Une seule, celle de Paris, fondée en 1821, existait en 1872 : il en a été créé depuis lors une vingtaine, sans compter leurs succursales;

L'Alliance française (45, rue de Grenelle), qui en propageant la langue nationale dans les colonies et à l'étranger, contribue à l'extension de l'influence intellectuelle, politique et commerciale de la France; le Comité de l'Afrique française, qui a envoyé déjà de nombreuses explorations dans le continent noir;

Les sociétés d'agriculture; la société d'acclimatation, qui s'efforcent de doter le pays de plantes et d'animaux utiles;

D'innombrables sociétés de bienfaisance, et entre



ALLIANCE FRANÇAISE

ASSOCIATION NATIONALE POUR LA PROPAGATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

DANS LES COLONIES ET A L'ETRANGER

L'Alliance Française admet M. ....

comme membre ....

Paris le ....

6.

autres l'Hospitalité de nuit, la Bouchée de pain, les Crèches, qui forment tout un département libre de l'Assistance publique;

Les sociétés ouvrières, groupant les travailleurs par métier; les Chambres syndicales, placées à la tête de ces groupes, dont l'ardeur novatrice prépare la solution de quelques-unes des questions sociales; les sociétés d'Économie politique, qui étudient ces mêmes questions à un autre point de vue; les sociétés coopératives de production, de consommation ou de crédit qui appliquent pratiquement les théories économiques;

Les sociétés littéraires et artistiques qui organisent des représentations dramatiques ou musicales, des expositions de peinture et de sculpture;

Les sociétés savantes enfin, qui sont innombrables.

Il est indéniable que des sources fraîches d'initiative et d'énergie qui s'ignoraient elles-mêmes se font jour à travers les fentes du vieil édifice administratif, y raniment la vie et la parent de floraisons nouvelles.

IX

La France économique.

Agriculture. — Productions agricoles. — Animaux domestiques, pêche, etc. — Industrie : productions minérales. — Industries alimentaires. — Industries textiles et du vêtement. — Industries mécaniques et industries diverses. — Voies de communication. — Commerce.

Agriculture. — La France est par excellence un pays agricole, une démocratie rurale. La Révolution, en supprimant les droits féodaux, en autorisant les communes à partager les biens communaux entre ses habitants, en ordonnant la vente des biens dits nationaux, a non seulement affranchi le paysan, mais elle l'a doté.

Les deux tiers environ des Français habitent aux champs ou dans des communes rurales (24 millions 1/2). Plus de la moitié de la population (18 millions 1/2) se compose de cultivateurs, de leurs familles et de leurs domestiques. Sur 4 835 000 propriétaires ruraux, les neuf dixièmes sont des petits propriétaires. Il est vrai que ces petits propriétaires occupent à peine le quart du territoire, tandis que les grands, qui ne sont que 1 sur 100, en possèdent plus du tiers.

La superficie de la France entière est de 53 millions d'hectares. Les lieux habités, routes, landes, rochers, surfaces incultes en prennent 8. Restent 45 millions d'hectares qui forment le sol agricole.

Le sol agricole se divise en terres de labour, 25 millions d'hectares; — vignobles, 2 millions; — bois et forêts, 9 millions; — prairies naturelles et pâturages, 9 millions.

Productions agricoles. — Sur 25 millions d'hectares de terres de labour, la culture des céréales occupe à elle seule 16 millions d'hectares, c'est-à-dire plus du quart de tout le territoire. Elles produisent annuellement 5 milliards de francs.

Depuis le commencement du siècle le système primitif de la jachère n'a cessé de diminuer, et de céder la place aux assolements et à l'usage de plus en plus rationnel des engrais. La charrue a été perfectionnée. Toutes sortes de machines agricoles ont été inventées. La production du froment a plus que doublé; de 40 millions d'hectolitres vers 1815, elle s'est élevée à plus de 110 depuis une vingtaine d'années.

La pomme de terre, à peine cultivée il y a cent ans, donne aujourd'hui une récolte de 130 millions d'hectolitres.

La culture maraîchère est pratiquée aux environs des grandes villes, sur le littoral de la Manche et de l'Océan.

Les cultures industrielles produisent 1 milliard 1/2. La betterave n'a commencé à se répandre en France que vers 1840. La région du nord fournit à elle seule les deux tiers de la récolte totale qui est d'environ 150 millions de quintaux.

Le lin et le chanvre sont moins cultivés depuis cinquante ans, à cause de la concurrence du coton; au colza et aux autres plantes oléagineuses on pré-

fère de plus en plus l'huile d'olive (Provence), les huiles de graines exotiques (arachides, etc.), le pétrole et ses dérivés. Les couleurs extraites de la houille ont ruiné la garance (importée au XVIIIe siècle par le Persan Althen). Au contraire, la culture du tabac qui est réglementée par l'État et répandue surtout dans la vallée de la Garonne a doublé depuis quarante ans. Le monopole de la fabrication et de la vente des tabacs rapporte à l'État 300 millions de francs.

La richesse caractéristique de la France, après les céréales, est la vigne. Mais un trouble grave est apporté, depuis une vingtaine d'années, dans cette culture par l'invasion du phylloxera. Il a fallu arracher la plus grande partie des vignes, ce qui représente une perte d'environ 3 milliards. On remplace les vignes indigènes par des plants américains sur lesquels on greffe d'ordinaire les anciens plants français. La récolte des vins était de 25 ou 30 millions d'hectolitres au début de ce siècle, de 45 en 1850; elle tomba à 10, lors de la maladie de l'oïdium, se releva à 50 en 1858, atteignit 83 en 1875, retomba à 25 en 1879 (après quatorze années de phylloxera); elle est en moyenne de 40 aujourd'hui. Les vins de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne sont connus dans le monde entier. Les vins, cidres et poirés produisent annuellement 1 milliard 1/2.

Les forêts couvrent un peu plus du sixième de la France et rapportent 2 milliards. Les arbres fruitiers abondent.

Les prairies et pâturages occupent 12 millions d'hectares, et produisent 2 milliards. Les prairies naturelles très nombreuses dans l'Ouest ont été améliorées : on en a créé de nouvelles dans le Midi par l'irrigation (canaux de Provence, de Roussillon, etc.). Les prairies artificielles ont pris un énorme déve-

loppement. Les pâtis, landes et terres incultes ont diminué de plus d'un million d'hectares dans la seconde moitié de ce siècle.

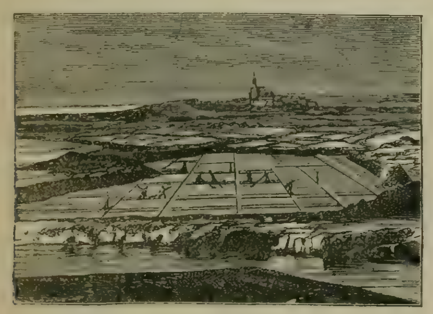
Animaux domestiques. — Pêche, etc. — Les animaux domestiques représentent un revenu de 6 milliards. Le nombre des chevaux a augmenté d'un tiers depuis cent ans. Il est aujourd'hui de 3 millions 1/2. Les percherons sont les plus robustes. Les races ont été améliorées par l'introduction des étalons anglais et arabes. L'armée emploie 140 000 chevaux. Les ânes sont très utiles à la petite culture. Un grand nombre de mulets du Poitou sont exportés en Espagne. Les bœufs, taureaux, vaches, etc., paraissent avoir doublé en nombre depuis le siècle dernier. Ils sont 13 millions 1/2 aujourd'hui. L'introduction de la race Durham a facilité l'engraissement. Les moutons (23 millions), après s'être accrus, sont en diminution depuis la seconde moitié du siècle; ils reculent devant l'accroissement des cultures et l'importation des moutons étrangers. Les races on été perfectionnées pour la laine par l'introduction des mérinos, pour la viande par le croisement avec les dishley d'Angleterre. Il y a 2 millions de chèvres. L'élevage des porcs (7 millions), celui des animaux de basse-cour, ont fait de grands progrès. La production du miel a fléchi parce qu'il y a moins de landes, moins de fleurs pour les abeilles et que l'on consomme plus de sucre. Le gibier se fait rare, à cause du nombre croissant des chasseurs et surtout des braconniers.

Le poisson d'eau douce tend à diminuer; mais la pisciculture, dont le premier établissement fut fondé à Huningue (Alsace) en 1852, s'efforce de repeupler les rivières. La pêche côtière occupe 10 000 bateaux et 46 000 marins; la grande pêche, un millier de navires et 13 000 hommes. L'élevage des huîtres a

pris une importance énorme en Bretagne, sur le littoral charentais et surtout à Arcachon.

Industrie. Productions minérales. — Grand pays agricole, la France est aussi l'une des premières puissances industrielles. Près de 10 millions de Français, y compris leurs familles, s'occupent d'industrie. On évalue que depuis cinquante ans la France consomme 14 fois plus de houille, 10 fois plus de fer; qu'elle fabrique 3 fois plus de tissus divers et 6 fois plus de tissus de coton.

Sur les 20 millions de tonnes de houille que produit la France (l'Angleterre 160, l'Allemagne 60, l'Europe entière 280; les États-Unis, plus de 100), le bassin du Nord et du Pas-de-Calais en fournit à lui seul la moitié; celui de la Loire vient ensuite. La France est obligée d'emprunter 10 millions de tonnes de houille à ses voisins. Elle est assez riche en fer; elle fabrique 2 millions de tonnes de fonte, 900 000 tonnes de fer pur et 500 000 tonnes d'acier, surtout dans le département de Meurthe-et-Moselle.



Marais salants.

Grâce à la variété des terrains, elle est richement dotée en carrières de toute sorte, granits, basaltes, porphyres, calcaires, grès, silex, marbres, albâtre,

ardoises, kaolin de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), phosphates de chaux du Pas-de-Calais, etc., sel gemme. Elle n'est pas moins bien pourvue d'eaux minérales. On exploite de nombreux marais salants sur les bords de la Méditerranée.

Industries alimentaires. — La cuisine française a une renommée universelle. Le pain de Paris n'est pas moins estimé. La France est le pays du monde le plus riche en spécialités alimentaires : pâtés aux truffes du Périgord, saucissons d'Arles, jambons de Bayonne, conserves de Nantes et de Bordeaux, fromages de Brie, de Camembert, du Jura, de Roquefort, etc.; confitures de Bar-le-Duc; fruits confits de Clermont-Ferrand; sucre de pomme de Rouen; dragées de Verdun; nougat de Montélimar; chocolat de Paris; pâtisseries de toute sorte, telles que : pains d'épice de Reims, macarons de Nancy, nonnettes de Dijon, madeleines de Commercy, biscotins et calissons d'Aix-en-Provence, gimbelettes d'Albi, etc.; liqueurs innombrables dont la plus connue est la chartreuse; condiments variés dont le principal est la moutarde (de Dijon et de Bordeaux). Suivant des traditions fort anciennes, il n'est guère de ville qui ne s'ingénie à produire quelque gourmandise originale. C'est le superflu ajouté au nécessaire qui ne fait pas d'ailleurs défaut : moulins, minoteries, raffineries de sucre, vinaigreries, etc.

Industries textiles et du vêtement. — Le filage et le tissage de la laine, la fabrication des draps, velours, flanelles, mérinos, cachemires, tapis, etc., occupent principalement Roubaix et Fourmies (Nord), Sedan (Ardennes) et Reims, Elbeuf (Seine-Inférieure), et Louviers (Eure), Vienne (Isère), Mazamet (Tarn).

C'est dans le bassin méridional du Rhône, où

prospère le mûrier, qu'on élève le ver à soie, qu'on prépare la soie. Elle est ensuite tissée à Lyon (soieries) et à Saint-Étienne (rubans) qui reçoivent aussi beaucoup de soie grège d'Italie, de Chine et du Japon. La France est le premier pays du monde pour les tissus de soie.

Le coton, importé surtout des États-Unis par Le



Manufacture de Sèvres.

Havre, est filé et tissé à Rouen, Lille, Roubaix, Saint-Quentin, Amiens, Troyes, Flers (Orne), dans les Vosges, à Tarare et Roanne (Rhône). La France a perdu avec l'Alsace le plus grand centre de son industrie cotonnière, Mulhouse.

Le lin est filé et tissé à Lille et dans la région du Nord; le chanvre, au Mans et dans l'Ouest.

On fabrique des dentelles au Puy et dans toute la région; à Calais; en Normandie; des broderies dans l'Est; de la bonneterie à Troyes, à Paris.

En outre, dans chaque ville et principalement à

Paris, l'industrie du vêtement entretient toute une armée aux bataillons les plus divers : tailleurs, couturières, modistes, lingères, blanchisseuses, teinturiers, chapeliers, cordonniers, bijoutiers, tapissiers, coiffeurs. Dans ces divers métiers aussi bien que dans les filatures et les fabriques se déploient cette habileté de mains, cette justesse de coup d'œil, ce goût qui assurent le succès de la mode française.

On estime à 2 milliards 800 millions de francs la valeur de la production de la France pour les industries textiles et du vêtement. L'exportation est de 840 millions, l'importation de 600; différence 240. Reste 2 milliards 1/2 pour l'usage personnel de la nation.

Industries mécaniques et industries diverses. — On fabrique des machines, des locomotives à Fives près Lille, à Rive-de-Gier (Loire), à Alais (Gard), à Paris ; des armes à Châtellerault, à Saint-Étienne, de la coutellerie dans la curieuse ville de Thiers (Puy-de-Dôme). L'usine métallurgique la plus célèbre est celle du Creusot (Saône-et-Loire), cette reine du fer et du feu, au souffle infernal, aux cent cheminées géantes, qui coule des canons de douze mètres, forge des cuirasses pour navires, épaisses de 50 centimètres, et peut casser une noisette avec un marteau pilon du poids de cent mille kilos.

La porcelaine est fabriquée à Limoges, Vierzon (Cher), Nevers, Vallauris (Alpes-Maritimes) et à la manufacture nationale de Sèvres ; la faïence à Paris, Montereau (Seine-et-Marne), Creil (Oise). La verrerie se fait dans les pays houillers, la cristallerie à Baccarat (Meurthe-et-Moselle), Pantin (Seine), Lyon, Marseille, Bordeaux. La principale manufacture de glaces est celle de Saint-Gobain (Aisne).

Besançon, tout le Jura et Paris fabriquent des

montres; Paris, des meubles, des voitures, des bronzes, etc.; Paris et Marseille, des bougies; Marseille, des savons; Paris, Grasse et Nice, de la parfumerie; Paris, Grenoble, des gants; Angoulême, l'Isère, Essonnes (Seine-et-Oise), du papier.



Une grande route.

Paris est le centre de fabrication de tout ce qui est artistique, de tout ce qui touche aux sciences ou aux lettres et à leurs applications : livres, gravures, photographies, instruments de musique, de précision, et aussi de ces mille objets de fantaisie partout répandus, partout imités et copiés, qu'on appelle « articles de Paris. »

Voies de communication. — La France est sillonnée de magnifiques routes de terre qui n'ont cessé d'être améliorées et accrues depuis le siècle dernier : 40 000 kil. de routes nationales, près de 40 000 kil. de routes départementales; 120 000 kil.

de chemins de grande communication; 80 000 kil. de chemins d'intérêt commun. Il y a aussi près de 400 000 kil. de chemins vicinaux ordinaires dont la moitié seulement est vraiment praticable. En résumé et en chiffres ronds : 480 000 kil. de bons chemins, c'est-à-dire près de cent fois la distance de New York à San Francisco.

Il n'y avait qu'un millier de kilomètres de canaux en 1789 : il y en a 5000 aujourd'hui, avec 8000 kil. de rivières navigables et 3000 kil. de rivières flottables.

Toutefois le réseau des voies de navigation intérieure est encore loin d'être complet.

Le premier des chemins de fer français date de 1823. L'ordonnance qui les réglemente est de 1841. C'est de 1852 à 1855 que furent constituées les Compagnies de Paris à Lyon et à la Méditerranée, du Nord, d'Orléans, du Midi, de l'Est, de l'Ouest, auxquelles s'est ajouté le réseau de l'État en 1877. Il y a aujourd'hui en France 39 000 kil. de voies ferrées (Allemagne 43, Angleterre 32, Europe 220, États-Unis 282). Les chemins de fer français sont construits avec une solidité remarquable et un luxe particulier de travaux d'art. Aussi les accidents sont-ils moins fréquents qu'ailleurs.

Il y a près de 100 000 kil. de lignes télégraphiques plus de 310 000 kil. de longueur de fils.

Un grand changement s'est accompli comme ailleurs dans la marine marchande. Le nombre des bateaux à voiles a diminué (480 000 tonnes); le tonnage des navires s'est accru; la marine à vapeur qui jusqu'en 1863 n'atteignait pas 100 000 tonnes s'est élevée à 500 000. L'effectif total de la marine marchande française est d'environ 15 000 navires, avec 950 000 tonnes. Elle vient au 6e rang pour la voile, au 5e pour la vapeur.

Le cabotage et les relations avec l'Algérie sont

réservés au pavillon national. Pour le mouvement de la navigation au long cours, les marines étrangères l'ont toujours emporté sur la marine française. Les principaux ports sont Marseille avec un mouvement de 7 millions 1/2 de tonneaux, Le Havre 4 1/2, Dunkerque 2 1/2, Bordeaux 2,1, Rouen, Cette, Calais, Boulogne, Dieppe, Saint-Nazaire de 1 million 1/4 à 670 000.

Commerce. — Il est impossible d'évaluer avec quelque exactitude le commerce intérieur de la France; mais son commerce extérieur a décuplé depuis soixante ans; il dépasse aujourd'hui 9 milliards de francs. Les pays avec lesquels la France entretient le plus de relations sont l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et les États-Unis. Deux États sont supérieurs à la France en puissance commerciale : l'Angleterre (19 milliards 1/2) et l'Allemagne (10 milliards 1/2); viennent après la France : les États Unis (10 milliards), la Hollande (5 milliards), la Russie (4), l'Autriche-Hongrie (4), la Belgique (3), l'Italie (2, 3), l'Espagne (1, 6), la Suisse (1, 5).

Exposition universelle de 1900. — La situation exacte de la France dans le concert pacifique des grands peuples producteurs n'a point paru mauvaise. Cette fête solennelle du travail, préparée dès 1892 sous la présidence de Carnot, organisée par MM. Millerand, ministre du Commerce, Picard, commissaire général, Delaunay-Belleville, directeur général, Bouvard, architecte, etc., a eu un retentissement énorme. Elle marquera dans les annales de l'Humanité laborieuse.

X

La France extérieure.

Une autre France. — La France en Amérique. — La France en Océanie. — La France en Asie. — La France dans l'Océan Indien et dans la mer Rouge. — La France en Afrique. — Algérie et Tunisie : Le sol et ses productions; les habitants et les villes; l'organisation politique et administrative. — La France dans le Levant.

Une autre France. — Il est une autre France, hors de la France continentale. Elle comprend tous les pays possédés, colonisés ou protégés par la nation française. C'est la France extérieure.

Elle est quinze fois aussi grande que la France d'Europe. Elle est peuplée de 43 millions d'habitants, la plupart indigènes (sans compter 678 000 Français établis à l'étranger, dont 116 000 aux États-Unis).

La France extérieure comprend quelques îles et un territoire en Amérique; divers archipels en Océanie; un empire indo-chinois et quelques comptoirs indiens en Asie; elle s'étend surtout en Afrique.

La France en Amérique. — C'est un Français, JACQUES CARTIER, qui a découvert et nommé le Saint-Laurent (1535). C'est un Français, CHAMPLAIN, qui a fondé Québec (1608). Ce sont des Français,

les PP. Jolliet et Marquette, qui découvrirent le Mississipi. C'est un Français, Cavelier de Lasalle qui, le premier, a reconnu l'Illinois, occupé et nommé la Louisiane.

La France possédait, au début du XVIIIe siècle, Terre-Neuve et le Canada, la Louisiane, Haïti et la plupart des Antilles, la Guyane. Elle n'a conservé que des débris de ce riche domaine. Mais les 60 000 Français du Canada, abandonnés à eux-mêmes, sont devenus un grand peuple de 3 millions d'âmes groupé sur les bords du Saint-Laurent ou disséminé dans les États de la Nouvelle-Angleterre. La race et la langue française occupent encore une place importante à la Nouvelle-Orléans et sur le bas Mississipi. Il y a aussi à San-Francisco (Californie) un groupe florissant de colons français.


Champlain.

Le traité d'Utrecht a laissé à la France les petits îlots de Saint-Pierre et de Miquelon, avec le droit de pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve, et de préparer et sécher le poisson sur le rivage oriental de l'île. Bien que minuscule, cette colonie est visitée chaque année par une flotte de bateaux de pêche que montent plus de 12 000 marins français. Par son commerce (plus de 30 millions de francs), elle est la troisième des colonies françaises.

Dans l'Amérique centrale, la France possède deux Antilles : la *Guadeloupe* et la *Martinique* avec leurs dépendances. Sa langue et sa race subsistent encore dans plusieurs autres Antilles. Le français est la langue officielle de la république nègre d'Haïti. Plusieurs groupes notables de colons français origi-

naires pour la plupart des Basses-Alpes habitent le Mexique.

La Guadeloupe, quatre fois grande comme le département de la Seine, est dominée par le cratère fumant de la Soufrière (1484 mètres). La ville de la Basse-Terre est le siège du gouvernement, de l'évêché et de la Cour d'appel. Le beau port de la



Fort-de-France.

Pointe-à-Pitre possède divers établissements commerciaux et un lycée. La population de l'île et de ses dépendances est de 200 000 habitants.

La Martinique peuplée de 168 000 habitants, deux fois grande comme le département de la Seine, a deux centres importants : Fort-de-France, magnifique port fortifié, siège du gouvernement, de la cour d'appel, de l'Académie, d'une école de droit; *Saint-Pierre*, rade commerçante, où se trouvent l'évêché, la chambre de commerce, le lycée.

Ces îles pittoresques, que décore l'exubérante

végétation des tropiques, cultivent la canne à sucre, le café et le cacao. Elles sont malheureusement exposées à des tremblements de terre et à des cyclones terribles.

La Guyane française, grande comme un quart de la France, vaste forêt, qui s'étage en pente douce de la mer aux montagnes, n'est pas plus insalubre qu'un autre pays intertropical : mais elle n'a que 28 000 h., elle est inexploitée, faute de bras, et c'est un établissement pénitentiaire dont Cayenne est le centre. On exploite des mines d'or dans l'intérieur.

La France envoie chaque année un certain nombre de colons dans l'Amérique méridionale, et surtout dans l'Uruguay, la République argentine et le Chili. Beaucoup sont des Basques.

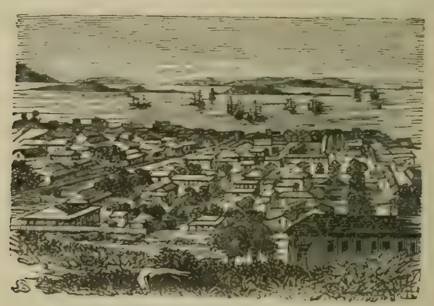
La France en Océanie. — La France possède vers le centre du Pacifique austral l'îlot de Tahiti, dont le climat toujours égal, les sites merveilleux font un charmant séjour. Sa capitale, Papeete, a 3 500 habitants.

Parmi les autres archipels français de l'Océanie, les Gambier produisent des perles, de la nacre, du coprah; Rapa a un port excellent, sur la voie directe de Panama en Australie; les Marquises, les Tuamotou, les Wallis sont riches en café, canne à sucre, cocotiers.

La principale possession océanienne de la France est la Nouvelle-Calédonie, située à l'est de l'Australie. Cette île, trois fois grande comme la Corse et peuplée de 42000 indigènes, appelés Canaques, a un climat salubre bien que chaud. C'est une véritable terre de colonisation (5500 colons). Mais c'est avant tout, jusqu'ici, une colonie pénitentiaire (10 000 condamnés). Sa capitale, Nouméa, n'a que 5200 habitants. Ses produits sont : le bétail, le maïs, les bois, le café, le nickel.

Les Nouvelles-Hébrides, dont la superficie égale celle de l'archipel calédonien et qui ont 60000 habitants, ont été placées, en 1887, sous le protectorat simultané de la France et de l'Angleterre.

La France possède en tout dans l'Océanie environ 116 îles d'une superficie de 22000 kilomètres carrés,



Vue de Nouméa.

peuplées de 80000 âmes (non compris les Nouvelles-Hébrides et le bagne calédonien).

La France en Asie. — La France était maîtresse de l'Inde au XVIIIe siècle; elle l'a perdue en 1763 et les Anglais, instruits par la politique de Dupleix, y ont fondé un merveilleux empire. Il reste à la France, dans l'Inde anglaise, quelques maisons ou loges établies en diverses villes et cinq petits territoires dont la superficie est à peine supérieure à celle du département de la Seine. Pondichéry est le siège du gouvernement et d'une cour d'appel. La population est en tout de 282000 habitants, dont un millier d'Européens. Le pays produit des céréales, du riz, des guinées ou toiles de coton bleu.

Si la France a perdu l'Inde, elle a acquis en Indo-Chine, de 1858 à 1885, un empire presque équivalent à celui que lui avait donné Dupleix.

L'indo-Chine française comprend : la Cochinchine, avec le protectorat du Cambodge, le protectorat de l'Annam et du Tonkin. Sa superficie, 460000 k. c., est presque celle de la France, avec 18 millions d'habitants.

Le commerce de la Cochinchine est de 115 mil-



Palais du Gouvernement à Saigon.

lions de francs, son budget de 25. D'habiles gouverneurs, tels que l'amiral de LA GRANDIÈRE et M. LE MYRE DE VILERS, y ont construit des routes, des ponts, des écoles, établi des télégraphes. La capitale, Saigon, est une belle ville de 70000 habitants, un grand port de commerce avec un arsenal, une escale des paquebots de l'Extrême-Orient. La Cochinchine est peuplée de 1700000 habitants, presque tous de race annamite. Ses produits sont : le riz, les poissons secs et salés, les porcs.

L'établissement du protectorat français sur le Cambodge est dû à DOUDART DE LAGRÉE, l'intrépide explorateur du Mékong. Le Cambodge, peuplé de 950000 habitants très différents des Annamites par la race, la langue, les institutions, est gouverné par un roi dont la capitale est Pnom-Penh. Ses produits

sont : les bœufs, les porcs, les poissons secs, salés ou fumés, la chaux, le coton. Les Cambodgiens descendent du peuple *Kmer* qui a jadis dominé en Indo-Chine. Ce sont les Kmers qui ont élevé le palais et les temples magnifiques d'Angcor.

Après l'expédition de 1859 contre les Annamites, qui dès le XVIIe siècle étaient entrés en relations avec la France, un négociant français, M. DUPUIS, appela en 1873 l'attention de son pays sur le Tonkin. La mort du lieutenant de vaisseau Francis GARNIER qui s'était emparé du Delta avec une poignée d'hommes, l'intervention de la Chine, la prise d'Hanoï par le commandant RIVIÈRE et la mort de ce brave officier obligèrent la France à la guerre. La capitale Hué fut occupée et le protectorat français fut imposé à l'Annam (1883). Après plusieurs campagnes sanglantes et coûteuses où s'illustra l'amiral COURBET, la paix a été signée avec la Chine. L'Indo-Chine tout entière a été placée sous l'autorité d'un gouverneur général qui réside à Hanoï.

L'Annam et le Tonkin sont peuplés de 15 millions d'habitants, presque tous de race annamite. Le Tonkin, dont le climat est moins chaud et beaucoup plus sain que celui du reste de l'Indo-Chine, est la route naturelle du Yunnan et des provinces méridionales de la Chine. Le Delta du Fleuve Rouge est admirablement cultivé par les indigènes. Les produits sont : le riz, les bœufs, buffles, chevaux, porcs, poissons. Plusieurs industries indigènes, la fabrication des nattes, l'orfèvrerie sont assez actives. Depuis la conclusion de la paix, la piraterie est combattue avec acharnement par les troupes françaises et indigènes. Des colons et des négociants se sont établis dans le delta; ils y créent des usines et des plantations. Des services de bateaux à vapeur desservent le réseau fort étendu des voies navigables. L'exploi-

tation des mines de houille a commencé. Des routes, des voies ferrées ont été construites. Les villes d'Hanoï, d'Haïphong voient s'étendre leur quartier



Hanoï.

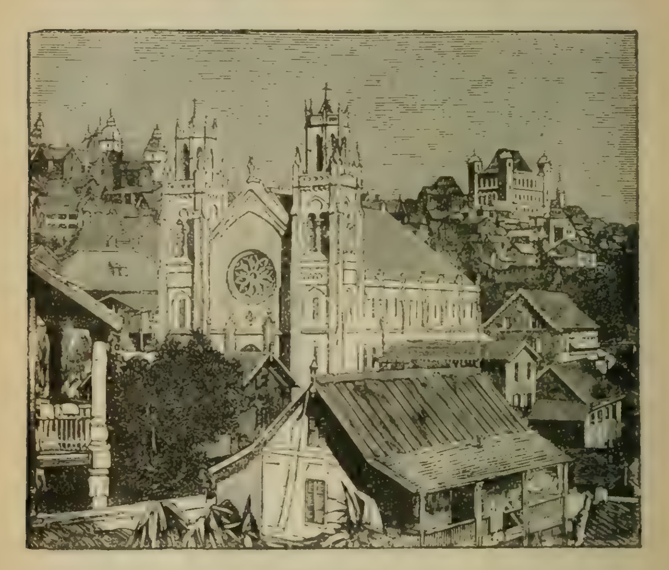
européen. Le Tonkin n'est conquis que depuis dix ans, il est à peine pacifié, et des progrès considérables y ont déjà été accomplis.

A la suite d'une démonstration vigoureuse dirigée en 1894 contre les Siamois, la frontière occidentale de l'Indo-Chine française a été fixée au cours du Mé-Kong et sa sphère d'influence a été étendue dans une partie du Siam, par le traité franco-anglais de 1896.

La France dans l'Océan Indien et la mer Rouge. — Au XVIIIe siècle, la France possédait les îles Mascareignes. Pendant les guerres de Napoléon, les Anglais lui ont pris l'Ile de France qu'ils ont appelée Maurice, lui laissant l'île Bourbon, aujourd'hui de la Réunion. Les deux « îles sœurs », séparées par la politique, sont restées unies par la langue et le cœur.

La Réunion, à 21 jours de mer de Marseille, cinq fois grande comme le département de la Seine, est

dominée par le Piton des Neiges (plus de 3000 mètres), volcan encore en éruption. Elle est fertile et boisée, elle a des sites admirables, elle produit du sucre et du café. Saint-Denis, résidence du gouverneur, est le siège d'une cour d'appel, d'une aca-



Tananarive.

démie, d'un lycée, d'une école normale. Saint-Pierre a un port de commerce. Une voie ferrée de 120 kilomètres fait en partie le tour de l'île. Un port a été récemment creusé à la Pointe des galets. La population créole est intelligente, active et patriote (169 000 habitants).

Les droits de la France sur Madagascar datent du ministère de Richelieu. Sous Colbert, elle s'appela la France orientale. A la suite de l'expédition de

1895, elle a été placée sous la domination française. Son gouverneur, le général Galliéni, l'a pacifiée, réorganisée, y a ouvert des routes, répandu la langue française, appelé des colons, développé le commerce français. Madagascar est plus vaste que la France. Elle est peuplée de 3 millions 500 000 habitants, dont un quart de Hovas. Elle produit du riz, du maïs, toutes les plantes tropicales, du bétail. Il y a des mines de fer, de cuivre et peut-être de houille. La capitale, Tananarive, se transforme et s'embellit.

La France possède autour de Madagascar les îles de Sainte-Marie, de Nossi-Bé, dont le commerce dépasse 7 millions de francs; de Mayotte, île volcanique, excellent mouillage. Elle a placé sous son protectorat l'archipel des Comores.

Au fond du golfe d'Aden, elle possède Djibouti, qu'une voie ferrée unit au Harrar.

La France en Afrique. — Le Gabon, occupé dès 1839, n'est guère qu'une station navale; ses richesses naturelles sont peu exploitées. Le chef-lieu est Libreville.

Le Congo, couvert d'immenses forêts, habité par des peuplades noires dont l'éducation ne paraît pas impossible, pourra offrir au commerce des ressources précieuses. Il a été parcouru depuis 1875, et soumis à la France par M. de Brazza et par ses lieutenants dont la politique n'a cessé d'être humaine et pacifique. Le principal poste est Brazzaville, sur le Congo; le principal port Loango.



De Brazza.

Toute une légion d'explorateurs a relié le Congo français au lac Tchad et par le lac Tchad, au Soudan

français. Crampel (1890-1891) avait remonté l'Oubangui, s'était lancé héroïquement au nord dans l'inconnu et avait été assassiné après avoir franchi le Charri. Sa mort fut vengée par Dybowski, et Maistre, reprenant la marche en avant, atteignit le lac Tchad (1893). Le lieutenant de vaisseau Mizon remonta le Niger et la Benoué, visita Yola et, tournant au sud à travers une région ignorée, rejoignit Brazza sur la haute Sangha, affluent du Congo (1892). M. Gentil, parti de l'Oubangui, a réussi à transporter et à lancer sur le lac Tchad le premier vapeur qui ait flotté sur ses eaux (1895-98). Le capitaine Marchand (aujourd'hui colonel) s'est ouvert un chemin du Congo au Bahr-el-Ghazal, à travers mille dangers, et ne s'est arrêté qu'à Fachoda, à la suite d'incidents diplomatiques bien connus.

En 1892-94, le général Dodds a mis en fuite puis capturé le féroce Behanzin, et conquis le royaume de Dahomey, qui est devenu une colonie prospère grâce à son gouverneur M. Ballot.

Le capitaine Binger (1887-88) a relié par une pacifique exploration la côte d'Ivoire au Soudan et au Sénégal. Toute cette côte est très riche, surtout en huile de palme.

Le Sénégal, la plus ancienne des colonies françaises, était peu de chose avant l'administration d'un gouverneur hors de pair, le général Faidherbe. C'est surtout une colonie de commerce; elle pourrait devenir aussi une colonie de plantations; enfin elle est la porte du Soudan. Le cours du Niger a été reconnu, et Tombouctou occupé en 1894. Tous les pays situés sur le haut Sénégal et le haut Niger ont été soumis par une série de chefs intrépides qui se sont inspirés des plans de Faidherbe : les colonels Galliéni, Borgnis-Desbordes, Archinard. Des conventions signées avec les autres puissances, notamment

avec l'Angleterre, réservent à l'influence française l'immense région comprise entre l'Algérie, le Soudan occidental et le Congo. Déjà le commandant Monteil s'était avancé du Niger au lac Tchad et était revenu de là à Tripoli. Récemment, trois missions ont été organisées pour opérer sur le lac Tchad la



Saint-Louis (Sénégal).

jonction des trois parties principales de cet empire africain. La mission Foureau-Lamy (algérienne) a traversé le Sahara. La mission soudanaise (arrêtée un instant par l'horrible drame qui a causé la mort du colonel Klobb) a rejoint celle-ci. Toutes deux, unies à la mission Gentil (congolaise), ont brisé sur le Chari la résistance d'un grand chef noir, Rabah, et ont pacifié la région du Tchad (1898-1900). Ce succès décisif a malheureusement coûté la vie au commandant Lamy.

Le Sénégal et le Soudan forment l'Afrique occidentale française, administrée par un gouverneur général, qui réside à Saint-Louis.

La Guinée française a un gouverneur particulier, qui réside à Konakry. Elle s'est rapidement développée sous l'administration de M. Ballay

La végétation tropicale, luxuriante en Guinée, fait place dans l'intérieur à des savanes couvertes d'une végétation assez maigre, mais coupées de cours d'eau ou marigots et de vallées fertiles. Le pays produit de la gomme, des arachides, du caoutchouc. Le port principal est Dakar.

Ces vastes possessions, encore inertes et incohérentes, tendent à s'unir et à prendre vie. Leur mise en valeur s'accélère. Au Congo, de nombreuses concessions ont été distribuées à des capitalistes français. Le Dahomey, la Côte d'Ivoire projettent des chemins de fer de pénétration. En Guinée, celui de Konakry au Niger est commencé. La grande ligne ferrée et fluviale de Dakar-Saint-Louis au Niger est presque achevée. Le rêve du Transsaharien prend peu à peu consistance.

Algérie et Tunisie. Le sol et ses productions. — La Méditerranée n'est plus seulement une mer intérieure et le carrefour des peuples de l'ancien monde; depuis le percement de l'isthme de Suez, elle est le grand chemin de l'Atlantique à la mer des Indes. Dans le bassin occidental de la Méditerranée quatre puissances prétendent à la prépondérance : l'Angleterre établie aux deux portes du bassin, à Gibraltar et à Malte; l'Espagne, l'Italie, la France. Celle-ci occupe au nord du bassin une étendue de côtes comparativement restreinte, mais dans l'Afrique mineure elle a fondé un empire.

L'Afrique mineure ou Berberie est un petit continent enchâssé dans un grand; une sorte de grande île entre la mer des eaux et la mer des sables. A l'ouest, le Maroc immobile suit des destinées particulières; au centre, l'Algérie est une colonie française; à l'est, la Tunisie est placée sous le protectorat français. La première est aussi vaste que la France; l'autre égale le quart de sa superficie.

On sait que l'Algérie et la Tunisie comprennent,

du nord au sud, trois zones distinctes, parallèles à la côte : une partie très fertile, le Tell, formée par le massif de l'Atlas tellien, entrecoupée de belles vallées et de plaines cultivées; les Hauts-Plateaux couverts de steppes et de lacs salés ou chotts, élevés d'un millier de mètres au-dessus du niveau de la mer, entre les deux Atlas ; sur les pentes et au pied de l'Atlas saharien, la région saharienne, le Désert où les plateaux pierreux alternent avec les dunes fauves, les vallées arides et les vertes oasis.


Alger.

Le climat est continental, violent. Cependant les régions montagneuses, telle que la Kabylie, doivent au voisinage de la mer un climat plus tempéré, analogue à celui du Midi de la France, et le littoral, Alger surtout, jouit d'octobre à mai d'une température délicieuse, plus égale que celle des stations hivernales européennes. Partout la sécheresse est extrême en été, surtout lorsque souffle le simoun ou siroco, le vent brûlant dont le désert est la fournaise.

La plupart des cours d'eau ne sont que des torrents bordés de lauriers-roses, mais presque toujours à sec en été, sauf à leur embouchure. Le Chélif et la Medjerda sont à peu près les seuls qui aient de l'eau toute l'année. Beaucoup se perdent dans les chotts.

La végétation forestière, en général peu nourrie, dévastée par les nomades et leurs troupeaux, s'est conservée plus dense sur les montagnes de l'est, où l'on rencontre beaucoup de chênes-lièges, des thuyas et quelques cèdres; la Kroumirie a des bois admirables et elle est toute parfumée de myrtes. A l'ouest dominent les pâturages avec les asphodèles, les palmiers nains, les jujubiers épineux, les figuiers de Barbarie, et aussi les mornes solitudes où l'on cueille l'alfa.

La céréale algérienne par excellence est l'orge qui remplace l'avoine pour les chevaux; le blé est aussi fort cultivé et l'on sait que dans l'antiquité la Tunisie a été l'un des greniers de Rome. L'olivier pousse spontanément et atteint des dimensions superbes. Les plantations de vignes ne cessent de s'accroître. En Kabylie, les feuilles du frêne servent de fourrage. Rosiers, géraniums, figuiers, grenadiers, caroubiers, néfliers du Japon, orangers, palmiers, et même les bananiers abondent dans les jardins du littoral. Dans les oasis du désert, et non pas ailleurs, mûrit la datte qui est l'objet d'un grand commerce.

De grands troupeaux de moutons et de chèvres, de bœufs, de chameaux se promènent dans les pâturages. On rencontre dans le sud, des méharis, partout des mulets au pied très sûr, de petits ânes d'une patience et d'une solidité exemplaires, des chevaux qui méritent leur réputation. En fait d'animaux sauvages, il ne reste plus que quelques singes, notamment près de la Chiffa, et quelques lions vers Tébessa; mais les hyènes, les sangliers ne sont pas rares, et les chacals sont très communs.

On exploite le fer dans plusieurs mines, notamment à Beni-Saf, près d'Oran, à Aïn-Mokra, près de Bône, et il est d'excellente qualité; le cuivre, le



Bône.

plomb, le zinc, le sel, des marbres de toute sorte; l'un des plus beaux est le marbre blanc de Chemtou, en Tunisie; mais il n'y a pas de houille. Les eaux minérales sont très nombreuses. Les plus célèbres sont celles de Hammam Rira au sud-ouest d'Alger, de Hammam Meskoutine à l'est de Constantine, de Hammam Lif près de Tunis. La pêche est très active sur toutes les côtes.

Les habitants et les villes. — En Algérie, sur 4 480 000 habitants, il y a 3 600 000 indigènes. Les Berbères sont établis dans les montagnes ou dans les oasis, et surtout en Kabylie, où ils forment une masse compacte d'agriculteurs fixés au sol. Les Arabes habitent de préférence les plaines et sont nomades et pasteurs. Les Maures sont fixés dans les villes et font le commerce. Il y a aussi quelques Turcs et des Nègres. Les Européens sont déjà plus de 500 000, en majorité Français; mais il y a plus d'Espagnols que de Français dans la province d'Oran, et beaucoup d'Italiens dans celle de Constantine. Les Israélites, qui dépassent 40 000, sont naturalisés français. De 1852 à 1872, la population a augmenté de 85 pour 100, proportion supérieure à celle des États-Unis dans la même période et qui n'est dépassée que par celle de l'Australie.

En Tunisie, le nombre des habitants est évalué à 1 500 000. Les indigènes sont moins belliqueux, plus doux, plus industrieux que les Algériens. Parmi les Européens, les Italiens, les Siliciens, les Maltais l'emportent par le nombre. Mais l'immigration des colons français se développe. Les Israélites sont très nombreux, il y en a 30 000 à Tunis. Le nombre des Français est déjà de 10 000.

Les indigènes sont musulmans. La plupart d'entre eux ont en aversion les Européens et méprisent les Israélites. D'ailleurs, les religions vivent en paix,

côte à côte. Mais les haines de race sont profondes en Algérie, et il sera difficile de les apaiser. Sur 400 000 petits indigènes algériens en âge d'être instruits, 10 000 à peine encore aujourd'hui vont aux écoles françaises. Le rapprochement entre les Européens et les Musulmans est beaucoup plus facile en Tunisie.

Le seul aspect des villes résume aux yeux du voyageur l'heureux effort de la colonisation européenne. De nombreuses voies ferrées les unissent entre elles. Une grande ligne parallèle à la mer va de la frontière marocaine à Tunis et des lignes transversales mettent l'intérieur en communication avec les ports de la côte. Nemours est une sentinelle avancée à l'ouest; Oran, poussiéreux, bruyant, a toute l'activité fiévreuse et la croissance rapide d'une cité américaine; Bel Abbès est déjà une opulente colonie agricole; Tlemcen et ses jardins enclos de roses, abrite sur un plateau frais, à l'ombre des oliviers, ses ruines d'ancienne capitale. Du haut de leurs montagnes, Miliana avec ses sources bruissantes et Médéa avec ses arbres fruitiers d'Europe; dans la riche plaine de la Métidja, Blida parfumée d'orangers et Bouffarik sous le dôme de ses platanes sont des villes toutes Françaises. Alger, capitale de la civilisation franco-africaine, fière de ses jardins, de ses palais, de sa pittoresque casba, a bien près de 100 000 habitants avec sa ceinture de faubourgs et de villas. Sétif, au bord d'une mer d'épis, est l'un des centres agricoles des hauts plateaux; Constantine, ruche industrieuse, à l'étroit sur le quartier de roche grandiose où elle est assise, reste, comme au temps de Rome, le grenier des blés de l'est. Bougie, suspendue au bord des flots, Philippeville dans un massif de verdure, Bône dont l'initiative hardie rappelle Marseille, sont les débouchés mari-

times de la Kabylie et de l'ancienne Numidie, tandis que dans le sud, Biskra, port du désert, avec son admirable oasis que le chemin de fer a mise à soixante heures de Paris, est une station d'hiver recherchée par les malades et les touristes.

Près du cap Blanc, Bizerte, avec son admirable



Tunis.

bassin naturel dont le chenal est approfondi, pourra devenir un second Toulon. Au pied de l'antique Carthage dont il ne subsiste que des débris groupés autour de la chapelle de Saint-Louis et de la cathédrale édifiée par le cardinal LAVIGERIE, la grande ville de Tunis, peuplée de 170 000 habitants, est assise au bord d'une lagune, avec ses mosquées, ses bazars, son quartier européen qui ne cesse de s'étendre, son port creusé dans la vase, son avant-port de la Goulette. Sur la côte orientale bordée

d'oliviers, Sousse conduit à la ville sainte de Kairouan; Gabès est la principale escale du Sahara tunisien.

L'organisation politique et administrative. — L'Algérie est un territoire français. Elle est administrée par un gouverneur général civil, assisté d'un conseil de gouvernement permanent et d'un conseil supérieur qui chaque année prépare le budget. Chaque département (Alger, Oran, Constantine) comprend un territoire civil qui l'embrasse presque en entier et dans le sud un territoire militaire. Chaque territoire civil est administré à la française par un préfet assisté d'un conseil général et par des sous-préfets; chaque territoire militaire est administré par un général. Les communes sont de diverses sortes suivant le nombre et la proportion des colons et des indigènes qui les habitent. Les divers services publics sont organisés à peu près comme en France. Alger est le siège d'une cour d'appel, d'un archevêché, le chef-lieu d'une académie, etc. Le commandement des troupes est confié au chef du XIXe corps.



Cambon.

En Tunisie, l'organisation du protectorat français a été l'œuvre d'un administrateur de premier ordre, M. Paul Cambon. Le Bey a conservé son autorité; mais le Résident général français est chargé des relations extérieures et il contrôle l'administration du pays. La sécurité est complète. Les capitulations ont été abolies et un tribunal français juge les causes concernant les Européens. Une armée mixte a été organisée. Les finances sont prospères. Des écoles françaises ont été créées de tous côtés par

le directeur de l'enseignement public M. Machuel. Les indigènes, dont l'organisation religieuse et sociale est respectée, se livrent en paix à leurs travaux et subissent sans trop de répugnance le contact de la civilisation européenne.

La France dans le Levant. — Le percement de l'isthme de Suez, œuvre d'un Français, M. de Lesseps, a fait de la Méditerranée orientale le vestibule de l'Extrême-Orient. Les Anglais y occupent l'Égypte ; ils y détiennent Chypre, et par Aden et Périm, ils ferment et ouvrent à leur gré la mer Rouge. Cependant, semblables à deux jetées allongées vers l'Égypte et la route de Suez, la Grèce et l'Italie sont aussi des puissances méditerranéennes de premier ordre; elles sont admirablement placées pour le transit des voyageurs et des marchandises précieuses; l'une a Brindisi et l'autre le Pirée. De son côté l'Autriche tend à s'ouvrir la porte de Salonique; la Russie, dont le chemin jusqu'ici est barré par les Turcs, menace d'une part Constantinople, de l'autre le golfe d'Alexandrette. La France, qui n'a aucune possession dans le bassin oriental de la mer intérieure, y exerce pourtant une influence. Elle a conservé dans tout le Levant et surtout dans le Liban un réel prestige et de grandes sympathies. Si elle s'est matériellement laissé évincer de l'Égypte par les Anglais qui, d'ailleurs, ont promis de l'évacuer, elle y est toujours représentée par une colonie importante; elle y est toujours populaire. Elle personnifie une politique de transaction qui ne peut faire ombrage à personne, celle de la liberté de la route des Indes. Elle a déjà obtenu la neutralité du canal de Suez. L'Égypte aussi devrait être neutre et placée sous la sauvegarde de toutes les puissances civilisées.

XI

Les sciences en France au XIXe siècle.

La France intellectuelle. — Les sciences en France au XIXe siècle. — Sciences mathématiques. — Sciences physiques et chimiques. — Inventions industrielles. — Sciences naturelles. — Sciences biologiques. — Sciences historiques. — Doctrines philosophiques, politiques et sociales.

La France intellectuelle. — Dans les chapitres précédents on a d'abord envisagé dans ses grandes régions le sol de la France, et on a résumé l'évolution historique de la nation française; puis on a décrit les institutions de la France actuelle, montré sa puissance économique et son expansion coloniale. Pour achever l'esquisse du portrait qu'on a entrepris, il reste à noter en ses traits essentiels l'activité intellectuelle de la France. On ne saurait mieux le faire qu'en présentant au lecteur un tableau succinct des sciences, des lettres et des arts en France au XIXe siècle.

Sciences mathématiques. — Pendant la Révolution et l'Empire se continua en France la forte génération de savants qu'avait produits le XVIIIe siècle. Ils mirent leur génie au service de la défense nationale; ils présidèrent à l'organisation de l'École

Polytechnique, de l'École Normale, de l'Institut, du Bureau des longitudes, de toutes les grandes institutions nouvelles. La royauté de la science s'annonçait comme un signe caractéristique de ce siècle. Lagrange (1736-1813), que l'Italie et la Prusse essayèrent d'enlever à la France, chercheur précoce, auteur de la *Mécanique analytique*, renouvela les mathématiques, prit part à l'établissement du système métrique. Monge (1746-1818), un des créateurs de la géométrie descriptive, perfectionna l'art de fabriquer les canons et, lors de l'expédition d'Égypte, fut le président de l'Institut du Caire. Carnot (1753-1823) fut un éminent géomètre. Parmi leurs héritiers contemporains, nous signalerons Darboux, Poincaré, Appell, Boussinesq, etc.

L'astronome Lalande (1732-1806) est l'auteur d'une *Histoire céleste*. Laplace (1749-1827), continuateur de Newton, après avoir résumé avec une simplicité magistrale, dans l'*Exposition du système du monde*, l'état des connaissances astronomiques de son temps, composa un admirable *Traité de la mécanique céleste* qui est l'une des plus grandes œuvres du siècle. Parmi les élèves de ces maîtres, les plus connus sont Cauchy, Duhamel, Michel Chasles, Hermite, Puiseux, Leverrier qui, en 1846, par une série de calculs, démontra qu'il devait exister dans le ciel, à un point qu'il désigna, une planète encore ignorée : on la chercha et on la découvrit en effet : c'est Neptune; Tisserand (1845-96), Faye, Lœwy, etc. Foucault a perfectionné le télescope; en 1851, il a rendu sensible aux yeux le mouvement de rotation de la terre par son expérience sur les oscillations du pendule. En 1868, Janssen, lors d'une éclipse de soleil observée dans l'Hindoustan, a fait des études décisives sur la composition de l'astre. Une Société mathématique a été fondée en 1872.

Les observatoires se sont multipliés. Celui de Paris date de 1672; l'État en a institué de nouveaux à Besançon, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Alger. Il en existe même un à Nice, créé par M. Bischoffsheim.

Sciences physiques et chimiques. — Parmi les physiciens et chimistes de la première moitié du siècle, Gay-Lussac (1778-1850) s'est signalé par la découverte de la loi des volumes qui régit les gaz dans leurs combinaisons et par l'invention du baromètre à syphon. Non moins courageux que savant, il s'éleva seul en ballon jusqu'à 7000 mètres. Fresnel imagina ces puissantes lentilles, pour l'éclairage des phares, qui furent essayées pour la première fois en 1827. La partie de la physique qui a fait le plus de progrès en ce siècle est celle qui se rapporte à l'électricité. Si les admirables inventions du téléphone, du phonographe, etc., sont américaines, dès 1820 Ampère et Arago avaient trouvé les lois des courants électriques et magnétiques et posé ainsi le principe de la télégraphie électrique; c'est à Paris, en 1851, que furent construites les célèbres bobines de Ruhmkorff, et, en 1881, Marcel Deprez a expérimenté la transmission de la force motrice à distance au moyen d'un fil électrique. Citons encore MM. Bouquet de la Grye, Cornu, Becquerel, Marey, etc.



Ampère.



Arago.

Une branche de la physique, la météorologie, est devenue une science à part. Elle compte plusieurs Français parmi ses fondateurs, notamment SAUSSURE (Genevois, mais rattaché à la France par ses travaux). Une Société météorologique a été fondée en 1853. Un Bureau central (Dr M. MASCART) a été institué à Paris. Des observatoires météorologiques ont été créés non seulement dans les villes (indiquées plus haut) où se font des recherches astronomiques, mais encore au parc Montsouris à Paris, à Meudon, à Nantes, à Perpignan, au sommet du Puy-de-Dôme, du Pic du Midi de Bigorre, et même du mont Blanc.

Parmi les chimistes, FOURCROY (1755-1809), qui fut en même temps le principal créateur de l'Université, est l'auteur d'une *Philosophie chimique* qui fit longtemps autorité; BERTHOLLET (1748-1822), l'un des organisateurs de l'Institut d'Égypte, a surtout étudié les sels; il trouva les lois qui portent son nom, perfectionna le blanchiment par l'application du chlore, la teinture, la fabrication des poudres. VAUQUELIN (1763-1829), élève de Fourcroy, a trouvé le chrome. CHAPTAL (1756-1832) appliqua la chimie à l'industrie et à l'agriculture : il fonda en France la première manufacture de produits chimiques; il fournit de poudre les armées de la République; il renouvela l'art de fabriquer le vin; ce fut un économiste pratique et un grand administrateur. Suivant la même voie, le baron THÉNARD (1777-1857), entre autres inventions utiles, tira du cobalt une belle couleur bleue pour la peinture. Henri SAINTE-CLAIRE DEVILLE et DEBRAY ont introduit dans l'industrie, en 1854, l'usage d'un métal nou-



Chevreul.

veau, l'aluminium, dont le minerai est très abondant en France. DUMAS a enseigné l'unité de la matière (1800). On doit à WURTZ un important *Dictionnaire de chimie* (1867-78). La science chimique s'est enrichie encore des travaux de FREMY (1814-1894), de MM. FRIEDEL, TROOST, etc. Dans son four électrique, M. MOISSAN a fabriqué du diamant (1893).

C'est surtout dans la chimie organique, devenue une science à part, que les savants français se sont distingués. Un des fondateurs de la chimie organique est CHEVREUL : il tira du suif la stéarine et remplaça par la bougie (1811) la chandelle fumeuse de nos pères; il renouvela les procédés de coloration de la manufacture des Gobelins; né en 1786, il est mort à plus de cent ans en 1890, après toute une vie consacrée à la science. Il s'était intitulé modestement lui-même le plus ancien des étudiants. PASTEUR (1822-95) et BERTHELOT (né en 1827), célèbres à d'autres titres, ont fait une étude approfondie et féconde, le premier des ferments dont il a trouvé la théorie, l'autre des éthers. De là de précieuses applications à l'industrie des sucres, vins, bières, vinaigres et alcools. (Pour Pasteur, voir p. 134.)



Pasteur.

Inventions industrielles. — On sait quelles inventions ont bouleversé de nos jours les conditions matérielles de la vie. La France a contribué, pour une large part, à cette révolution pacifique. Les DIDOT se sont illustrés dans l'imprimerie; c'est à Firmin Didot que l'on doit la stéréotypie ou l'usage des clichés qui immobilisent une fois pour toutes les pages de caractères composés. La fabrication du papier au moyen de machines a été ima-

ginée par Louis Robert, employé à la papeterie d'Essonne. Le nom des Bréguet occupe une place honorable dans l'histoire des progrès de l'horlogerie et de la télégraphie électrique. Schwilgué a construit (1838-1842) la célèbre horloge de la cathédrale de Strasbourg. Alexandre Brongniart (1770-1847), directeur de la manufacture de Sèvres, y a ressuscité la peinture sur verre et fondé le musée de Céramique. Richard-Lenoir (1765-1840) a introduit en France et perfectionné les métiers à filer et à tisser le coton et la laine. Jacquard (1752-1834) a inventé le métier à tisser la soie; Philippe de Girard (1775-1845), le métier à filer le lin; Dombasle a transformé la charrue. En 1828, Séguin imagina la chaudière tubulaire. Sauvage proposa d'employer l'hélice à la propulsion des navires. Carcel a inventé les lampes à ressort d'horlogerie. Le daguerréotype, précurseur de la photographie, est l'invention de Niepce et de Daguerre, et la photographie des couleurs a été trouvée par un savant français, M. Lipmann, en 1892. M. d'Arsonval a perfectionné la radiographie; M. Lumière, le cinématographe. L'aérostation, la navigation sous-marine ont fait des progrès marqués. Les automobiles, les locomotives et voitures électriques se sont multipliés.


Mathieu de Dombasle.

Sciences naturelles. — On peut dire que de toutes les sciences, celle dont l'avancement a été le plus rapide en France comme partout ailleurs, dans ces cent dernières années, est l'étude de la nature. On doit à Haüy le premier traité sérieux de minéralogie (1801); à Alexandre Brongniart, une description géologique des environs de Paris fondée sur l'idée

nouvelle de la distinction des terrains d'après les fossiles qu'ils contiennent (1808); à ELIE DE BEAUMONT (1798-1874), une œuvre magistrale, la carte géologique de France et la détermination des grandes lignes de soulèvement du globe; à DAUBRÉE, d'ingénieuses recherches de géologie expérimentale.

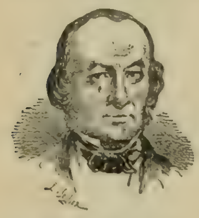
LAMARCK, un des réorganisateurs du Jardin des Plantes, est moins connu aujourd'hui par ses travaux botaniques que par sa théorie sur la descendance ou l'évolution qui a été plus tard adoptée, complétée, rendue célèbre par Darwin. En 1837, Adolphe BRONGNIART a inauguré l'étude de la flore fossile. En 1854 ont été fondées la Société botanique et la Société d'acclimatation . C'est pendant la seconde moitié du siècle qu'ont été le plus actives et le plus fécondes, dans le domaine de la botanique, les recherches des savants français, tels que GRATIOLET, CHATIN, **VAN TIEGHEM**, etc.

Les plus célèbres zoologistes du commencement du siècle ont été LACÉPÈDE (1756-1825), le continuateur de Buffon, qui marque la transition entre les deux époques; Étienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1772-1844), CUVIER (1769-1832), qui n'est pas seulement un grand écrivain, auteur du *Discours sur les révolutions du globe*, mais qui a établi la classification des animaux, fondé sur l'anatomie comparée une science nouvelle, la paléontologie, et reconstitué le monde antérieur à l'homme. Le Vaudois AGASSIZ a étudié les poissons; d'ORBIGNY, les espèces fossiles. La zoologie maritime a été spécialement cultivée par Alphonse MILNE-EDWARDS, qui en 1884 a dirigé les sondages de deux navires, le *Talisman* et le *Travailleur*. BROCA a tiré des indications précieuses de la mesure des crânes; QUATREFAGES a professé avec ardeur la doctrine de l'unité de l'espèce. Les Sociétés d'ethnographie et d'anthropologie

ont contribué à la connaissance des races et des sociétés humaines. Parmi les naturalistes contemporains, nous citerons encore PAUL BERT, qui a été aussi un physicien et un homme politique, LACAZE-DUTHIERS, PERRIER, etc.

Sciences biologiques. — Les sciences biologiques qui étudient la vie et ses sources mystérieuses, ne sont guère nées qu'en ce siècle.

Après avoir été longtemps une dépendance incertaine de l'art de guérir, elles se sont affranchies de ce vasselage, elles se sont constituées et, se superposant à la physique et à la chimie, elles ont éclairé à leur tour, elles ont renouvelé la médecine et la chirurgie. La physiologie s'est développée : avec FLOURENS (1794-1867), qui rechercha les rapports du physique et du moral et s'occupa spécialement d'embryogénie; avec Claude BERNARD (1813-1878), remarquable écrivain, savant de premier ordre, qui fit connaître le diabète, mit en lumière l'autonomie du grand sympathique, explora le mécanisme délicat des nerfs vaso-moteurs par ses expériences sur le curare.


Claude Bernard.

PASTEUR (1822-1895), conduit par la chimie à l'étude des infiniment petits, a révélé l'existence de tout un monde d'animaux microscopiques, ferments des tissus animés, agents des maladies infectieuses, véhicules des épidémies. Faisant un pas de plus, il parvint à cultiver ces bacilles, ces bactéries, à les atténuer; il eut enfin la hardiesse de les inoculer comme le vaccin de la variole. C'est ainsi qu'il trouva le vaccin du choléra des poules, puis celui du charbon et qu'enfin, le 26 octobre 1885, date mémorable, il put annoncer à l'Académie des Sciences sa

méthode curative de la rage. Depuis lors son hôpital, son *Institut*, fondé par souscription nationale à Paris, est devenu célèbre dans le monde entier. Ses élèves, le Dr ROUX et le Dr YERSIN ont découvert, l'un le sérum qui guérit la terrible diphtérie, l'autre le sérum qui guérit la peste.

Parmi les médecins français contemporains, les plus notables sont : BROUSSAIS (1772-1838) qui, de simple soldat sous la Révolution, parvint au grade de médecin en chef du Val-de-Grâce; le bienfaisant LAËNNEC (1781-1826), PINEL (1745-1826), l'inventeur d'un traitement humain et rationnel pour les fous; CHARCOT (1825-1893), BOUCHARD, BROUARDEL, DUJARDIN-BEAUMETZ, LANNELONGUE, PINARD, VERNEUIL, etc.

Parmi les chirurgiens : LARREY (1766-1842), l'infatigable opérateur de tant de victimes des guerres de l'Empire, qui pour guérir les blessures imagina la méthode de l'irrigation; le brillant et populaire DUPUYTREN (1777-1835); LABBÉ, PÉAN, TERRIER, etc.; VELPEAU (1795-1867). L'école actuelle, après s'être approprié l'usage des anesthésiques, a perfectionné l'antisepsie; elle a contribué à faire de la chirurgie non seulement un art où le sang-froid et l'habileté du praticien conservent toute leur valeur, mais une science positive armée de méthodes sûres et raisonnées jusque dans ses audaces.



Larrey.

Sciences historiques. — Le XVIIIe siècle connaissait l'homme. Une des gloires du XIXe est d'avoir en quelque sorte découvert les hommes, d'en avoir aperçu la diversité, dans le temps comme dans l'espace, d'avoir renouvelé l'histoire, et aussi la

géographie. A la lumière d'un sens presque nouveau dont les instruments sont l'analyse, la critique, l'imagination, les historiens contemporains remontant aux sources en ont rapporté des trésors, ont fait de l'histoire une science exacte en même temps qu'un art vivant.

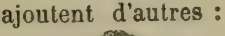
La Révolution avait interrompu les recherches patientes des bénédictins. Sous l'Empire on avait surtout écrit des mémoires, mais des mémoires secrets et qui sortent de l'ombre seulement de nos jours. L'histoire était envisagée comme un genre littéraire assez abstrait et assez froid, c'était l'art d'accommoder les vieilles chroniques. La rénovation des études historiques en France a concordé avec le mouvement du romantisme. Elle a été secondée par la création de l'École des Chartes en 1821. Augustin THIERRY (1795-1856), créateur d'une nouvelle méthode historique, auteur de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* et des *Récits mérovingiens*, était un conteur et un peintre. GUIZOT (1787-1874), interprétant les textes en philosophe et en homme politique, essaya surtout d'expliquer les événements et d'en tirer des leçons. Tel est le sens de son *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, de son *Histoire de la Civilisation*. MICHELET (1798-1874) ne fut pas seulement un savant, mais un poète, un voyant. Dans son *Introduction à l'Histoire universelle*, son *Histoire de la république romaine*, son *Précis d'Histoire moderne*, il a ouvert des horizons inattendus. Son *Histoire de France*, dans ses dix premiers volumes au moins, est une véritable résurrection de la nation française. MIGNET (1796-1884), logicien élégant et correct, connu par nombre

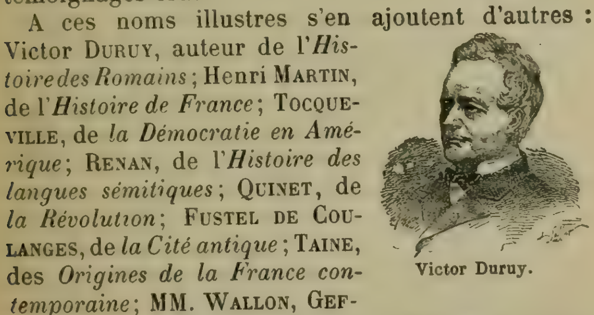

Guizot.

d'ouvrages historiques, de mémoires et d'éloges, a débuté par une analyse raisonnée plutôt qu'une *Histoire de la Révolution française*. Cette histoire, qui même aujourd'hui n'est pas entièrement faite, THIERS (1797-1877), essaya de la raconter ; mais c'est plutôt dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* qu'il a développé ses qualités, l'ordre, la clarté, la compétence, sinon la parfaite exactitude, car il travaillait surtout d'après des témoignages oraux.



Micholet.





A ces noms illustres s'en ajoutent d'autres : Victor DURUY, auteur de l'*Histoire des Romains* ; Henri MARTIN, de l'*Histoire de France* ; TOCQUEVILLE, de *la Démocratie en Amérique* ; RENAN, de l'*Histoire des langues sémitiques* ; QUINET, de *la Révolution* ; FUSTEL DE COULANGES, de *la Cité antique* ; TAINE, des *Origines de la France contemporaine* ; MM. WALLON, GEFFROY, ZELLER, BOISSIER, MÉZIÈRES, SOREL, ROCQUAIN, LAVISSE, RAMBAUD, G. MONOD, etc. Cette énumération très incomplète est loin de rendre l'énormité de la tâche accomplie par l'histoire en France au XIXe siècle.



Victor Duruy.

La division du travail appliquée aux recherches historiques a produit les résultats les plus féconds. On connaît CHAMPOLLION, qui dès 1821 déchiffra les hiéroglyphes : il a eu pour continuateur M. MASPERO. L'antiquité classique, l'Orient, l'Extrême-Orient, etc., ont eu de même leur Champollion. Pour

ne citer que des exemples : Renier a créé l'épigraphie romaine; Viollet-le-Duc a constitué l'histoire des arts du moyen âge. De même, la géographie a changé de face. Aucune description d'ensemble de la terre et des hommes n'est comparable à l'œuvre d'Élisée Reclus.

Doctrines philosophiques, politiques et sociales. — En philosophie, l'*éclectisme* de Victor Cousin (1792-1867) a régné souverainement d'abord. Il se lie en un sens à l'essor des études historiques, car il a contribué à susciter en France l'étude de toutes les philosophies anciennes et étrangères, mais imaginé pour tout concilier, il semble avoir trop laissé au hasard le soin de rapprocher des éléments disparates qui ne peuvent vraiment se fondre que dans l'unité d'une pensée originale. Les principaux représentants de cette doctrine ont été : Jouffroy, Saisset, Jules Simon, P. Janet, Levêque, etc.

Cependant la philosophie proprement française ou cartésienne avait trouvé un interprète profond dans Maine de Biran; la philosophie grecque était éclairée d'un jour nouveau par Ravaisson; la philosophie allemande ou kantienne, commentée par Renouvier, prenait quelque faveur sous le nom de *Néo-Criticisme.*

Une école à part, qui sans nier l'inconnaissable, se borne à étudier le connu, est le positivisme fondé par Auguste Comte (1798-1857), mais amendé et développé par un savant de génie et un sage, Littré (1801-1881), qui travailla toute sa vie, publia en 1845 sa *Philosophie positive* et a élevé dans son *Dictionnaire* un monument à la langue française.


Littré.

Parmi les penseurs contemporains figurent aux

premiers rangs : MM. Alfred Fouillée, J.-M. Guyau, Ribot, Tarde, etc.

La pédagogie a été renouvelée par MM. Gréard, Marion, Buisson, etc.

L'économie politique, aux noms de J.-B. Say et de Bastiat, peut ajouter ceux de Léon Say, MM. Levasseur, F. Passy, P. Leroy-Beaulieu, etc.

Les écoles socialistes se rattachent à deux origines; les communistes ou collectivistes rêvent l'absorption de l'individu dans l'État; ils ont pour ancêtres : le conspirateur Babeuf, qui fut exécuté en 1795; Fourrier (1772-1827), le doux rêveur, qui imagina le phalanstère; Saint-Simon (1760-1825), le fondateur d'un *nouveau christianisme* éphémère; Cabet, l'auteur du *Voyage d'Icarie* (1841); le mystique P. Leroux et son livre de l'*Humanité* (1840); L. Blanc, l'organisateur des ateliers nationaux de 1848. Les individualistes peuvent se réclamer de Proudhon (1809-1865), l'ennemi paradoxal de la propriété et de l'État, l'apôtre plus rationnel de l'Association libre des travailleurs.

Les collectivistes français actuellement les plus connus sont MM. Allemane, Malon, Jaurès, etc.

En dehors des solutions hâtives imaginées par des sectaires ou des logiciens mal informés, la science sociale s'élabore lentement, patiemment; elle n'est pas encore constituée. Une institution capitale a été pourtant fondée par M. de Chambrun (1895), le Musée social (5, rue Las-Cases).

XII

La littérature française au XIX[e] siècle.

Fin de la littérature classique. — Origines de l'école romantique. — Les grands romantiques : Lamartine et Victor Hugo. — L'école romantique. — L'école naturaliste. — Le roman. — Le théâtre. — Le pamphlet et l'éloquence. — La critique littéraire.

Fin de la littérature classique. — La littérature classique du xviii[e] siècle s'est prolongée en France pendant les premières années du xix[e] siècle. Elle s'est ravivée, elle a jeté quelques brillantes lueurs sous la Révolution, elle a langui sous l'Empire, elle s'est éteinte sous la Restauration, vers 1820. Lorsque les souvenirs d'Athènes et de Thémistocle, de Sparte et de Léonidas, de Rome et de Caton inspiraient la République nouvelle, lorsque Napoléon évoquait ceux de la Rome césarienne, il était naturel que l'imitation des Grecs et des Romains gouvernât plus tyranniquement que jamais la mode littéraire.

Le principal représentant de la tradition classique fut l'abbé Delille (1738-1813), l'élégant traducteur des *Géorgiques* de Virgile, qui composa six poèmes didactiques alors fort admirés. Le théâtre fut d'une fécondité extraordinaire, et s'il n'avait pas été

étouffé dans son libre développement par la censure jacobine, puis par le double régime oppressif de l'Empire et des premières années de la Restauration, peut-être eût-il brisé le cadre de l'ancienne tragédie et produit quelque œuvre originale, soit dans le goût aristophanesque, soit dans le genre nouveau de drame essayé par DIDEROT.

Le seul véritable poète de cette période fut André CHÉNIER qui périt sur l'échafaud en 1794 et dont les œuvres n'ont vu le jour que vingt ans plus tard. Grec par sa mère, épris des chefs-d'œuvre de la Grèce antique, doué d'un sentiment exquis de l'harmonie, très moderne en même temps et très français de cœur et d'esprit, il s'est élevé à une rare perfection dans ses *Iambes* vengeurs et dans sa *Jeune Captive*. C'est de la vraie et grande poésie aussi, née du choc des événements, que la *Marseillaise* de ROUGET DE LISLE et *le Chant du départ* de M.-J. CHÉNIER, odes guerrières qui rappellent l'inspiration d'un Tyrtée.



André Chénier.

Pendant les courtes années de liberté que connut la tribune, l'éloquence politique, ignorée jusque-là en France, jaillit du vieux sol gaulois. Les girondins, tels que BARNAVE et VERGNIAUD, qui portèrent bravement leur tête sous le couteau en 1793, DANTON, qui ne tarda pas à les suivre, l'abbé MAURY, bien d'autres membres de la Constituante, de la Législative, de la Convention, se révélèrent orateurs de premier ordre, et si leur langage n'est exempt ni d'incorrection ni d'emphase, ils expriment avec une rare énergie et souvent avec une admirable éloquence, les passions et les hardies nouveautés qui

remuaient le cœur non pas de la France seulement, mais de toute l'Europe. Le plus grand de ces tribuns fut Mirabeau (1749-1791) qu'on a comparé à Démosthène, et dont le geste irrésistible, la voix tonnante, proclamèrent en des circonstances mémorables les volontés de la nation.

Sous Napoléon, un écrivain remarquable fut Napoléon lui-même, le seul qui eut la liberté de tout dire, sans craindre la disgrâce ou l'exil. Des harangues militaires, des bulletins de victoires furent les *Commentaires* pompeux de ce nouveau Jules César. Autour de lui ne fut tolérée qu'une littérature officielle ou officieuse dont le chef fut l'honnête Fontanes. Quelques esprits d'élite se résignèrent au silence, écrivirent en tête à tête avec eux-mêmes, comme Joubert, auteur de *Pensées* délicates et qui vont parfois jusqu'à la profondeur. Mais les grands écrivains se révoltèrent, ne purent supporter le joug du maître et plusieurs des œuvres les plus originales de ce temps parurent à l'étranger.

Origines de l'école romantique. — Le romantisme, cette brillante et féconde renaissance du génie français, qui a été en pleine floraison de 1820 à 1850 environ, plonge ses racines fort avant dans le XVIIIe siècle. N'est-ce pas un romantique déjà que Jean-Jacques Rousseau, lorsqu'il découvre la libre nature jusque-là méconnue et en éveille le sentiment, lorsqu'il décrit avec une complaisance maladive, avec un accent si personnel, les joies, les tristesses, les enthousiasmes, les misères de son propre cœur? Un romantique aussi que Bernardin de



J.-J. Rousseau.

SAINT-PIERRE qui révéla à ses contemporains le coloris et l'enivrement des paysages exotiques? Le nom même de littérature romantique a été prononcé pour la première fois par Mme DE STAEL (1766-1817), la fille altière de Necker, l'ennemie indomptée de Napoléon, qui, dans son livre de *l'Allemagne*, enseigna les chefs-d'œuvre de Schiller et de Goethe, l'idéalisme de Kant et de Fichte, le charme nébuleux de la poésie du Nord. En même temps, le public prenait goût aux chants mélancoliques d'Ossian et des anciens bardes celtes, sans en rechercher autrement l'authenticité. Enfin CHATEAUBRIAND (1768-1848), dans une prose magnifique, alors même qu'elle brille d'un faux éclat, essayait d'inaugurer une poésie chrétienne et française. Son *Génie du Christianisme* (1802) sembla d'abord servir la politique religieuse du Premier Consul; mais entre ces deux orgueils, de l'écrivain et du soldat, l'entente était impossible. Chateaubriand s'éloigna, reprit ses voyages; en 1809, il célébra dans son roman historique des *Martyrs*, le triomphe de la foi chrétienne sur le paganisme; il publia en 1811 son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Quoi qu'il ait écrit dans la suite, ses deux chefs-d'œuvre sont deux courts romans : *Atala*, inspiré par la contemplation des solitudes sauvages de l'Amérique, et *René*, confession poignante et vraiment lyrique d'un fatal amour.


Mme de Staël.

Aux origines du romantisme peut se rattacher également Joseph DE MAISTRE (1754-1821) qui, dans son livre du *Pape* et ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* publiées en 1819 et 1821, attaqua avec une véhémence passionnée les idées de la Révolution et

flagella d'éloquents paradoxes le nouvel ordre social.

Les grands romantiques : Lamartine et Victor Hugo. — Ces deux noms illustres résument tout le romantisme français. Alors vraiment la France connut la poésie lyrique, avec ses audaces de rythme sonore, ses superbes familiarités de langue, avec la liberté de ses confidences où le poète verse son âme entière et traduit en effusions personnelles les impressions qu'il reçoit des choses et des hommes.

Lorsqu'en 1820 LAMARTINE fit paraître ses *Méditations*, l'émotion fut soudaine et immense ; on eût dit que ces beaux vers étaient attendus, qu'un jour meilleur allait luire ; on les salua comme une aurore. Les *Nouvelles Méditations* (1823), les *Harmonies poétiques* (1829) n'eurent pas moins de retentissement. Dès lors le poète était sacré grand homme. Il fit un voyage fastueux en Orient. Jusque-là très royaliste, il adopta avec ferveur les idées démocratiques. La publication de son poème de *Jocelyn* et de son *Histoire des Girondins* ajoutèrent encore à sa gloire. On sait le reste : après avoir été le héros de 1848, et un instant le maître des destinées de la France, il vit venir les mauvais jours, devina et prédit le second Empire, et mourut dans la désillusion, l'isolement et presque l'oubli en 1869.



Lamartine.

Tout autre a été la destinée de Victor HUGO, le roi des lettres françaises au XIXe siècle. A vingt ans, il venait de publier les *Odes et Ballades* (1822), il était déjà célèbre. Pendant plus de soixante ans, il n'a cessé de produire ou d'occuper le monde de son

nom; il a survécu, toujours fécond et populaire, à l'école même dont il avait été le chef, à ce romantisme dont il avait rédigé le manifeste dans la préface de *Cromwell* (1827); il a joui jusqu'au bout de sa gloire, s'est éteint dans une apothéose et, lors de ses funérailles, il a été accompagné au Panthéon par un peuple entier ivre de respect et d'admiration (1885). Son œuvre est colossale et la comédie exceptée, on peut dire qu'il s'est essayé dans tous les genres; dans la poésie lyrique il occupe le premier rang. Les chefs-d'œuvre de sa jeunesse sont : *les Orientales*, *les Feuilles d'automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres* (1829-1840); ceux de son âge mûr, écrits en exil : *les Contemplations* et *la Légende des siècles* (1856-1859).



Victor Hugo.

A sa première manière appartiennent ces drames fougueux, débordants de lyrisme, qui firent crouler, non sans combat, l'édifice vermoulu des vieilles formes tragiques, *Hernani*, *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Ruy Blas*, *les Burgraves* (1830-1843) et aussi l'admirable roman historique de *Notre-Dame de Paris* (1831), évocation de Paris et de l'art ogival au moyen âge. A sa seconde manière se rattachent des romans tout autres, inspirés par le souci nouveau des misères sociales : *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer* (1862-1866).

Hugo n'est pas resté étranger à la vie publique. Après avoir été royaliste dans sa jeunesse, il avait chanté les gloires napoléoniennes, puis il s'était converti aux idées libérales; il accepta la pairie sous Louis-Philippe, entra à la Constituante en 1848. Son rêve politique sombra tout à coup dans la nuit du

2 décembre 1851. Réfugié à Jersey, il se vengea par *les Châtiments*, satire sanglante du coup d'État et de Louis-Napoléon. Il ne quitta cet exil volontaire qu'en 1870, pour prendre sa part de *l'Année terrible* et bientôt « entrer vivant dans l'immortalité. »

L'École romantique. — Parmi les précurseurs de l'École romantique on peut ranger deux classiques : Casimir Delavigne (1793-1843) dont les *Messéniennes*, au lendemain de Waterloo, consolèrent et réveillèrent l'orgueil national ; et Béranger (1780-1857), le plus populaire de nos chansonniers, qui sut trouver, dans plusieurs de ses petits poèmes, des accents lyriques pour chanter la gloire, la patrie ou la liberté. À leur suite, autour de Lamartine et de Hugo, se groupe toute une brillante phalange d'écrivains.


Alfred de Musset.

Alfred de Musset (1810-1857), nouveau Byron, très romantique par les audacieux caprices de ses *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830), par le désespoir morbide de sa *Confession d'un enfant du siècle* (1836), par l'inspiration très personnelle de ses chefs-d'œuvre, tels que la *Nuit de mai* ou la *Nuit d'octobre*, fut souvent très classique dans la forme, et dans plusieurs poèmes il a rencontré d'emblée la perfection. Alfred de Vigny (1797-1863), dur au travail, profond, quelquefois obscur, ne connut jamais la grande célébrité, et il est resté longtemps mal compris et mal connu. Il poursuivit une voie à part, chercha à exprimer dans ses *Poèmes antiques et modernes* (1826) le symbole des idées morales ou philosophiques, s'attrista, s'attendrit au spectacle de la souffrance humaine, et dans un effort stoïque raidit son

âme vers l'idéal du mieux. Par là il est le plus moderne des poètes contemporains. Il a écrit aussi des drames, un beau roman historique, *Cinq-Mars*, et un livre d'une fierté amère, *Servitude et Grandeur militaires* (1835). SAINTE-BEUVE (1804-1869), après s'être longtemps essayé dans la poésie subjective, se tourna peu à peu vers l'étude objective du cœur humain, et devint un des créateurs de la critique littéraire moderne. Auguste BARBIER (1805-1882) a laissé des *Iambes* d'une âpreté vigoureuse, satire de la servilité bourgeoise de 1830. BRIZEUX (1806-1858), en ses délicates idylles, chanta la Bretagne et les Bretons. Théophile GAUTIER (1808-1872), inimitable ciseleur de rimes, auteur des *Émaux et Camées*, acheva la réforme romantique en poussant jusqu'à ses dernières limites le souci de la richesse et de la sonorité de la langue, mais il commença la réaction contre ce même romantisme, en abolissant le culte du *moi*, dévotement célébré depuis trente ans par les poètes; il réclama, il a retrouvé et renouvelé la poésie impersonnelle; il a préparé l'avènement du naturalisme.



Th. Gautier.

L'École naturaliste. — On peut embrasser sous ce titre général la plupart des poètes de l'école nouvelle qui a commencé vers 1850 et s'achève sous nos yeux. Ses principaux caractères sont extérieurement le scrupule de la forme, la fidélité dans la peinture des choses, l'impersonnalité, l'analyse à outrance du cœur humain, et au fond une inspiration pessimiste qui se traduit tantôt en impassibilité feinte, tantôt en désespoir irrité, et de plus en plus

en pitié et tendresse pour les petits et les malheureux. La curiosité du style, le culte de l'art pour l'art sont surtout sensibles chez les Parnassiens qui se groupèrent vers 1865 chez l'éditeur Lemerre. Le plus habile de ces ciseleurs ingénieux, leur maître en quelque sorte, a été Théodore de Banville (1823-1891), auteur des *Cariatides*, des *Stalactites*, des *Odes funambulesques* et de tant d'autres étincelantes fantaisies. Parmi les réalistes, le plus lugubre, le plus macabre, fut Baudelaire (1821-1867), dont les *Fleurs du mal* exhalent le parfum vénéneux de l'horrible. On peut ranger parmi les naturalistes proprement dits Louis Bouilhet (1822-1869) qui, dans ses *Fossiles*, a tenté de raconter la genèse grandiose de notre globe. Le plus grand de tous est Leconte de Lisle (1818-95), auteur de ces *Poèmes antiques* (1853), de ces *Poèmes barbares* (1862) et de ces *Poèmes tragiques* où l'ampleur et l'harmonie de la forme, l'intensité de la couleur s'allient à une science d'une précision rare, pour traduire la profondeur du symbole. L'analyse subtile des sentiments, l'inspiration philosophique distinguent M. Sully Prudhomme, tandis que M. François Coppée excelle à peindre d'une touche toujours correcte les tableaux de genre les plus modernes.

Dans des directions nouvelles, les plus diverses, se sont engagés : Verlaine (1844-95), et MM. J. Aicard, Richepin, Déroulède, de Hérédia, de Bornier, les *décadents*, les *symbolistes*, etc.

Le roman. — Jamais peut-être époque ne fut plus féconde en romans, ni en plus d'espèces de romans. Il faut se résigner à ne mentionner ici, à côté ou à la suite de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny, que les plus illustres des romanciers français contemporains. Balzac (1799-1850), travailleur robuste,

mais intempérant et inégal, réaliste trop enclin à grossir la laideur morale, a forgé en vingt ans une œuvre énorme et créé des types inoubliables, tels que *Eugénie Grandet*. Alexandre Dumas (1803-1870), narrateur toujours alerte et gai, d'étonnantes aventures, doué d'une imagination prodigieuse, a pris avec l'histoire et la vraisemblance toute sorte de libertés et enfanté d'innombrables volumes; il est l'inventeur du roman-feuilleton. Qui n'a suivi dans leurs odyssées avec un intérêt passionné ses *Trois Mousquetaires*? Qui ne connaît *Monte-Cristo*? George Sand (1804-1876), incomparable artiste, génie souple et fécond, a produit des chefs-d'œuvre en ses trois et quatre manières : sur un mode lyrique exubérant de jeunesse et de passion, *Indiana*, *Valentine* (1832); dans le genre historique, *Mauprat* (1837); parmi beaucoup d'œuvres mixtes, plus ou moins heureuses, inspirées par la discussion de thèses socialistes ou religieuses, *Consuelo* (1842); au nombre de ces fraîches idylles, comme parfumées d'un sentiment si vrai de la nature, *François le Champi*, *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, *les Maîtres sonneurs* (1844-1853). Dans son arrière-saison, Mme Sand assagie et devenue grand'mère fit paraître encore beaucoup d'autres romans d'une originalité moindre, éclairés d'une lumière plus monotone, mais plus pure et qui résument, dans *le Marquis de Villemer* (1861) par


Balzac.


Alex. Dumas (père).

exemple, ce qu'il y a de plus divers dans tous les autres.

Tandis que le roman d'aventures s'égarait de plus en plus après Alexandre Dumas et se perdait dans le bas des pages des petits journaux, Alexandre DUMAS fils (1824-95), qui débuta, en 1848, par l'élégie tragique de *la Dame aux Camélias*, MÉRIMÉE (1830-1870), l'auteur impeccable de *Colomba*, FLAUBERT (1821-1880), qui a écrit, avec un singulier raffinement d'observation, d'érudition et de style *Madame Bovary* et *Salambo*, accentuaient le caractère impersonnel du roman réaliste inauguré par Balzac et en plusieurs de ses œuvres par G. Sand elle-même. On sait que MM. DE GONCOURT dans leurs poignantes dissections sont allés plus loin, et M. ZOLA, le peintre puissant, plus loin encore. Le naturalisme, poussé à l'extrême, va, par une évolution fatale à la pathologie et malheureusement aussi à la pornographie.



Alex. Dumas (fils).

En des voies diverses marchent d'autres romanciers d'un talent non moins incontestable et que lit le public lettré des deux mondes : Alphonse DAUDET, auteur de *Numa Roumestan*; Pierre LOTI, de *Pêcheur d'Islande*; BOURGET; l'infortuné GUY DE MAUPASSANT, frappé bien avant l'heure, en pleine floraison; CHERBULIEZ, OHNET, THEURIET, Ernest DAUDET, Jules LEMAITRE, Anatole FRANCE, Marcel PRÉVOST, HERVIEU, les frères MARGUERITTE, Paul ADAM, Maurice BARRÈS, et tant d'autres!

Le théâtre. — La tragédie classique avait eu pour interprète sous l'Empire TALMA (1763-1826); elle eut plus tard Mlle RACHEL, deux artistes de génie. Mais sauf la *Lucrèce* de PONSARD, jouée avec succès en

1843, on s'est borné à reprendre les chefs-d'œuvre impérissables du XVIIe siècle, on n'a plus cherché à les imiter.

Les drames romantiques de Hugo et quelques autres pièces d'une inspiration analogue, telles que *Chatterton* (1835) d'Alfred de Vigny, *Henri III et sa cour* (1829), *Antony* (1831), *Charles VII chez ses grands vassaux* (1833) d'Alexandre Dumas père, ont occupé la scène jusqu'en 1843; on les joue encore, mais ce lyrisme, cette couleur historique de convention semblent démodés. Il en est à peu près de même de SCRIBE (1791-1861), le plus abondant et le plus industrieux des fabricants, dont les amusantes comédies et les vaudevilles sans prétention ont fait les délices de la bourgeoisie vers le milieu du siècle. *Bertrand et Raton* (1833), *Une Chaîne* (1841), *le Verre d'eau* (1842), *Bataille de dames* (1851) sont restés les modèles du genre.

Le théâtre contemporain depuis 1850 environ est devenu réaliste, comme le roman : il peint les vices et les ridicules du jour, étudie les questions sociales actuelles sans se refuser des incursions dans l'histoire. Il a inventé un genre de comédie qui touche à la tragédie par l'analyse des sentiments, au drame par la couleur et le mouvement et qui brille d'un éclat propre par l'exactitude des détails. Déjà PONSARD avait tenté dans *Charlotte Corday* (1850), *l'Honneur et l'Argent* (1853), *le Lion amoureux* (1866), un compromis timide entre les deux formes classique et romantique. Le véritable créateur du genre nouveau a été Emile AUGIER (1820-1892); par l'élévation de la pensée, la force des conceptions, la brillante fermeté du style, c'est un maître. Ses chefs-d'œuvre sont *l'Aventurière* (1848), *le Gendre de M. Poirier* (1856), *les Effrontés* (1861), *le Fils de Giboyer* (1862), *Jean de Thommeray* (1873), *les Fourchambault* (1878.)

M. Alexandre Dumas fils, plus fougueux à froid, plus âpre de ton, volontiers osé et paradoxal, n'a pas eu moins de succès avec *le Demi-Monde* (1855), *le Fils naturel* (1858), *les Idées de Mme Aubray* (1867), *l'Étrangère* (1876). M. Victorien Sardou, fécond, habile, ingénieux, varié, est l'auteur de *Nos Intimes* (1861), de *la Famille Benoiton* (1865), de *Patrie* (1869), de *Divorçons* (1886). Un heureux genre est celui qu'a créé Eugène Labiche (1815-1887), en rajeunissant l'antique vaudeville. L'auteur du *Voyage de M. Perrichon* et du *Chapeau de paille d'Italie* est le plus gai, le plus vraiment gaulois, le plus sain peut-être des successeurs de Molière; sous ses bouffonneries et ses éclats de rire, il cache une connaissance profonde du cœur humain; mais il a bien soin de n'en tirer ni conclusion pessimiste, ni lugubre leçon.



Emile Augier.

Parmi les autres écrivains dramatiques de cette seconde moitié du siècle, citons encore : Mme de Girardin (1804-1855), qui a rencontré une fois le succès avec *la Joie fait peur*; Jules Sandeau (1811-1883), auteur de *Mlle de la Seiglière*; Octave Feuillet (1812-1892), de *Dalila*, du *Roman d'un jeune homme pauvre*; Théodore Barrière (1823-1877), des *Faux Bonshommes*; Legouvé (né en 1807), à qui l'on doit *Adrienne Lecouvreur*, *Par droit de conquête*; M. de Bornier (né en 1825), dont le drame de *la Fille de Roland*, interprété par Sarah Bernhardt, a produit en 1871 une émotion profonde; M. Pailleron (né en 1834), qui s'est fait une place à part avec *l'Age ingrat*, *l'Étincelle*, *le Monde où l'on s'ennuie*, etc.; MM. Meilhac (né en 1832) et Ludovic Halévy (né

en 1834), qui ont dépensé tant d'esprit : en opérettes à parodie, telles qu'*Orphée aux enfers*, *la Belle Hélène*, *la Grande-Duchesse de Gérolstein*; en actes légers, comme *la Petite Marquise*; en drôleries, comme *la Boule*; en véritables comédies, comme *Froufrou*.

La fécondité dramatique ne se ralentit pas en France. A côté de nouveaux venus déjà illustres, tels que MM. Lavedan et Brieux, une place à part doit être faite à M. Rostand, dont la comédie de *Cyrano de Bergerac* a obtenu en 1898 un si éclatant succès.

Le pamphlet et l'éloquence. — Après la chute du premier Empire (qui n'avait toléré aucun genre de critique), Paul-Louis Courier (1772-1825), le soldat lettré dont l'ironie piquait comme l'acier le plus fin, entreprit contre la réaction une guerre de pamphlets restée fameuse. Cormenin (Timon) fit de même la satire des hommes du gouvernement de Juillet, et plus tard Rochefort, dans sa clandestine *Lanterne*, déchira l'Empire.

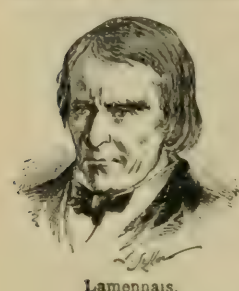
Cependant en 1815, la tribune parlementaire était rétablie. Aussitôt parurent d'éloquents orateurs politiques. Les plus renommés sont : — Sous la Restauration : le doctrinaire Royer-Collard (1763-1845), connu aussi par son enseignement philosophique; Benjamin Constant (1767-1830), qui d'autre part a écrit le roman célèbre d'*Adolphe*; le général Foy (1775-1825); — sous le gouvernement de Juillet : Casimir Perier (1777-1832); les historiens Guizot et Thiers; le comte de Montalembert (1810-1877); — en 1848, Lamartine.

Après un long intervalle de silence, lorsque la parole redevint libre, en 1870, la France a entendu de nouveau Thiers, et tressailli à la voix du grand patriote Gambetta.

Au barreau comme dans les Chambres se sont

illustrés : BERRYER (1790-1868), DUFAURE (1798-1868), Jules FAVRE (1809-1880).

Enfin l'éloquence de la chaire, abandonnant l'enseignement dogmatique, a plus volontiers abordé en ce siècle les sujets de morale et particulièrement de morale sociale. En ce genre nouveau ont surtout brillé : le dominicain LACORDAIRE (1802-1861), qui voulut concilier le catholicisme et la révolution ; LAMENNAIS (1782-1854), surprenant et fougueux apôtre, qui débuta en 1818 par l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* et publia en 1834 ses *Paroles d'un croyant*, sorte de pamphlet mystique et d'évangile socialiste, et, de nos jours, le père DIDON.


Lamennais.

La critique littéraire. — L'application de la méthode historique à la critique littéraire a renouvelé ce genre qu'on pouvait croire voué à toui jamais par La Harpe à un stérile verbiage. VILLEMAIN (1790-1867), qui fut à la fois un érudit et un écrivain, un historien et un orateur et même un homme politique, inaugura la critique nouvelle avec un succès éclatant dans ses leçons de la Sorbonne. SAINTE-BEUVE (1804-1869), poète incomplet peut-être mais psychologue subtil et sagace, fouilla plus avant ce domaine à peine exploré. Dans ses *Causeries du Lundi*, il s'efforça d'expliquer les œuvres littéraires par le caractère et la vie intime des écrivains. SAINT-MARC-GIRARDIN (1801-1873), Jules JANIN (1804-1874), NISARD (1806-1888), contemporains de Sainte-Beuve, sont les principaux représentants d'une critique littéraire moyenne qu'on pourrait appeler classique. TAINE (1828-1893), logicien hardi, déterministe in-

flexible, dépassant Sainte-Beuve, entreprit de déduire tout l'écrivain de sa faculté maîtresse et des milieux de sa vie. S'il y a quelque paradoxe dans sa doctrine, son *La Fontaine*, son *Histoire de la littérature anglaise* n'en sont pas moins admirables de profondeur, de couleur et de vie.

En ces dernières années la critique est devenue légion et n'a cessé d'explorer de nouveaux domaines. Beaucoup des auteurs déjà cités tels que MM. Legouvé et Jules Lemaître, excellent très différemment en ce genre. A côté d'eux, inscrivons les noms de Sarcey qui, pendant trente ans, a été comme le Boileau du théâtre contemporain, de MM. Faguet, Brunetière, Larroumet, etc. Les revues, les journaux ont multiplié à l'infini ces légers articles où en quelques pages, en quelques lignes, en quelques traits (c'est l'esprit qui manque le moins) les écrivains s'apprécient les uns les autres, ou se déprécient, et abordent à propos de tout les sujets les plus futiles comme les plus hautes questions littéraires.

XIII

L'art français au XIXe siècle.

Architectes et monuments. — La sculpture. — La peinture classique. — La peinture romantique. — Les néo-classiques. — Les paysagistes. — Les réalistes. — La musique au début du siècle. — La musique au milieu du siècle. — La musique à la fin du siècle.

Architectes et monuments. — A la fin du XVIIIe siècle, l'architecture française était classique, elle le resta pendant presque toute la première moitié du XIXe. La Révolution n'eut pas le temps de construire. Napoléon, s'il eût duré, eût été un nouveau Ramsès, il aimait le colossal et il songeait surtout à se glorifier lui-même lorsqu'il élevait des monuments à la gloire de la Grande Armée. Il confia à CHALGRIN l'exécution de l'arc de triomphe de l'Étoile, qui est le chef-d'œuvre du genre et qui ne fut terminé qu'en 1836. Il fit ériger la colonne Vendôme, l'arc de triomphe du Carrousel. Il chargea VIGNON de construire un temple de la Gloire qui plus tard fut transformé en église et devint la Madeleine (1842). De cette époque datent également les palais du quai d'Orsay (Affaires étrangères et

Cour des comptes, ce dernier incendié par la Commune en 1871), le palais du Corps législatif, plus tard Palais Bourbon et Chambre des Députés, la Bourse, achevée en 1826. La Restauration ajouta



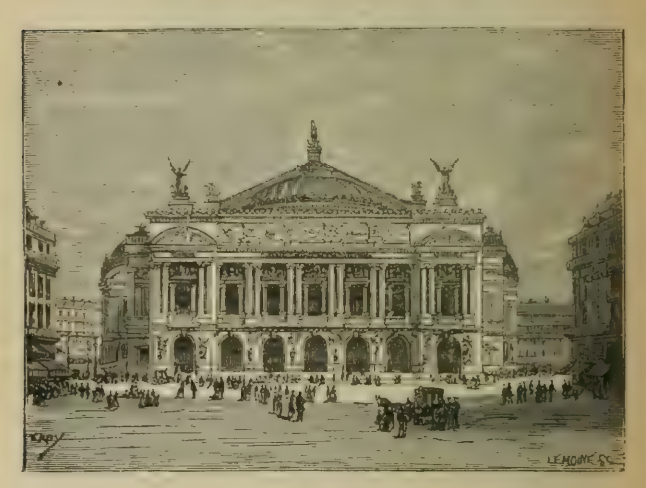
Arc de triomphe de l'Étoile·

à ces édifices quelques églises médiocres telles que la Chapelle expiatoire et Notre-Dame-de-Lorette. Le gouvernement de Juillet, continuant les mêmes traditions, construisit les fontaines Molière et Saint-Sulpice, le tombeau de Napoléon aux Invalides, dressa sur la place de la Bastille la colonne de Juillet.

Cependant le renouvellement des études historiques, la renaissance des idées chrétiennes, l'éclosion de l'école romantique avaient eu leur contrecoup dans le domaine des arts. A partir de 1835 environ les architectes se reprirent d'admiration et de respect pour les vieux édifices romans et ogivaux. Lassus restaura la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, la

cathédrale de Chartres; Lenoir, le musée de Cluny et le palais des Thermes; Boeswillwald, la cathédrale de Laon. Viollet-le-Duc (1814-1879), l'ardent théoricien de ce grand mouvement, fit revivre la cathédrale d'Amiens, le château de Pierrefonds, la cité de Carcassonne. Cette résurrection du passé se continue sous nos yeux avec une science de plus en plus exacte et scrupuleuse qui embrasse toute l'histoire.

L'horizon s'est ainsi élargi. Et non seulement



Opéra.

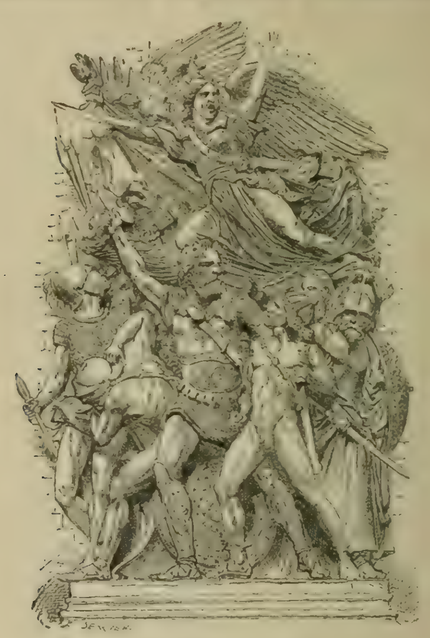
toutes les époques de l'art européen sont mieux connues; mais grâce à la multiplicité des voyages et des missions archéologiques, l'art de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse et de l'Inde ancienne et d'autres styles plus particuliers, ceux de la Chine, du Japon, du Mexique sont en quelque sorte exhumés et curieusement étudiés. D'autre part le

progrès des sciences et de leurs applications mécaniques, la production plus abondante, l'emploi plus fréquent de la fonte, du fer modifient profondément la méthode et les procédés des architectes. Il se forme de ces éléments un art composite mais nouveau dont les essais ont déjà produit des monuments fort remarquables. Tels sont le nouveau Louvre, de VISCONTI, achevé par LEFUEL ; le Grand Opéra, de GARNIER ; l'Hôtel de ville, de BALLU ; la nouvelle Sorbonne, de NÉNOT; le petit palais des Champs-Élysées, de Ch. GIRAULT ; les églises du Sacré-Cœur, par d'ABADIE, de Sainte-Clotilde, de Saint-Augustin, la cathédrale de Marseille ; parmi les constructions en fer : les Halles centrales, de BALTARD ; la tour EIFFEL ; la Galerie des Machines, de DUTERT; le pont Alexandre III, de RESAL.

La sculpture. — Au début du XIXe siècle, les statuaires français obéissaient tous comme leurs confrères les architectes à l'inspiration de l'antique. Tels furent : CHAUDET, qui représenta Napoléon en empereur romain, au sommet de la colonne Vendôme ; BOSIO, qui orna de bas-reliefs le même monument; LEMOT et son quadrige de l'arc du Carrousel; tous les artistes qui travaillèrent à la décoration de l'arc de triomphe de l'Étoile.

Bientôt se fit sentir dans une génération nouvelle l'influence du romantisme, atténuée et à peine sensible chez les uns, plus ou moins vive chez les autres. PRADIER, l'élégant auteur de *Psyché* (1824), resta fidèle aux traditions de la beauté hellénique, tout en y ajoutant une grâce très moderne. DAVID D'ANGERS (1789-1856) habilla ses hommes illustres du costume contemporain, mais s'il renonça au cothurne, à la cuirasse, à la toge, il conserva le grand style de l'époque de la Révolution. RUDE (1784-1855), novateur plus hardi, plus fougueux, ajouta

un chef-d'œuvre, le groupe de la *Marseillaise*, à l'arc de triomphe de l'Étoile (1838). Barye se fit une spécialité de la représentation des animaux. Dans les ateliers de ces artistes illustres sont nées



Marseillaise de Rude.

les glorieuses écoles de la sculpture française contemporaine, infiniment variées en leurs tendances et leur originalité, mais unies en une seule et grande école par le double culte de la vérité et de l'idéal. Au premier rang des maîtres de nos jours figurent : — Aimé Millet (1816-1891), auteur du *Vercingétorix* d'Alésia et du beau groupe d'*Apollon* à l'Opéra ; Guillaume et ses bustes d'une correction acadé-

mique; FRÉMIET et ses groupes d'animaux pleins de vie; CARPEAUX (1827-1875), le fougueux auteur de la *Flore* du Louvre, de la fontaine des *Quatre parties du monde*, sur l'avenue de l'Observatoire, et du groupe célèbre de la *Danse* à l'Opéra; FALGUIÈRE, puissant réaliste, et sa *Diane*; CHAPU, admirable de sentiment et de simplicité classiques dans sa *Jeanne d'Arc*, et sa *Jeunesse* du monument de Regnault, à l'École des Beaux-Arts; BARTHOLDI, dont l'imagination grandiose a conçu le *Lion* de Belfort et la *Liberté éclairant le monde* de New-York; DELAPLANCHE, plein de grâce attique, auteur d'*Ève après le péché* et de l'*Éducation maternelle*, du square Sainte-Clotilde; Ernest BARRIAS et son *Bernard de Palissy*; MERCIÉ et son *Gloria Victis*; DALOU et son bas-relief des *États généraux* de 1789; IDRAC et son *Mercure*; BOUCHER et sa *Terre;* RODIN, CHARPENTIER, CHAPLAIN, G. MICHEL, Math. MOREAU, etc., le graveur D. DUPUIS et tant d'autres dont on admire les œuvres dans les musées, les palais, et sur les places publiques.

La peinture classique. — La peinture française était revenue à la fin du XVIIIe siècle à l'imitation des chefs-d'œuvre de l'art antique. Le grand chef de cette restauration fut DAVID (1748-1825), chez qui l'on peut discerner trois manières : il a reproduit, avec une pompe sculpturale, des scènes antiques telles que l'*Enlèvement des Sabines*; avec plus de vie, mais non moins de majesté dans la composition, des scènes modernes telles que le *Serment du jeu de Paume*; avec une conscience et une pénétration rares, l'image de ses contemporains tels que *Mme Récamier* et *Pie VII*. A côté de David, mais à part, se place PRUDHON (1758-1823), coloriste original et tendre, dont le chef-d'œuvre est *Psyché enlevée par les Zéphirs*. Les principaux élèves de David furent : GIRODET (1767-1824), l'auteur correct

des *Funérailles d'Atala* et d'une *Scène du déluge* ; GÉRARD (1770-1837), habile portraitiste à qui l'on doit aussi *l'Amour et Psyché*; GROS (1771-1834), qui a peint avec une grandeur épique les batailles de l'Empire, et surtout celle d'*Eylau.*

La peinture romantique. — Le précurseur de l'école romantique est GÉRICAULT (1791-1824), dont le *Naufrage de la Méduse* parut une innovation



Naufrage de la Méduse.

audacieuse en 1819. DELACROIX (1798-1863) se révéla en 1822 par le tableau célèbre de *Dante et Virgile.* Ses autres plus belles toiles sont les *Massacres de Scio*, les *Femmes d'Alger*, *Médée*, et son chef-d'œuvre, l'*Entrée des croisés à Constantinople.* Delacroix est le chef d'une école qui correspond assez fidèlement à l'école littéraire du même nom, qui recherche le mouvement, la couleur, l'expression tourmentée des sentiments et des passions, qui a le culte de la poésie dans l'histoire, le goût du moyen âge et de

l'orientalisme. C'est ainsi que Léopold Robert (1794-1835) a donné tant d'éclat à son *Improvisateur napolitain*, Ary Scheffer, tant d'expression à sa *Mignon*, à sa *Françoise de Rimini*. C'est encore un romantique, mais du genre tempéré, que Paul Delaroche (1797-1856), contemporain d'Aug. Thierry et de Cousin, historien fidèle et peintre éclectique, auteur d'une foule de tableaux d'histoire, tels que *les Enfants d'Édouard*, le *Meurtre du duc de Guise*, et la grande composition de l'*Hémicycle de l'école des Beaux-Arts*. A la même école se rattachent encore : Horace Vernet (1789-1863), qui a illustré de tant de pages de fière allure la conquête algérienne et dont on admire surtout la *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader*; — parmi les contemporains : Fromentin, coloriste et rêveur charmant, qui nous a donné une Algérie plus fraîche que nature; Charles Müller et son mélancolique *Appel des victimes sous la Terreur*; Couture et ses mélodramatiques *Romains de la décadence*.

Les néo-classiques. — Au temps même du plus brillant essor de l'école romantique, la tradition classique s'était continuée et renouvelée avec Ingres (1780-1867), qui se distingue par la pureté du dessin, la correction de l'ordonnance, la noblesse de l'inspiration et dont les œuvres les plus achevées sont le *Vœu de Louis XIII*, l'*Apothéose d'Homère*, la *Source*. A la même famille, sinon exactement à la même école, appartiennent : Léon Cogniet (1794-1881), contemporain d'Ingres, à qui l'on doit *Tintoret peignant sa fille morte*; Flandrin (1809-1864), dont les fresques décorent l'église de Saint-Vincent-de-Paule; — dans les générations suivantes : Cabanel et sa *Naissance de Vénus*; Gérôme, auteur ingénieux et sculptural, qui s'est fait une spécialité des scènes familières antiques; Bouguereau, le plus académique

des peintres actuels et son *Triomphe de Vénus*; BAUDRY, dont la brosse alerte et facile a décoré le grand Opéra.

Les paysagistes. — Cependant, aux environs de 1850, est née une école nouvelle et vraiment originale. Le paysage n'était guère considéré jusqu'alors que comme un accessoire servant de cadre soit à un portrait, soit à un groupe de personnages historiques. Se placer résolument en face de la nature champêtre, la peindre telle qu'elle est, ou toute nue, ou peuplée d'animaux et de paysans, l'interpréter avec sincérité, telle est l'entreprise hardie qui fut tentée, avec quel bonheur, on le sait, par une petite phalange d'artistes, méconnus d'abord, contestés longtemps, victorieux enfin et dont les rangs, grossis sans cesse de nouvelles recrues, forment aujourd'hui toute une armée. Parmi les directeurs de ce mouvement fécond les premières places appartiennent à : COROT (1796-1875), dont la grâce vaporeuse idéalise les retraites mystérieuses des bois, des eaux, des clairières où dansent les chœurs légers des nymphes; — Théodore ROUSSEAU (1812-1867), le poète des chênes robustes, des sous-bois transparents où remisent les chevreuils; — François MILLET (1815-1875), l'auteur du célèbre *Angelus du soir* (1867), génie âpre et vigoureux, qui a vu tels qu'ils sont, bêtes et gens, les hôtes de la campagne, et qui les a faits tels qu'il les a vus. Autour de cette trinité de maîtres s'en rangent d'autres : TROYON avec ses *Bœufs de labour* et son *Retour à la ferme*, empruntés au Limousin; DAUBIGNY, qui a peint les bords de la Seine, de l'Oise, le Morvan; HARPIGNIES, le Bourbonnais, l'Auvergne ; Rosa BONHEUR, les vaches, les bœufs de labour du Nivernais; Jules BRETON, qui semble avoir prêté une âme aux plaines tranquilles de l'Artois et a paré d'une poésie péné-

trante les scènes champêtres de son pays; Bastien-Lepage (1848-1885), qui, renonçant à la lumière toujours un peu factice de l'atelier, a entrepris le premier de rendre la lumière vraie, la lumière du *plein air*.

Les réalistes. — Ce sont déjà des réalistes que les paysagistes de 1850 et surtout Millet. A la même époque, Courbet (1819-1877), un paysagiste aussi et des plus énergiques, a introduit violemment le réalisme dans la représentation générale de la vie moderne. Outrant sa réforme, il a trop souvent recherché avec une prédilection systématique le laid et le grotesque. Le réalisme, peu à peu assagi, n'en a pas moins de proche en proche envahi tous les genres. Il a brisé les cadres des anciennes écoles; il a contribué à rendre à l'artiste sa pleine indépendance, en livrant à son pinceau la nature entière et l'infinie variété des hommes et des choses. De là tant de peintres originaux et suivant chacun leur voie propre : Puvis de Chavannes et ses vastes compositions décoratives, savantes et poétiques allégories dessinées d'après des types directement empruntés à la vie réelle; Chaplin, qui a prêté à la jeunesse féminine le charme de ses blancheurs nacrées; Henner, dont les femmes aux chairs d'ivoire s'enveloppent d'ombres très douces; Bonnat, portraitiste lumineux aux tons durs et puissants; Carolus Duran, fougueux coloriste aux notes larges et franches; Guillaumet, le plus sincère et le plus vrai des interprètes de la nature algérienne; Benjamin Constant, vigoureux orientaliste; Jean-Paul Laurens, qui mérite une place à part comme le seul véritable peintre d'histoire de ces derniers temps et le plus exact de tous; enfin les peintres de batailles et à leur tête un maître incomparable, Meissonier (1815-1891), qui commença par la peinture de genre à la

façon presque hollandaise, avec ses *Joueurs d'échecs*, ses *Buveurs*, ses *Fumeurs*, pour s'élever dans la miniature jusqu'à l'épopée militaire lorsqu'il peignit *Iéna*, *Napoléon en 1814*, etc.

Citons encore les grandes toiles d'Yvon, les compositions militaires et patriotiques de Protais, de Neuville, de Detaille, les tableaux de genre de Roybet et tant d'autres œuvres signées de noms bien connus tels que Lenepveu, Hébert, Gust. Moreau, Français, Lefebvre, Benjamin Constant, etc.

L'art se renouvelle incessamment et les innovations les plus fantaisistes peuvent avoir leur utilité. Un peintre d'un véritable talent, Manet, vers 1860, réussit à étonner le public par l'étrangeté de son réalisme. Qu'il l'ait voulu ou non, il est le père des *Impressionnistes*, qui tendent à supprimer le dessin et s'ingénient à exagérer les jeux et les reflets de la lumière. Puis sont venus les *Symbolistes*, qui dédaignent le réel et s'efforcent d'interpréter le surnaturel et l'inconnaissable. Impressionnistes et symbolistes ont contribué, chacun pour leur part, aux progrès de la peinture française.

La musique au début du siècle. — La musique française du commencement de ce siècle n'a fait que continuer les traditions du siècle précédent. Si les musiciens payèrent en quelque sorte leur tribut à la Révolution en composant pour elle des hymnes guerriers, des chants patriotiques, dont quelques-uns sont fort beaux, des pièces de circonstance dont aucune n'a survécu, ils restèrent fidèles aux procédés de l'art antérieur. Art superficiel, qui nous paraît aujourd'hui un peu vieillot et un peu enfantin, mais qui ne manque ni de dignité enjouée ni de grâce sentimentale. Grétry (1741-1803), simple et gai, spirituel et amusant, toujours préoccupé d'adapter les airs aux paroles, avait définitive-

ment créé le genre très français de l'opéra-comique. Nicolo (1777-1818) a diverti l'Empire avec les *Rendez-vous bourgeois*, *Joconde*, etc. Cherubini (1760-1842), Florentin francisé, à qui l'on doit l'*Hymne funèbre pour la mort du général Hoche*, introduisit une instrumentation plus riche dans l'opéra français et plus tard se distingua par la grâce de ses compositions religieuses. Un autre Italien, Spontini (1774-1851), le protégé de Joséphine, remporta deux grands succès, avec *la Vestale* et *Fernand Cortez*. Mais déjà une tendance nouvelle se manifeste : Méhul (1763-1817), par la puissance de l'expression et de la couleur unie à la simplicité classique du style, est un précurseur des maîtres contemporains. Il est l'auteur de l'admirable *Chant de départ*, de l'*Hymne des Girondins*, des opéras de *Stratonice* et du *Jeune Henri* et surtout de *Joseph*, inspiré par la Bible.

La musique au milieu du siècle. — De 1820 environ à 1830, il est visible que la musique française subit des influences diverses qui l'enrichissent et la transforment. Le goût public s'éclaire et s'affine. On joue à l'Odéon en 1824 une série d'opéras étrangers. La Société des concerts du Conservatoire est créée en 1828. Les instruments tels que le piano, la harpe, l'orgue sont perfectionnés par un facteur de génie, Sébastien Erard, et par ses élèves. Le divin Mozart, le grand Beethoven dont les chefs d'œuvre commencent à être connus, la verve et l'éclat des maîtres italiens qui visitent Paris et finissent presque tous par s'y établir, ouvrent à la musique française des perspectives nouvelles.



Boïeldieu.

Le continuateur des traditions de l'opéra-comique est BOÏELDIEU, l'aimable mélodiste dont le chef-d'œuvre, *la Dame Blanche*, fut joué en 1825. Déjà l'ingénieux et spirituel AUBER (1782-1871) avait commencé la série de ces cinquante-huit années de production qui donnèrent le jour à tant d'œuvres populaires, à l'opéra de *la Muette de Portici* et aux opéras-comiques qui se nomment *Fra-Diavolo*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *les Diamants de la Couronne*, *Haydée*, etc. HÉROLD (1791-1833), mort prématurément, élève de Méhul qui lui enseigna sans doute le secret des symphonies expressives et colorées, s'éleva, dans *Marie*, dans *Zampa* et surtout dans *le Pré aux clercs*, à un genre d'opéra-comique plus sérieux, plus âpre et plus vivant. ADAM (1803-1856), élève de Boïeldieu, héritier de sa grâce facile, est l'auteur du *Postillon de Longjumeau*, de *Si j'étais roi*; il n'a rien fait de mieux que le *Châlet*.

Pendant la même période, un Italien que l'on peut considérer à partir de 1823 comme un Parisien, ROSSINI (1792-1862), charmait ses compatriotes d'adoption par sa gaieté napolitaine, sa verve mélodieuse, la variété, la souplesse de ses moyens. Parmi ses compositions arrangées ou écrites tout exprès pour la scène française, les plus célèbres sont *le Barbier de Séville*, *le Comte Ory*, *le Siège de Corinthe*, *Moïse*, *Guillaume Tell*, son chef-d'œuvre (1829). Deux ans après, un israélite de Berlin, doué d'une rare faculté d'assimilation, déjà connu en Allemagne et en Italie, un riche cosmopolite qui était venu se fixer à Paris en 1826, MEYERBEER (1794-1864), débutait à l'Opéra français par un coup de



Rossini.

maître, par *Robert le Diable*, et pendant vingt années, gardant le premier rang, il déployait dans *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Étoile du Nord*, *le Pardon de Ploërmel*, *l'Africaine*, toute la richesse d'un génie varié, tenace et profond. Les autres compositeurs célèbres de cette période sont deux Italiens : Donizetti (1798-1848), heureux improvisateur à qui l'on doit *Lucie de Lammermoor*, *la Fille du Régiment*, *la Favorite*; Bellini (1806-1835), auteur de la *Norma* et des *Puritains*; un Français, coreligionnaire de Meyerbeer et digne de prendre place à côté de lui, Halévy (1799-1862), qui s'éleva à des accents vraiment pathétiques dans *la Juive* et qui a produit aussi *la Reine de Chypre*, *Charles VI* et une idylle lyrique, *le Val d'Andorre*. Berlioz (1803-1869) enfin acheva en France la révolution du romantisme musical par le triomphe de l'inspiration personnelle et de la couleur. Génie inégal et longtemps discuté, mais d'une rare puissance, capable de s'élever à l'expression sereine des sentiments les plus purs comme de s'emporter en violences d'une tragique sonorité, il a écrit d'admirables symphonies telles que *Roméo et Juliette*, *la Damnation de Faust* et l'opéra des *Troyens*.


Berlioz.

La musique à la fin du siècle. — Aux environs de 1860, la musique française a subi de nouveaux changements. Elle s'est répandue, elle s'est démocratisée : les concerts populaires fondés par Pasdeloup en 1863 ont été imités bientôt partout, et avec un plein succès à Paris, par MM. Colonne, Lamoureux. Elle s'est aussi décentralisée : plusieurs opéras ont été joués pour leur début à

Bruxelles, Lyon, Rouen, Marseille, Aix-les-Bains, Monte-Carlo, etc. Elle s'est affranchie de la délimitation trop rigoureuse des genres. Son domaine s'est considérablement agrandi; sa hardiesse s'est accrue, Meyerbeer était déjà un éclectique. Que dire des emprunts faits par les musiciens d'aujourd'hui aux styles exotiques les plus divers, des influences de toute sorte qu'ils ont subies, à commencer par celle de Verdi et surtout de Wagner, des voies originales et nouvelles dans lesquelles ils se sont engagés?

Félicien DAVID (1810-1876) s'est inspiré de l'Orient dans sa belle symphonie du *Désert*, dans ses opéras d'*Herculanum* et de *Lalla-Rouk*. Ambroise THOMAS a renouvelé par la grâce poétique et la sincérité de l'émotion l'ancien opéra-comique. On lui doit *le Caïd*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Mignon*, *Hamlet*, *Françoise de Rimini*. BAZIN nous a égayés par ses fantaisies de *Maître Pathelin*, du *Voyage en Chine*, de *l'Ours et le Pacha*. GOUNOD (1818-1893), mystique délicat, poète inquiet et fécond, interprète de l'amour héroïque, a écrit : *Sapho*, *Faust*, *Philémon et Baucis*, *la Reine de Saba*, *Roméo et Juliette*, *Polyeucte*, *Mireille*, et la cantate patriotique de *Gallia*. Victor MASSÉ, aimable romantique, a composé *la Chanteuse voilée*, *les Noces de Jeannette*, *Galatée*, *la Reine Topaze*, *Paul et Virginie*, *Pétrarque*. REYER, nouveau Berlioz, inspiré et violent comme lui, vigoureux disciple de l'Allemagne, a produit *Sacountala*, *Sigurd*, qui est son chef-d'œuvre, *Salammbô*. LALO est l'auteur sobre et sincère, un peu laborieux, du *Roi d'Ys*. SAINT-SAENS, très français par l'élégance, la fermeté, la mesure, universel par l'érudition et la technique, compte parmi



Gounod.

ses meilleures productions *Ascanio*, *Henri VIII*, *Samson et Dalila*, *Phryné*. DELIBES, après s'être fait connaître par les ballets de *la Source*, de *Coppélia* et de *Sylvia*, a dépensé un élégant badinage dans *le Roi l'a dit*, *Lakmé*. BIZET (1838-1875), le Regnault de la musique, frappé comme lui avant l'heure, a laissé un chef-d'œuvre de science et de couleur d'abord méconnu, *Carmen*, et n'a obtenu qu'après sa mort justice et gloire. MASSENET, ingénieux, subtil, savant, s'est attaqué avec succès à divers genres, aux chœurs antiques, des *Erinnyes*, au poème mystique d'*Ève*, au drame lyrique dans *Manon Lescaut*, *le Roi de Lahore*, *le Cid*, *Esclarmonde*. Le vieux maître italien, l'illustre VERDI est venu donner à Paris son opéra de *Falstaff* (1894). Il faudrait ajouter à cette liste déjà bien longue d'autres noms encore : CÉSAR FRANCK, mort à la peine avant la gloire, MM. VINCENT D'INDY, E. GUIRAUD, PALADILHE, H. MARÉCHAL, A. BRUNEAU, P. VIDAL, Mme Aug. HOLMÈS, etc.



Reyer.

Enfin dans un genre nouveau, l'opérette, deux noms dépassent la foule, celui d'OFFENBACH, auteur d'*Orphée aux Enfers*, de *la Belle Hélène*, de *la Vie parisienne*, de *la Grande-Duchesse*, et celui de LECOQ, avec *la Fille de madame Angot*.

XIV

Tempérament et caractère de la France.

Proportions et situation de la France. — Sa constitution physique. — Son tempérament. — Ses facultés intellectuelles. — Ses facultés morales. — Son caractère. — Son influence.

Proportions et situation de la France. — La France a la forme d'un hexagone légèrement oblong dans le sens du méridien Elle est, dans ses grandes lignes, symétrique, proportionnée et régulière. De ses six côtés, trois sont maritimes et trois continentaux : cinq paraissent l'œuvre indestructible de la nature; un seul, depuis vingt ans mutilé, est l'œuvre fragile et revisable des hommes.

La France mesure actuellement 535 000 kilomètres carrés. Elle n'est que la dixième partie de la Russie, la dix-neuvième de l'Europe. Elle est sensiblement égale en étendue à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie, à l'Espagne. Elle est plus vaste que chacun des autres États européens. Elle est quatre fois plus grande que l'État de New-York; elle correspond à la dix-septième partie des États-Unis d'Amérique. Elle est donc de taille moyenne et même plutôt petite; mais son influence s'étend hors

d'Europe sur de vastes territoires, et elle occupe une large place dans le monde civilisé.

Elle est placée au nœud vital de l'Europe occidentale; elle est le trait d'union naturel des nations anglo-saxonnes et des nations latines; elle regarde à la fois le Nouveau-Monde par l'Océan, l'Ancien par la Méditerranée.

Sa constitution physique. — La France est traversée, vers Bordeaux, par le 45e parallèle; elle est ainsi à égale distance du pôle et de l'équateur; c'est une terre essentiellement tempérée dans l'ensemble, avec des variétés infinies de climat dans le détail, depuis l'âpreté ardennaise jusqu'à la moiteur bretonne, de la rudesse auvergnate à l'éblouissante langueur de la petite Afrique provençale.

Elle est une et harmonique, moins par la race que par le relief. Trois dépressions y sont comme adossées, semblables à trois berceaux de peuples; la plus vaste (puisqu'elle s'étend de Tours et de Bourges à Lille), la plus régulière, la mieux conformée est celle du Nord; elle appelait à son centre une capitale, Paris. Les deux autres bassins, communiquant avec celui de Paris et entre eux par des seuils aisés à franchir, ont permis à la France du nord d'enserrer le massif central, comme aussi d'atteindre et de pénétrer les deux massifs alpestre et pyrénéen.

C'est ainsi que la nature a conduit l'œuvre des hommes et contribué à l'établissement en France d'une puissante centralisation qui, peu à peu, a façonné la nation française. Il n'y a point de nation plus fortement unie : en est-il de moins homogène? Sur le vieux fonds celtique survivant encore en Bretagne, avaient débordé au sud, bien avant qu'il y eût une histoire, les Ligures d'un côté, de l'autre les Ibères dont les descendants sont les Basques.

Sur les bords de la Méditerranée s'établirent des Phéniciens et des Grecs, fondateurs de Marseille. Ensuite vinrent les Romains, dont l'empreinte a été si profonde qu'à certains égards, la France est une nation latine. Après les Romains, les Germains, hordes vagabondes, puis armées conquérantes et dynasties à poste fixe. Vers les mêmes temps entrèrent les Sarrasins par le midi, les Scandinaves par tous les rivages à la fois. Anglais, enfin, Allemands, Espagnols, Italiens ont longtemps occupé des terres françaises. C'est de toutes ces races diverses, mêlées, fondues dans le creuset national qu'est sorti le peuple français. Sa formation, consciente à partir des Capétiens, a été l'œuvre à la fois de la Monarchie et de la Révolution. Elle est le triomphe de l'idée pétrissant, cristallisant, organisant la matière : si bien que ce peuple, plus que tout autre peut-être, est une personne, qu'il a des muscles, des nerfs, un cerveau, une âme.

Son tempérament. — Les contradictions de son tempérament, de son caractère, de toute son histoire, surprennent à chaque instant l'observateur.

La France, ramassée sur elle-même comme un lutteur toujours prêt à la riposte, est douée d'une souplesse, d'une force de résistance extraordinaires. Par trois fois au moins, après les désastres de la guerre de Cent ans, après les horreurs des guerres de religion, après la saignée des guerres du premier Empire, on pouvait la croire, sinon morte, au moins abattue et pour longtemps épuisée. Il n'en fut rien. Ses blessures saignaient encore qu'on la vit, d'un prodigieux effort, jeter l'Anglais hors des frontières sous Charles VII; sous Henri IV et Richelieu, prétendre au premier rang en Europe; sous la Restauration, présider au merveilleux épanouissement de la Renaissance romantique.

La solidité de la France réside surtout dans sa puissante réserve agricole. Le paysan français est dur, tenace, infatigable au travail; il aime sa terre comme une épousée; il n'aime pas moins l'argent. Sou à sou, écu par écu, il amasse un trésor. Cette passion de l'épargne est d'ailleurs un des traits caractéristiques de la nation. Dans les grandes crises, les campagnes, plus sûrement encore que les villes, fournissent à la France des hommes, s'il lui en manque, de l'or s'il lui en faut.

Des hommes, la France n'en produit pas assez pour un accroissement de population comparable à la poussée rapide de plusieurs autres peuples.

Il ne semble pourtant pas que la faiblesse de la natalité soit inhérente à la race française, puisque, en d'autres circontances et en d'autres milieux, au Canada surtout, cette même race se montre plus exubérante qu'aucune autre. Mais le paysan français est si attaché à son bien que le cœur lui saigne à la pensée que ce bien serait un jour démembré et que, pour échapper à la rigueur des lois successorales, il se résigne volontiers à n'avoir qu'un ou deux enfants. Beaucoup de bourgeois, qui n'ont pas les mêmes excuses, raisonnent comme le paysan. La routine, l'égoïsme, l'esprit casanier sont les complices de ces tristes calculs. Peut-être en sera-t-il ainsi tant que le code civil français n'admettra pas la liberté de tester, tant que l'éducation publique n'aura pas été autrement orientée, tant que l'émigration et la colonisation ne seront pas entrées dans les mœurs, n'auront pas ouvert des vides et créé des foyers d'appel favorables à l'essor des naissances.

Par une étrange contradiction, ce même peuple, enraciné au sol qui l'a vu naître, et qui pousse quelquefois jusqu'à l'absurde l'amour du clocher, ce

peuple parcimonieux qui lésine sur sa progéniture et qui thésaurise, a produit de tout temps des enfants prodigues, des hommes de cape et d'épée dont Al. Dumas a illustré le type dans *les Trois Mousquetaires*, des chefs de partisans comme Montluc, des aventuriers comme Raousset-Boulbon, des corsaires comme Jean Bart, des explorateurs dévorés par la soif de l'inconnu comme René Caillé, d'intempérants capitaines comme Jean le Bon, François Ier, Murat, et par milliers d'intrépides hommes de guerre toujours prêts à jouer leur vie en narguant la mort. La furie française est restée proverbiale. La bravoure est une vertu élémentaire et commune chez les Français. Depuis les Gaulois, le mépris du danger coule avec leur sang dans leurs veines. Aucune loi n'a pu abolir le duel et peu de gens en France, surtout les femmes, sont disposés à condamner un homme, quel que soit son crime, s'il n'a pas eu peur. Prise en masse, la nation française n'en est pas moins d'humeur pacifique et fort débonnaire. Mais que Bonaparte monte à cheval, elle est capable de le suivre jusqu'au bout du monde.

Bravoure ne signifie pas endurance. La bravoure française est surtout faite d'impétuosité. Une tension trop prolongée des nerfs amène bientôt chez les Français, plus que chez toute autre nation, quelque crise redoutable. Ces crises néfastes, heureusement assez rares dans son histoire, s'appellent la Jacquerie, la Saint-Barthélemy, la Terreur rouge, la Terreur blanche, la Commune. Et pourtant que d'exemples individuels de possession de soi-même, de constance, de ténacité dans l'effort chez des Français, de Michel de l'Hospital à Saint-Vincent de Paul, des Estienne aux Bénédictins, de Richelieu et Colbert à Dupleix et Carnot, de Bernard Palissy à Pasteur.

Par nature le Français est gai et facile à l'espérance, mais non moins prompt au découragement. Depuis César, on a constaté maintes fois aussi avec quelle fougue il s'éprend des nouveautés. Cette mobilité extrême d'impression le rend difficilement gouvernable. On le croyait soumis et satisfait de son joug; tout à coup il regimbe et s'emballe. Jamais il ne fait abandon complet de sa personne et il ne se plie que pour un temps à la règle ou à la loi. Il exagère volontiers jusqu'à l'indiscipline l'amour de l'indépendance.

Ses facultés intellectuelles. — Cependant la France est le pays du bon sens et de la mesure. On a dit qu'en politique elle était centre gauche. On lui a reproché souvent de ne pouvoir comprendre toutes les audaces de l'art libre. Beaucoup de ses rois et de ses politiques ont été avant tout des gens sensés et avisés. A cette grande famille appartiennent Louis VI le Gros, et son ministre Suger, Charles V le Sage, et son industrieux capitaine Duguesclin, Henri IV et son fidèle conseiller Sully; plus près de nous, Thiers et bien d'autres. Dans la république des lettres, il n'a pas manqué non plus de prudents législateurs, tels que Malherbe ou Boileau. Mais le bon sens, qui dans le domaine de l'art confine au goût, conduit en toutes choses à la raison, à la plus haute des facultés intellectuelles, se confond avec elle souvent, et la France est aussi le pays de la raison. Elle est la patrie de saint Louis, le plus sensé de tous les saints, de Descartes, de Montesquieu, de Turgot, de Littré, qui furent des sages.

Elle a le culte de l'ordre, de la méthode, de la rigueur démonstrative, de la logique. C'étaient d'imperturbables logiciens que les fondateurs de la scolastique, d'audacieux logiciens que les archi-

tectes des cathédrales ogivales, des logiciens encore, chacun à leur façon, que Calvin et Pascal, que Turenne et Vauban, que tous ces écrivains et tous ces artistes à qui le XVIIe siècle doit sa belle ordonnance, que tous ces philosophes et tous ces savants qui ont préparé au XVIIIe siècle la constitution de la France moderne ; mais ce furent aussi des logiciens, de terribles logiciens que Saint-Just et les terroristes de 1793 ; car la logique est une arme aveugle, la plus correcte des conclusions n'éclaire pas les prémisses dont elle dérive et le mécanisme d'un syllogisme peut frapper comme une hache. C'est ainsi que l'abus du raisonnement a quelquefois égaré la raison du peuple le plus raisonnable ; qu'il a pu prendre pour réalités des abstractions, et pour principes indiscutables, de pures spéculations.

Il est vraisemblable que l'éducation classique, trop formelle, surtout au siècle dernier, n'a pas été étrangère au développement de ce travers.

Le Français paraît bavard aux gens du Nord et taciturne à ceux du Midi. Ce qui est certain c'est qu'il a le goût le plus vif pour la parole publique et pour l'éloquence. Le XVIIe siècle a eu ses grands sermonnaires chrétiens et les admirables discours des héros de Corneille et de Racine. Le XVIIIe a eu ses salons, et alors surtout la causerie a été un art vraiment français. La Révolution a eu ses tribunes. La tradition des belles harangues ne s'est perdue ni au palais, ni dans les académies, ni à la tribune des assemblées politiques.

Un autre attribut indéniable de la nation française est l'esprit, cette chose subtile qui se comprend mieux qu'elle ne se définit, qui déroute souvent les étrangers, ou parfois les irrite comme un invisible aiguillon, un moustique insaisissable. Il est fait de

malice cachée sous une bonhomie chattemite ou de gaieté légère comme l'alouette nationale, ou de sous-entendus risqués, ou de traits acérés et mordants. On dirait un filon inépuisable qui traverse de part en part tout le sol littéraire de la France, d'un grain tantôt fin, tantôt gros, toujours brillant, depuis les vieux fabliaux, les farces et soties, en passant par Montaigne, la Satire Ménippée, Rabelais, Régnier, La Fontaine, Mme de Sévigné, Voltaire et Beaumarchais jusqu'à Courier et Musset, jusqu'aux polémistes et aux auteurs dramatiques contemporains. A vrai dire, les Français veulent de l'esprit partout; c'est le sel obligé de tous leurs régals intellectuels. Un bon mot désarme leur colère. Aujourd'hui que la nation est souveraine, une plaisanterie peut renverser un ministre ou achever un régime politique, comme jadis on se vengeait des excès du pouvoir, de ses fautes, de ses revers avec des chansons. La Fronde est morte avant Mazarin; mais il y a encore des frondeurs; ils ont été, ils sont de tous les temps.

Nulle part on n'aperçoit plus vite qu'en France, on ne souligne plus volontiers les moindres nuances du ridicule. Le dénigrement y a toujours été de bon ton. Depuis que tout le monde est appelé à juger de tout, on l'appelle la blague. Ce n'est qu'une différence de mot entre le salon et la rue, l'antichambre des gros personnages et la petite presse.

Ses facultés morales. — Mais qu'on aurait tort de prendre au pied de la lettre les manifestations si diverses de l'esprit français! On a vu combien ce peuple d'apparence frivole est en réalité laborieux. On ne croirait pas à quel point ce peuple moqueur, faisant bon marché de ses propres moqueries, est capable de sérieux, de conviction, d'atten-

drissement, de naïveté. Pendant des siècles il est resté prosterné devant ses rois et si le culte monarchique s'est à peu près évanoui, c'est qu'il a été remplacé chez la plupart des Français par d'autres dogmes politiques non moins absolus. Douterait-on de la foi profonde qui inspira des hommes tels que Coligny, Antoine Arnaud ou Bossuet? qui entraîna Charette, arma Charlotte Corday, soutint les Girondins, Danton, Robespierre et tant d'autres jusqu'à la dernière marche de l'échafaud, enflamma Lacordaire ou Gambetta? Le sentimentalisme qui est une sorte de parodie sérieuse du sentiment n'a-t-il pas régné à plusieurs reprises en ce royaume des plaisants propos? Les bergers de Florian y ont été de mode, et aussi Jean-Jacques et le culte de l'Être suprême, et les tableaux de famille de Greuze, et les romances troubadour et les agapes fraternelles des Saint-Simoniens. Et sous nos yeux encore les gros mélodrames ne font-ils pas couler des flots de larmes jusqu'à une heure du matin dans les petits théâtres? Le lyrisme ou l'épopée même qui sont aux antipodes de l'ironie n'ont jamais absolument fait défaut à la France. Aussi les premiers monuments de sa littérature sont-ils les chansons de geste, et la fameuse chanson de Roland. L'église romaine, l'église protestante de France ont leur poésie lyrique. Bossuet, tout pénétré du souffle des Écritures, est le plus grand des lyriques en prose. La Révolution a eu ses chants guerriers. Le romantisme tout entier n'est que l'explosion d'un génie lyrique latent qu'on ne soupçonnait pas en France. Enfin les grands artistes français contemporains qu'anime un si profond sentiment de la vie et de la nature, de Rude à Meissonier, de Millet à Gounod, n'ont-ils pas traduit en images immortelles des élégies et des idylles, des odes et des épopées?

Son caractère. — On se ferait une fausse idée des vertus et des vices de la société française si on la jugeait telle que nous la représentent le théâtre et le roman contemporains. La plupart des écrivains, persuadés avec quelque raison que le public est avide de nouveautés toujours nouvelles, n'en fût-il plus au monde, s'ingénient à décrire des situations extraordinaires, des états d'âme hors nature, des cas pathologiques. Ce sont là des exceptions, réelles peut-être et rigoureusement observées, mais des exceptions, des quantités presque négligeables pour la connaissance générale d'un peuple. Une autre cause d'erreur est la manie qu'ont les Français de médire d'eux-mêmes. Non seulement ils sont expansifs, incapables de dissimulation, ennemis traditionnels de toute hypocrisie (voir Tartuffe), mais ils sont aussi sujets à des accès de forfanterie puérile, ils ont tant peur du ridicule qu'ils éprouvent une sorte de pudeur à dévoiler leurs bons sentiments ou leurs bonnes actions, tandis qu'ils se vantent avec complaisance de crimes et de délits plus ou moins imaginaires ; ils sont enfin très enclins à dénoncer, en les exagérant, les faiblesses de leurs amis et connaissances, jeu dangereux qui les expose à risquer sur un bon mot la réputation de fort honnêtes personnes. En réalité les Français sont meilleurs qu'ils ne le paraissent et surtout qu'ils ne le disent. Les ménages de paysans, de bourgeois, d'ouvriers sont en général fort unis. Ce n'est qu'en haut, dans le monde élégant des oisifs et des inutiles, en bas dans les cloaques des grandes villes que les scandales sont monnaie courante et que le vice marche haut le front.

Dans la famille française, une égalité parfaite règne d'ordinaire entre époux. Le maître véritable c'est l'enfant. Nulle part, il n'est plus chéri, plus

soigné, plus choyé dans son bas âge. Victor Hugo, dans ses beaux vers sur l'enfant, traduit un véritable sentiment national. Nulle part les pauvres gens ne s'imposent plus de sacrifices pour l'éducation de leurs fils, et aussi de leurs filles, depuis quelque temps. L'autorité paternelle se borne le plus souvent à une sorte de camaraderie, comme serait celle d'un frère aîné. Il arrive que les enfants abusent de l'extrême indulgence de ce régime. Mais aussi les liens de famille sont-ils restés très puissants. On ne se sépare que très difficilement les uns des autres et cela encore contribue à empêcher les lointains voyages et l'expatriation. Déraciner un jeune Français de sa famille et de sa ville, lui persuader de courir le monde pour y faire fortune à ses risques et périls est encore aujourd'hui une difficile et douloureuse opération. L'aile maternelle est le plus soyeux, le plus tiède, le plus doux des abris. Encore faudrait-il qu'elle sût donner à temps l'essor à sa couvée.

Les Français sont patriotes. Leur histoire a fourni depuis Jeanne d'Arc tant d'exemples de dévouements héroïques à la patrie qu'il semble inutile d'insister sur ce point. Chauvins, ils l'ont été plus qu'ils ne le sont et ils ne le sont pas plus que bien d'autres. Le développement des études historiques et géographiques, de douloureux événements qui ont été pour eux des leçons, leur ont appris à mieux juger qu'ils ne le faisaient autrefois le reste du monde. L'unité française a supprimé dans ce pays tout particularisme politique, il n'y a point aboli le culte des petites patries locales. Il n'est guère de bourgeois qui ne soit fier de sa cité et le jeune villageois transplanté loin de sa montagne, de sa vallée, de sa forêt, est frappé souvent de nostalgie.

Son influence. — Un sentiment qui ne s'est jamais bien acclimaté en France est la haine de l'étranger. Le Français est capable des plus violents transports de colère, il ne sait point haïr à froid, avec patience et méthode. Il n'est pas méfiant non plus. Qu'un inconnu se présente, il se sent attiré vers lui, il s'avance la main tendue, il interroge curieusement, il se livre. L'extrême réserve qui est de bon ton dans la haute société d'aujourd'hui était inconnue en France aux siècles précédents et le peuple non seulement l'ignore mais s'en étonne. La sociabilité est un des caractères distinctifs de la race. Elle est comme le signe extérieur d'un sentiment obscur dans la foule, très net dans l'élite de la société française et qu'il est difficile de nommer autrement que l'amour de l'Humanité. La France a fait la Croisade au nom de la chrétienté; elle a fait la Révolution au nom de tous les peuples et sa grande charte est la Déclaration des droits de l'homme. Elle s'est enthousiasmée pour toutes sortes de causes qui n'étaient pas la sienne, pour l'indépendance des États-Unis, pour l'affranchissement de la Pologne, pour l'émancipation de la Grèce, de l'Égypte, des républiques latines de l'Amérique, pour l'unité de l'Italie. Elle a maintes fois trahi ses propres intérêts pour soutenir ceux d'autrui. Elle se gouverne par des idées générales, elle se laisse aller de prime saut aux entraînements de son imagination et de son cœur. Donquichottisme si l'on veut, qui lui a causé bien des déboires, mais qui lui a procuré aussi quelque gloire et quelque noble joie. Elle a le don de la sympathie. Elle seule s'est montrée capable d'apprivoiser les sauvages, au lieu de les détruire. Elle seule exerce sur les peuples civilisés une attraction morale, une influence qui n'ont rien de commun avec la puissance de ses

canons et de ses cuirassés. Elle incarne, pour beaucoup d'entre eux au moins, un idéal de justice, de liberté, de fraternité. On disait naguère qu'elle est le soldat de Dieu ; au moins semble-t-il que sa vraie place soit à l'avant-garde de l'Humanité.

TABLE DES MATIÈRES

V. — La France dans l'histoire : — origines et moyen âge.

VI. — La France dans les temps modernes.

VII. — La France contemporaine.

VIII. — Les institutions de la France actuelle.

IX. — La France économique.

X. — La France extérieure.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1183-1900.



Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57. (N° 350)